

**UNIVERSITY OF EDUCATION, WINNEBA**

**L'HUMANISME DANS *TERRE DES HOMMES DE SAINT- EXUPÉRY* ET LA  
*CONDITION HUMAINE* D'ANDRÉ MALRAUX : UNE ÉTUDE COMPARÉE**



**AMOUZOU PIYABALO**

**MASTER OF PHILOSOPHY**

**2023**

**UNIVERSITY OF EDUCATION, WINNEBA**

**L'HUMANISME DANS *TERRE DES HOMMES DE SAINT- EXUPÉRY* ET LA  
*CONDITION HUMAINE D'ANDRÉ MALRAUX* : UNE ÉTUDE COMPARÉE.**



**A Thesis in the Department of French Education,  
Faculty of foreign languages and communication,  
Submitted to the school of graduate studies,  
In partial fulfilment of the requirements for the award of the degree  
Master of philosophy  
(French language)  
In the University of Education, Winneba**

**MAY, 2023**

## DECLARATION

### Student's Declaration

I, Amouzou Piyabalo, declare that this Thesis/Dissertation, with the exception of quotations and references contained in published works have all been identified and duly acknowledged, is entirely my own original work, it has not been submitted, either in part or whole, for another degree elsewhere.

SIGNATURE: .....

DATE: .....

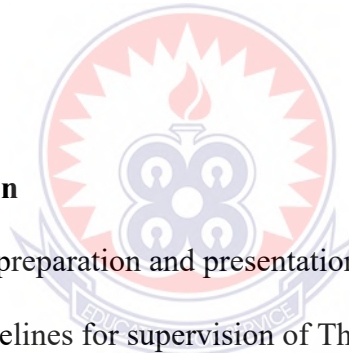
### Supervisor's Declaration

I hereby declare that the preparation and presentation of this work was supervised in accordance with the guidelines for supervision of Thesis/Dissertation as laid down by University of Education, Winneba.

NAME OF SUPERVISOR: .....

SIGNATURE: .....

DATE: .....



## REMERCIEMENTS

Je tiens à exprimer ma profonde gratitude à vous, mon directeur de mémoire, M. Felix Odonkor pour votre soutien et vos commentaires constructifs tout au long de mon travail. Je vous remercie pour votre expertise, votre dévouement, votre patience tout au long de ce voyage de recherche. Sans votre guide et vos précieux conseils, je n'aurais pas pu atteindre ce stade important de ma carrière universitaire. Je tiens à exprimer mes sincères remerciements à M. Pomevor pour sa disponibilité et ses conseils. Je suis aussi redevable au Prof. D.S.Y. Amuzu, au Prof. D.K. Ayi-Adzimah, au Dr. E.K. Afari, notre chef de département, pour leur partage et leur apport bénévole. Mes remerciements vont également à Dr. Kwame à l'université du Ghana, Legon, qui a généreusement contribué à la réalisation de ce projet. Je suis également reconnaissant envers M. Yaya Antwi, M. Akatsi, M. N. Dordzeavudzi, et M. Sananika et tous les professeurs du Département de Français qui ont contribué de manière significative à la rédaction de ce projet. Leurs conseils, leur soutien moral m'ont servi de leitmotiv à mener à bon port ce travail. Je suis également reconnaissant envers mes collègues, mes amis et ma famille pour leur soutien inconditionnel tout au long de mon mémoire. Leur présence, leurs encouragements ont été d'une grande aide pour moi.

## DÉDICACE

Je dédie ce mémoire

À

Mon directeur de mémoire, Felix Odonkor

À

Ma mère Agnès Amuzu

Et à

Ma bien aimée, Juliet Bansah



## TABLES DES MATIÈRES

Contenu	Pages
<b>DECLARATION</b>	iii
<b>REMERCIEMENTS</b>	iv
<b>DÉDICACE</b>	v
<b>ABSTRACT</b>	ix
<b>RÉSUMÉ</b>	ix
<b>CHAPITRE PREMIER: INTRODUCTION</b>	1
1.0. Survol	1
1.1. Cadre contextuel	1
1.1.1. L’humanisme et la littérature du XXe siècle	1
1.2. Problématique	8
1.3. Justification du choix du sujet	10
1.4. Délimitation	11
1.5. Objectifs de recherche	12
1.6. Questions de recherches	12
1.7. Méthodologie de recherche	13
1.8. Plan de l’étude	14
1.9. Conclusion	14
<b>CHAPITRE DEUX : CADRE THÉORIQUE ET TRAVAUX ANTÉRIEURS</b>	15
2.0.0. Survol	15
2.1.0. Cadre théorique	15
2.1.1. Principes existentialistes de Jean Paul Sartre	15
2.1.2.0. Théorie humaniste	35

2.1.2.1. Tendance actualisante inhérente en l’homme	37
2.1.2.2. La sainteté psychique et l’accomplissement de soi	42
2.1.3.0. La critique existentialiste	48
2.1.4.0. Impact des théories sur l’étude	54
2. 2.0. Travaux Antérieurs	56

### **CHAPITRE TROIS : ÉTUDE DE LA NOTION PHILOSOPHIQUE DE**

#### **L’HUMANISME *DANS TERRE DES HOMMES* ET LA**

#### ***CONDITION HUMAINE*** 63

3.0.0. Survol	63
3.1.0. L’humanisme dans <i>Terre des hommes</i>	63
3.1.1. L’angoisse, une expérience existentielle et humaniste	65
3.1.2. Le héros humaniste et la mort	73
3.1.3. L’amitié, la fraternité et la solidarité	79
3.1.4. La responsabilité individuelle et collective	86
3.2.0. L’humanisme dans <i>La condition humaine</i> d’André Malraux	91
3.2.1. La fraternité comme un antidote à l’absurdité	92
3.2.2. Les martyrs face à la mort	114

### **CHAPITRE QUATRE : SIMILITUDES ET DIVERGENCES DE LA**

#### **NOTION DE L’HUMANISME CHEZ ANDRÉ**

#### **MALRAUX ET SAINT-EXUPÉRY** 119

4.0. Survol	119
4.1. L’humanisme chez Malraux et chez Saint-Exupéry : similitudes	119
4.2. L’humanisme chez Malraux et chez Saint-Exupéry : divergences	125

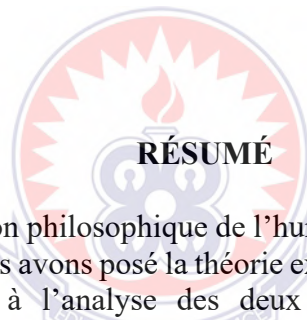
<b>CHAPITRE CINQ : CONCLUSION GÉNÉRALE</b>	135
5.0. Survol	135
5.1. Aperçu général du concept de l’humanisme chez Malraux et Saint-Exupéry : points convergents et divergents	135
5.2. Implications littéraires de l’étude	139
<b>REFERENCES</b>	145





## ABSTRACT

This studies the philosophical notion of humanism in *Terre des hommes* and *La condition humaine*. Existentialist theory and humanist theory were cited as theoretical bases for the analysis of the two novels. We sought to understand Malraux's and Saint-Exupéry's perception of humanism and its literary implications. Using the comparative and textual analysis methods, we found that in Saint Exupéry's *Terre des hommes*, humanism is approached through profound meditation on the meaning of existence and the need for man to engage in useful and life-saving actions. Saint-Exupéry maintains that human beings are capable of transcending their human condition and finding meaning in their misfortunes, by placing themselves at the service of others. In *La condition humaine*, André Malraux presented humanism as a quest for meaning and human values in a world in crisis. His work features far-sighted characters fighting for ideals such as freedom and justice. In both works, humanism is presented as a response to the breakdown in meaning to life of modern man and an affirmation of his dignity and freedom through action and fraternity. Malraux, however, is more radical in his pursuit of the meaning of life and proposes revolt as a means of liberation for all subjugated and traumatized people.



## RÉSUMÉ

Notre travail étudie la notion philosophique de l'humanisme dans *Terre des hommes* et *La condition humaine*. Nous avons posé la théorie existentialiste et la théorie humaniste comme bases théoriques à l'analyse des deux romans. Nous avons cherché à appréhender la perception de l'humanisme chez Malraux et chez Saint-Exupéry et des implications littéraires qui en découlent. Par le biais de la méthode comparative et de l'analyse textuelle, on a retrouvé que dans *Terre des hommes* de Saint Exupéry, l'humanisme est abordé à travers une méditation profonde sur le sens de l'existence et la nécessité pour l'homme de s'engager dans des actions utiles et salvatrices. Saint-Exupéry soutient que l'être humain est capable de transcender sa condition d'homme et de trouver un sens à ses déboires, en se mettant au service des autres. Dans *La Condition humaine* d'André Malraux, l'humanisme est présenté comme une quête de sens et de valeurs humaines dans un monde en crise. Il met en scène des personnages clairvoyants qui luttent pour des idéaux tels que la liberté et la justice. Dans les deux œuvres, l'humanisme est présenté comme une réponse à la rupture de sens de l'homme moderne et une affirmation de sa dignité et de sa liberté par l'action et la fraternité.

Toutefois, Malraux se montre plus radical dans sa poursuite du sens de la vie ; et propose la révolte comme un moyen de libération de tout peuple assujetti et traumatisé.

## **CHAPITRE PREMIER**

### **INTRODUCTION**

#### **1.0. Survol**

Toute recherche académique ou scientifique requiert du chercheur une voie rigoureuse qui puisse l'orienter et lui donner une image claire de ce qu'il veut faire. C'est dans cette contrée que s'inscrit ce premier chapitre. Nous allons dans un premier temps situer notre étude dans son cadre contextuel tout en essayant d'évoquer le problème et montrer sa pertinence. Nous allons ensuite proposer les objectifs et les questions de recherche sans oublier la délimitation. Enfin, nous allons faire voir la méthodologie et le plan du travail.

#### **1.1. Cadre contextuel**

##### **1.1.1. L'humanisme et la littérature du XXe siècle**

Le concept humanisme date de la Grèce antique et a subi des métamorphoses au cours des siècles. Un humaniste dans l'antiquité est un érudit capable de parler le latin et le grec. Au XVème et XVIème siècles, l'humaniste est quelqu'un qui dispose de l'intelligence illimitée lui permettant d'aller à la conquête de la nature comme il en est le cas des grands voyages, les découvertes scientifiques, l'invention de l'imprimerie et les réformes dans la pédagogie. Au XVIIème siècle, un humaniste est quelqu'un qui est guidé par l'esprit rationnel et le bon sens. Au XVIIIème siècle Voltaire, Diderot, Montesquieu vont élargir le concept et pensent qu'un humaniste c'est quelqu'un qui se détache du fanatisme religieux, des illusions de l'existence et de l'injustice sociale. Ainsi, les abus de l'église catholique, la perte en vies humaines orchestrée par les deux guerres mondiales et la montée au pouvoir des régimes totalitaires vont inciter les grands penseurs à s'interroger sur la destinée de l'homme

dans un univers si hostile et haineux. L'homme est résolu de se détacher de toute croyance, de toute doctrine, de toute morale, de toute convention sociale, et prendre son destin en ses propres mains dans un univers où il se sent égaré et assujéti.

Ce principe de l'indépendance et la liberté de la pensée par rapport à la religion et à la torture humaine va devenir très évident au XXe siècle et constitue par excellence le cadre idéal de référence de toute la civilisation occidentale. L'idée que les humains peuvent s'auto déterminer sans s'appuyer sur la religion, la morale, les conventions sociales, stimule la démarche scientifique. Celle-ci est vécue comme une émancipation de l'esprit, et a conduit au déisme c'est-à-dire la croyance à un Dieu créateur inexistant, à l'agnosticisme (le doute de l'existence de Dieu), puis enfin à l'athéisme (le rejet même de toute croyance en Dieu), et c'est dans cette lignée que Nietzsche soutient que Dieu est mort au XXe siècle.

Cette liberté de l'esprit humaniste est intrinsèquement liée à la notion philosophique existentialiste qui s'inspire de la phénoménologie d'Edmund Husserl et de l'œuvre de Martin Heidegger. L'école existentialiste se scinde en deux principales tendances. Ces tendances selon Heidegger, peuvent être appelées la gauche et la droite. Ce qui les distingue c'est la position de chacune d'elle par rapport à Dieu. La gauche se réclame *athée* et la droite *théiste* ou chrétienne. De là sortira une différence considérable dans la description de l'homme. Tout comme l'humanisme, l'existentialisme date de l'antiquité, et il a ses séquelles ancrées dans l'attitude intellectuelle de Socrate, de Platon et d'Aristote. Aussi, on retrouve ce penchant existentialiste chez Sören Kierkegaard et François Nietzsche qui sont les vrais précurseurs de la pensée existentialiste.

Cependant, c'est Kierkegaard, un existentialiste chrétien, qui va mettre en vogue ce mouvement lorsqu'il s'est révolté contre la pensée des autres philosophes. Kierkegaard postule que l'existence humaine gravite autour de trois sphères : l'esthétique, l'éthique et le religieux. Au niveau de la sphère esthétique, il soutient que la majorité de personnes qui suivent des conventions sociales, des plaisirs, des célébrités, font des choix d'ordre esthétique. Ceux qui résident dans la sphère éthique sont minoritaires, et ce sont eux qui décident librement de s'affirmer en tant qu'individus responsables. Ils font de leur mieux pour poser des actes qui rendent l'humanité meilleure. C'est cette sphère éthique qui nous motive à vouloir entreprendre cette recherche sur Malraux et Saint Exupéry. La troisième sphère, la plus élevée, est la sphère de la foi. Pour pouvoir appartenir à cette sphère, Kierkegaard soutient qu'il faut donner la totalité de soi-même à Dieu, et c'est ce qui donne l'authenticité du chrétien. Cette relation personnelle avec Dieu dépasse toutes les morales et toutes les structures sociales établies. Cette idéologie chrétienne se retrouve chez Pascal, Gabriel Marcel, Karl Jaspers, Paul Tillich et Jacques Lavigne.

Après Kierkegaard, la pensée existentialiste se propage vertigineusement avec Nietzsche, Sartre et Camus. Ceux-ci soutiennent la pensée de Kierkegaard sur le choix personnel de l'individu. Ils sont tous convaincus et d'accords avec Kierkegaard que chaque être humain doit faire des choix individuels et responsables qui réalisent sa propre existence. Cependant, Nietzsche, Sartre et Camus vont se mettre à l'écart sur la perspective chrétienne de Kierkegaard qui prône que sans l'aide et l'assistance de Dieu l'être humain est totalement perdu et est sans espoir. Sartre va réfuter cette exigence transcendante et assume une position purement athéiste en soutenant que l'être humain est un être pour soi qui n'est soumis à aucune force transcendante. Bien que Camus et Sartre soient athéistes et prônent la liberté individuelle, ils ont des idéologies

divergentes. L'utilisation du théâtre pour montrer leur position sur la liberté est un moyen de créer des situations hypothétiques qui sont inhérentes à la vie quotidienne dans quelques aspects, mais aussi absurdes dans d'autres. En ce qui concerne le théâtre existentialiste, les théories de « la liberté » chez Sartre s'appuient sur les aspects d'action dans les situations et suggère que chaque homme a une liberté absolue d'agir dans ces situations. Cependant, la notion de la liberté chez Camus s'appuie sur l'absurdité dans la mise en scène et la voix directe de l'acteur, montrant que la liberté n'est pas absolue pour tout le monde. Tout compte fait, les deux philosophes considèrent l'homme comme architecte principal de sa vie, sans la divinité.

C'est cette vision pragmatique de la condition humaine dans un monde en crise qui nous a motivé à choisir les romans d'André Malraux et de Saint Exupéry qui sont eux aussi, du point de vue de leurs idéologies existentialistes, des athées. Ils constatent avec amertume que si la littérature, la science, la technologie, la culture et les arts se détachent et se distancient des questions humanistes, l'homme va se plonger davantage dans l'angoisse et la solitude. C'est pourquoi entre les deux guerres ils se sont engagé pour créer une nouvelle image de l'homme dans le monde moderne caractérisé par les atrocités, la xénophobie et les catastrophes naturelles. Ces formes d'intolérance, de sadisme, de cruauté, de sacrilège, de l'exploitation de l'homme par l'homme vont pousser l'être humain à rejeter complètement l'existence de Dieu et à redéfinir le concept d'humanisme. L'homme se rend à l'évidence que malgré son effort perpétuel de conquérir la nature et de lui imposer ses empreintes, celle-ci demeure toujours hostile à son égard. L'homme a pu tout créer par son intelligence au XXème siècle et souhaiterait vivre en harmonie parfaite avec la nature. Cependant, la vie de l'homme reste toujours angoissée par les rivalités, la corruption, l'injustice, les guerres et d'autres formes d'instabilités politiques.

Il faut noter qu'à cette période de carnage orchestré par les deux guerres, les grands philosophes ont réfléchi sur la destinée humaine et ont fini par conclure que Dieu est inexistant au XXème siècle. Ils estiment que l'homme est délaissé dans la nature pour qu'il prenne son destin en ses propres mains. C'est pour trouver un palliatif à cette angoisse qu'est né l'humanisme existentialiste au XXème siècle qui se donne pour mission de lutter contre toute action qui porte atteinte à la dignité humaine. C'est dans cet ordre d'idée que Sartre (1970, p.17) a écrit dans *l'existentialisme est un humanisme* que « l'existence précède l'essence » Pour Sartre, l'homme n'est pas défini d'avance, il n'a pas de nature préalable qui puisse lui dicter ce qu'il faut faire. Il est responsable de ses choix sans aucune contrainte extérieure. C'est pour orienter l'humanité vers ces choix responsables que la plupart des écrivains du XXe siècle se sont assignés comme objectif primordial de faire sortir l'homme du joug de l'angoisse, de la mégalomanie, de la paranoïa, bref, de l'absurdité et lui permettre d'embrasser la nature et d'en tirer tous les délices terrestres. C'est d'ailleurs ce qui amène Jean Paul Sartre à s'interroger sur la portée et la signification de la littérature dans un monde qui a « faim » et qui est constamment plongé dans les désastres.

L'être humain s'inquiète dès lors de son essence et de sa destinée et ne trouvant pas donc de réponses aux questions qui le hantent quotidiennement se livre des fois à la fatalité, à l'alcoolisme, à la solitude, à la déchéance, à l'angoisse ; et pour trouver refuge temporaire, se cache derrière la religion pour adoucir cette angoisse. Il pense alors comme des jansénistes qui postulent que la grâce du salut serait accordée par Dieu aux hommes indépendamment de leurs mérites, surestimant ainsi la prédestination divine au détriment de la liberté humaine. Contrairement à cette attitude pessimiste et dogmatique de l'homme absurde, Sartre (1948) pense que :

Puisque l'écrivain, n'a aucun moyen de s'évader, nous voulons qu'il embrasse étroitement son époque ; elle est sa chance unique : elle s'est faite pour lui et il est fait pour elle [...] L'écrivain est en situation dans son époque : chaque parole a des retentissements. Chaque silence aussi. [...] Il sait que, les mots comme dit Brice Parain sont des 'pistolets chargés'. S'il parle, il tire. Il peut se taire, mais puisqu'il a choisi de tirer, il faut que ce soit comme un homme, en visant des cibles, et non comme au hasard, en fermant les yeux et pour le seul plaisir d'entendre des détonations.

Albert Camus justifie cet engagement prépondérant de l'artiste pour la cause des siens dans son discours de 1957 en Suède en disant que :

Je ne puis vivre personnellement sans mon art. Mais je n'ai jamais placé cet art au-dessus de tout. S'il m'est nécessaire au contraire, c'est qu'il ne se sépare de personne et me permet de vivre, tel que je suis, au niveau de tous. L'art n'est pas à mes yeux une réjouissance solitaire. Il est un moyen d'émouvoir le plus grand nombre d'hommes en leur offrant une image privilégiée des souffrances et des joies communes. Il oblige donc l'artiste à ne pas s'isoler ; il le soumet à la vérité la plus humble et la plus universelle. Et celui qui, souvent, a choisi son destin d'artiste parce qu'il se sentait différent, apprend bien vite qu'il ne nourrira son art, et sa différence, qu'en avouant sa ressemblance avec tous. L'artiste se forge dans cet aller-retour perpétuel de lui aux autres, à mi-chemin de la beauté dont il ne peut se passer et de la communauté à laquelle il ne peut s'arracher. (Camus, 1957, p.11).

Dans le même discours prononcé à Suède, il dit que :

Nous autres, écrivains du XXe siècle, ne serons plus jamais seuls. Nous devons savoir au contraire que nous ne pouvons-nous évader de la misère commune, et que notre seule justification, s'il en est une, est de parler, dans la mesure de nos moyens, pour ceux qui ne peuvent le faire. Mais nous devons le faire pour tous ceux, en effet, qui souffrent en ce moment, quelles que soient les grandeurs, passées ou futures, des États et des partis qui les oppriment : il n'y a pas pour l'artiste de bourreaux privilégiés. C'est pourquoi la beauté, même aujourd'hui, surtout aujourd'hui, ne peut servir aucun parti ; elle ne sert, à longue ou brève échéance, que la douleur ou la liberté des hommes. (Camus, 1957, p29.)

Camus a donc une conception utilitariste et révolutionnaire de l'art. Il comprend que l'écrivain ne peut se séparer de son temps et de son époque, et doit mobiliser toute sa force et son énergie intellectuelle à chercher des solutions fiables aux maux qui annihilent et tourmentent son peuple.

. Malraux (1933) partage aussi cette opinion engagée de la littérature en soutenant que tout grand roman doit interroger l'homme et susciter en lui une inquiétude, une réflexion, une curiosité philosophique, une méditation profonde sur le sens de la vie, de l'existence et sur le drame de la condition humaine.

Nous méditons sur la signification de l'existence et nous nous proposons justement, de mener une réflexion sur le sens de l'humanisme dans *Terre des hommes* de Saint Exupéry et *La condition humaine* d'André Malraux. Pour bien comprendre et analyser ce thème, il est judicieux de dégager clairement le problème et de montrer l'écart qui découle des revues littéraires.



## 1.2. Problématique

L'inspiration artistique émane souvent d'un fait personnel réellement vécu par l'auteur ou d'un problème social qui pèse lourdement sur le peuple et qui l'entrave à se réaliser pleinement. Saint-Exupéry et André Malraux font partie de ces artistes qui ont un penchant réel pour l'existence de l'homme, son bonheur, sa destinée humaine et sa relation avec autrui. Dans *Terre des hommes* et *La condition humaine*, Antoine de Saint Exupéry et André Malraux présentent des héros qui sont préoccupés par le sens de l'existence.

Ils exposent leurs personnages à des péripéties de la vie qui suscitent de grandes réflexions de la part de tout lecteur. On constate que l'être humain est constamment confronté à la mort, à la solitude, à l'injustice, à la souffrance, et tente de chercher un sens à cette existence absurde. Tous ces maux constituent une grande tragédie qui assaillent l'homme et l'expose perpétuellement à l'angoisse. André Malraux et Saint-Exupéry, à travers leurs œuvres cherchent cependant à présenter des personnages lucides qui sont embourbés dans ce tourment, mais qui posent des actes humanistes louables pour s'en dérober. Ils proposent ainsi des moyens fiables qui puissent permettre à l'homme d'échapper à la mort et à l'angoisse de l'existence humaine. Les deux auteurs cherchent à rapprocher l'homme vers autrui en lui insufflant des valeurs nobles qui selon eux vont l'aider à s'accomplir et à accomplir les autres. Parmi les valeurs les plus précieuses ils invitent l'homme à l'amour du prochain, à la fraternité et à la vie symbiotique.

Notre lecture de ces deux œuvres et des travaux antérieurs nous amène à méditer sur le sens de la morale humaniste dans cette ère de mondialisation où les relations humaines se détériorent le jour au jour. Les guerres, les conflits perpétuels, la perte de vie

humaine, incitent l'être humain à se poser des questions sur son essence et sa destinée. L'homme se retrouve vraiment inquiet et perturbé face à une telle absurdité.

Saint-Exupéry et André Malraux, écrivains engagés du XXe siècle, ont une conception pragmatique et réaliste de cette condition de l'homme vis-à-vis de l'existence. Ils prônent que l'être humain naît ou surgit dans le monde comme une matière brute et que sa vie, sa valeur, sa détermination, son essence, son bonheur n'est que la totalité ou la somme de tous ses actes. C'est justement dans cette perspective que Saint Exupéry (1939 p.157) a écrit :

Être homme, c'est précisément être responsable. C'est connaître la honte en face d'une misère qui ne semblait pas dépendre de soi. C'est être fier d'une victoire que les camarades ont remportée. C'est sentir, en posant sa pierre, que l'on contribue à bâtir le monde.

L'homme idéal selon lui est celui qui est responsable et qui est à la recherche de la perfection, de la générosité, de l'altruisme. C'est quelqu'un qui s'engage par ses actes, par son travail au progrès de l'humanité. Malraux (1933, p.304) quant à lui écrit que : « Le cœur virile des hommes est un refuge à morts qui vaut bien l'esprit ». Malraux est aussi passionné par la condition de l'homme qui selon lui, doit se définir et se forger par ses actes virils capables de lui procurer l'énergie et la puissance nécessaire à échapper à l'absurdité. Saint-Exupéry et Malraux quoique tous engagés pour la cause humanitaire ont des perspectives humanistes différentes. Saint-Exupéry trouve que pour combler le silence et la rupture qui existe entre l'homme et la nature, il faut qu'il s'adonne au travail collectif perpétuel comme la seule ultime voie qui puisse lui procurer un sens à sa vie. Malraux quant à lui se montre plus radicale et préconise une lutte révolutionnaire collective contre tout pouvoir qui porte atteinte à la dignité

humaine. Cette attitude humaniste que Malraux et Saint-Exupéry insufflent et lèguent à leurs personnages est passée sous silence par des chercheurs qui nous ont devancés.

C'est pourquoi nous voulons dans cette présente étude portant sur les deux romans *Terre des hommes* et *la condition humaine* chercher à déceler leur perception de l'humanisme quant aux similitudes et différences.

### **1.3. Justification du choix du sujet**

La lecture de *Terre des hommes* et *La condition humaine* nous révèle que la plupart de personnages dans ces deux romans sont perpétuellement exposés aux grands déboires de la vie et doivent chercher à se dérober de ces difficultés et donner un sens à leur vie. L'homme est quotidiennement confronté au problème de l'écoulement rapide du temps, la vieillesse, les guerres, la solitude, la mort et devient par conséquent très angoissé. Ne sachant pas où trouver refuge et refouler cette angoisse certains se livrent à la drogue, au suicide, à la vie de débauche. Dans les romans les deux écrivains leur proposent une philosophie humaniste dont l'idéologie principale se fonde sur l'existentialisme athéiste qui postule que l'homme se définit lui-même.

Cet état pathétique de l'existence humaine a inspiré le philosophe chrétien africain J. S. Mbit lorsqu'il écrit : « Je suis, parce que nous sommes ; et parce que nous sommes, je suis ». Pour Mbit la relation à « l'autre » est une relation d'égalité. Cette vision de l'univers par Mbit a beaucoup influencé notre lecture de *Terre des hommes* et *La condition humaine* et nous a incité à mener une réflexion profonde sur « l'humanisme » et ses manifestations dans les deux romans. En dehors de cette inspiration, nous avons lus les travaux de Antwi (2020), Nougier (2008), Gli (2018), Sallah (2009) et d'autres. Il ne se révèle qu'aucun de ces chercheurs n'a étudié le thème humanisme dans les deux romans. C'est pour combler cet écart que nous voulons étudier l'humanisme dans les

deux romans. Nous allons nous baser sur les principes existentialistes selon Jean Paul Sartre, la critique existentialiste et la théorie humaniste. Nous nous proposons d'établir des points de similitudes et de divergence de l'humanisme dans ces deux romans afin de déceler la perspective que ces deux auteurs attachent à l'existence.

#### **1.4. Délimitation**

L'humanisme se donne pour mission de condamner les actions qui portent atteinte à la dignité de l'homme. C'est un concept très vaste et polysémique qui touche tous les domaines de l'action humaine. Selon les théories humanistes et existentialistes, l'être humain se définit par l'ensemble de ses décisions et ses actes sans l'intervention de Dieu. Cette perception du mot est largement soutenue par un certain nombre de chercheurs qui nous ont précédés. Ceux-ci dans leurs travaux ont plus travaillé sur le courage et l'abnégation des héros dans l'exécution de leur travail.

Pour la *Terre des hommes* et *La condition humaine* qui nous serviront de corpus et de source première notre analyse du thème humanisme va se focaliser sur la notion philosophique de l'humanisme telle qu'elle présente dans les deux romans sans se divaguer sur d'autres connotations antiques de l'humanisme qui n'y font pas partie intégrante. Pour y parvenir, nous allons analyser et interpréter la notion philosophique de l'humanisme dans les deux romans en nous basant sur leur perception de l'angoisse, la solitude, la fraternité et la mort.

Il est bien vrai qu'en lisant presque toutes les œuvres de Saint Exupéry et d'André Malraux on se rend compte qu'ils élèvent le lecteur à une vertu surhumaine. Ainsi dans *Terre des hommes* il exalte et valorise la force humaine qui est capable de lutter contre les forces visibles et invisibles de la nature. Il expose ses héros à des situations effroyables et maléfiques pour qu'ils puissent faire usage de leur vaillance. Au-delà de

cette élévation de l'homme au-dessus de la nature par l'auteur, se cache le thème d'humanisme qui se manifeste par l'angoisse, la mort, l'amitié, la fraternité et la responsabilité. Nous trouvons ce champ d'étude très pertinent parce qu'il nous permettra de toucher aux aspirations les plus profondes de l'être humain dans un monde absurde et sans issue.

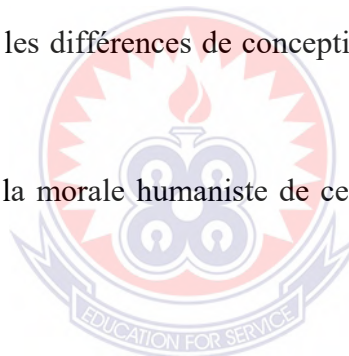
### **1.5. Objectifs de recherche**

Nous voulons, dans cette recherche portant sur l'humanisme dans *Terre des hommes* d'Antoine de Saint-Exupéry et *La condition humaine* d'André Malraux, atteindre les objectifs suivants :

Etudier l'humanisme en tant que notion philosophique dans les deux œuvres.

Etablir les similitudes et les différences de conception de l'humanisme dans les deux œuvres.

Déterminer la portée de la morale humaniste de ces deux auteurs dans notre société contemporaine.



### **1.6. Questions de recherches**

Nous voulons dans notre recherche répondre aux questions suivantes.

En quoi consiste le concept de l'humanisme dans chacun des deux romans ?

Quelles sont les similitudes et différences de conception de l'humanisme dans les deux romans ?

Quelles sont les implications littéraires de l'humanisme dans notre société contemporaine ?

## 1.7. Méthodologie de recherche

Notre recherche est une recherche qualitative et pour cette raison nous nous proposons de faire usage du corpus en nous servant, d'une part, de la méthode analytique et d'autre part de la méthode comparative.

La méthode analytique est une méthode de lecture qui consiste à analyser un texte littéraire en prenant compte des indices qui s'y figurent et qui sont porteurs de sens. Proust (1954) dit qu'il existerait dans l'œuvre des constances, des correspondances plus ou moins secrètes qui passent par des indices, des images, des situations, des décors et qui donnent à l'œuvre une unité formelle. Pour réussir l'analyse du corpus littéraire il est conseillé de prendre en compte des procédés stylistiques de l'auteur, des termes sémantiques comme l'antonymie, la synonymie, homonymie, les dénnotations et les connotations.

La méthode comparative appliquée à un corpus littéraire est un procédé par lequel on compare deux textes ou œuvres pour dégager leurs ressemblances et différences. Les deux romans *Terre des hommes* d'Antoine de Saint-Exupéry et *La condition humaine* d'André Malraux constituent notre corpus primaire. Toutefois, d'autres romans de ces deux auteurs seront pris en compte comme sources secondaires.

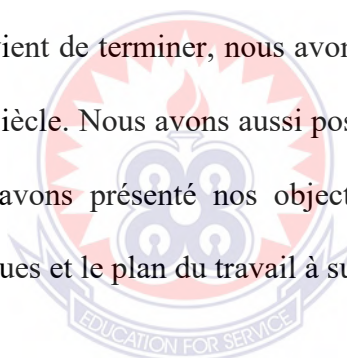
Pour recueillir les données et les analyser, nous allons d'abord lire les deux textes et faire ressortir les parties pertinentes dans les deux œuvres qui expriment l'humanisme et les catégoriser du point de vue de leur perspective humaniste, à savoir la fraternité, l'angoisse, la solitude, la responsabilité et la mort. Ensuite, nous allons commenter ces données tout en les reliant au cadre théorique et aux travaux antérieurs afin d'apprécier la notion philosophique qui en découle.

### **1.8. Plan de l'étude**

Notre travail est reparti en cinq chapitres. Nous consacrerons le premier chapitre à situer notre recherche dans son cadre contextuel. Dans le chapitre deux, nous nous proposons d'étudier le cadre théorique qui sous-tend notre thème d'étude et aussi étudier certains travaux antérieurs relatifs à notre recherche. Le chapitre trois va étudier le thème de l'humanisme dans chacune des œuvres. Au chapitre quatre nous ferons l'analyse des similitudes et des différences dans ces deux romans. Nous allons aussi dans ce chapitre montrer la portée de l'humanisme dans le monde actuel, surtout en Afrique. Nous allons conclure notre travail au chapitre cinq en faisant une récapitulation générale.

### **1.9. Conclusion**

Dans ce chapitre qu'on vient de terminer, nous avons situé le thème humanisme dans la littérature de XXème siècle. Nous avons aussi pose le problème et justifier le choix du sujet. Ensuite nous avons présenté nos objectifs, questions de recherche, des démarches méthodologiques et le plan du travail à suivre.



## CHAPITRE DEUX

### CADRE THÉORIQUE ET TRAVAUX ANTÉRIEURS

#### 2.0.0. Survol

Tout travail de recherche émane des théories préexistantes et des connaissances antérieures. Ces connaissances et théories servent de repère et de guide dans l'analyse du corpus.

Ainsi, nous allons d'abord présenter les principes existentialistes de Jean Paul Sartre et ensuite commenter la critique existentialiste et la théorie humaniste comme étant des théories qui sous-tendent notre thème d'étude et qui vont nous permettre de mieux l'analyser.

Nous allons ensuite examiner les travaux et critiques littéraires relatifs à notre thème d'étude dans *Terre des hommes* et *La condition humaine*.

#### 2.1.0. Cadre théorique

Dans cette partie de notre travail, nous allons présenter les grands principes de l'existentialisme sartrien et ensuite commenter la théorie humaniste et la critique existentialiste.

#### 2.1.1. Principes existentialistes de Jean Paul Sartre

Contrairement à la pensée des déterministes et les naturalistes qui prônent que la vie de l'homme est préétablie avant qu'il ne vienne au monde, l'existentialisme est un courant philosophique et littéraire qui postule que l'être humain forme l'essence de sa vie par ses propres actions. L'existentialisme considère donc chaque personne comme un être unique qui est responsable de ses choix.



Jean Paul Sartre, suite aux reproches des communistes et de l'église catholique a défendu la théorie existentialiste et a donné une définition explicite du concept dans son œuvre *L'existentialisme est un humanisme*. Pour Sartre (1970, P.17) le concept peut se définir facilement mais selon lui :

Ce qui rend les choses compliquées, c'est qu'il y a deux espèces d'existentialisme : les premiers, qui sont des chrétiens et parmi lesquels je rangerai Jaspers et Gabriel Marcel de confession catholique ; et aussi les existentialistes athées parmi lesquels il faut ranger Heidegger, et aussi les existentialistes français et moi-même. Ce qu'ils ont en commun c'est simplement le fait qu'ils estiment que l'existence précède l'essence, ou si vous voulez, qu'il faut partir de la subjectivité.

Pourquoi Jean Paul Sartre dit que « l'existence précède l'essence » et non l'inverse « l'essence précède l'existence » ?

Cherchons d'abord à comprendre ce qu'on appelle « essence » et « existence ».

L'essence c'est ce qu'une chose est. C'est l'ensemble des caractéristiques qui font qu'une chose est ce qu'elle est. Si nous prenons l'exemple des oiseaux, nous allons remarquer qu'ils sont différents les uns des autres mais ils partagent des caractéristiques communes : ils sont des ovipares. Cette caractéristique constitue l'essence des oiseaux. L'essence des mammifères réside dans leur capacité d'allaiter. Les quadrilatères ont quatre côtés, c'est leur essence.

L'existence de son côté c'est le fait seulement d'exister dans un contexte précis, dans le monde concret. L'existence en toute réalité est statique et figée chez les objets et les animaux. Mais chez les hommes, l'existence est dynamique. Si nous prenons l'exemple d'une clé fabriquée, on se rend compte que c'est un objet inanimé qui a été conçu pour

répondre à un besoin bien précis. Elle est faite pour ouvrir une porte et va demeurer telle qu'elle est pendant des années. C'est dans cette optique que Sartre (1970, p.18) explique :

Lorsqu'on considère un objet fabriqué, comme par exemple un livre ou un coupe papier, cet objet a été fabriqué par un artisan qui s'est inspiré d'un concept ; il s'est inspiré du concept de coupe-papier, et également à une technique de production préalable qui fait partie du concept, et qui est au fond une recette.

Pour le livre et le coupe-papier leur essence, c'est-à-dire leur qualité (la couleur, la forme, la longueur, l'épaisseur) ont été conçues dans la psychologie du producteur avant qu'ils ne soient produits. Ainsi toutes ces recettes qui définissent le livre ou le coupe-papier ont précédé leur existence physique ou tangible et par conséquent nous pouvons dire que leur essence est prédéterminée. C'est dans cette lignée que Sartre (1970, p.19) dit que :

Nous avons donc une vision technique du monde, dans laquelle on peut dire que la production précède l'essence. Lorsque nous concevons un Dieu créateur, ce Dieu est assimilé la plupart du temps à un artisan supérieur.

Si nous prenons les animaux aussi nous allons nous rendre compte qu'ils obéissent eux aussi à leur nature innée, instinctuelle, spontanée et biologique. Les abeilles ont toujours produit du miel de la même manière, les oiseaux, les termites, les araignées ont toujours construit leur habitat de la même manière sans aucune évolution, sans aucun progrès.

Sartre (1970, p.20) a farouchement nié l'existence de cette nature animale chez l'homme et a d'ailleurs condamné les philosophes des lumières en ces termes :

Au XVIIIème siècle, dans l'athéisme des philosophes, la notion de Dieu est supprimée, mais non pas pour autant l'idée que l'essence précède l'existence.

Cette idée, nous la retrouvons un peu partout : nous la retrouvons chez Diderot, chez Voltaire et même chez Kant. L'homme est possesseur d'une nature humaine.

Par comparaison ou analogie on se rend à l'évidence que « Dieu » est perçu dans ce contexte comme le forgeron, l'artisan, le créateur supérieur, et ceci fait croire que la nature humaine est prédéterminée d'avance, elle est préétablie.

Mais Sartre soutient que l'homme n'a pas de nature, c'est-à-dire, d'essence préalable. Il surgit dans le monde comme un pétrole qui n'est pas encore raffiné, comme une matière brute qui doit être transformée par l'industrie, bref, il n'est pas déterminé d'avance. Il doit se définir lui-même en considérant ses choix et ses décisions. C'est sans doute dans cette contrée que Sartre dit que :

L'existentialisme athé que je représente est plus cohérent. Il déclare que si Dieu n'existe pas, il y a au moins un être chez qui l'existence précède l'essence, un être qui existe avant de pouvoir être défini par aucun concept et que cet être c'est l'homme ou comme dit Heidegger, la réalité humaine. Qu'est-ce que signifie ici que l'existence précède l'essence. Cela signifie que l'homme existe d'abord, se rencontre, surgit dans le monde et qu'il se définit après. L'homme tel que le conçoit l'existentialiste, s'il n'est pas définissable c'est qu'il n'est d'abord rien. Il ne sera qu'ensuite, et il sera tel qu'il se sera fait. Ainsi il n'y a pas de nature humaine, puisqu'il n'y a pas de Dieu pour la concevoir. L'homme est seulement, non seulement tel qu'il se conçoit, mais tel qu'il se veut, et comme il se conçoit après l'existence, comme il se veut après cet élan vers l'existence ; l'homme n'est rien d'autre que ce qu'il se fait. Tel est le premier principe de l'existentialisme (1970, p.20-21).

Donc le point de départ de Sartre est le néant, l'inexistence de Dieu. Cet axiome ou postulat suggère la construction de l'être intégral à posteriori dans le monde. La définition de l'homme ou son essence propre se fera au cours de son existence à travers ses expériences, ses choix et ses actions. Il ne sera rien d'autre que ce qu'il choisira d'être car aucun agent transcendant ne peut à priori le déterminer et le définir. L'homme n'est donc pas un objet fabriqué, un modèle conceptuel comme le penseraient les chrétiens.

On comprend aussi par cette citation que, contrairement aux objets et aux animaux qui ont une essence prédéterminée l'homme doit être son propre architecte, forgeron ou artisan. Il doit prendre son destin en main en mettant en œuvre son corps, ses émotions, son intelligence. Il doit chercher à embrasser la nature et l'accepter telle qu'elle est, et aussi, chercher à s'accomplir en accomplissant les autres. Ainsi, c'est par nos actes, nos comportements, nos choix, nos décisions, nos actions que nous nous définissons ou déterminons notre nature d'homme. Si nous disons que l'essence précède l'existence, cela voudrait signifier que nos actions, nos choix nos décisions, notre réussite ou notre échec est déjà prédéterminée par un créateur transcendant qui d'ailleurs est inexistant selon Sartre.

L'existentialisme postule que le mal ou les vices sociaux ne sont pas inscrits en nous. Nous choisissons librement de les commettre. Par exemple, la criminalité n'est pas ancrée en nous, nous ne sommes pas nés avec cette criminalité. Aussi, le fait d'avoir commis un crime dans le passé ne veut pas dire que nous allons coute que coute commettre un autre. Donc l'existence humaine est caractérisée par le mouvement constant, incessant et perpétuel. La vie humaine est dynamique, elle change dans l'espace et dans le temps. A chaque seconde, à chaque minute et à chaque heure

l'homme varie et devient différent de ce qu'il était et c'est cette évolution qui le caractérise des autres espèces de la nature. C'est d'ailleurs pourquoi les essentialistes, les bornés, les hommes « de la rue », ou les hommes de mauvaise foi qui disent qu'un voleur, un alcoolique, un drogué, une prostituée sont des gens qui sont nés avec ces comportements, inscrits dans leurs chromosomes, commettent des erreurs impardonnables. C'est pour élucider cette pensée pessimiste que Sartre (1970, p.59) dit : « Comme Emile Zola, nous déclarions qu'ils sont ainsi, à cause de l'hérédité, à cause de l'action du milieu, de la société, à cause d'un déterminisme » Pour montrer le pic de ce déterminisme, il dit que :

Si vous naissez lâches, vous serez parfaitement tranquilles, vous n'y pouvez rien, vous serez lâches toute votre vie, quoique vous fassiez ; si vous naissez héros, vous serez aussi parfaitement tranquilles, vous serez héros toute votre vie, vous boirez comme un héros, vous mangerez comme un héros (1970, p.61)

Pourtant l'existentialisme souligne que tous ces comportements sont des choix volontaires et conscients parce que l'homme a le pouvoir et la puissance de résister à cela.

Jean Paul Sartre rejette cette nature humaine qui rend la vie de l'homme figée et stable. Il est d'accord avec Saint Exupéry qu'il existerait dans l'homme un mal qui l'empêche d'entreprendre des actions nobles. Saint-Exupéry (1931 p.103) révèle à travers Rivière que :

Je le sauve de la peur. Ce n'est pas lui que j'attaquais, c'est, à travers lui, cette résistance qui paralyse les hommes devant l'inconnu. Si je l'écoute, si je le plains, si je prends au sérieux son aventure, il croira revenir d'un pays de mystère, et c'est du mystère seul que l'on a peur. Il faut que les hommes soient

descendus dans ce puits sombre, et en remontent, et disent qu'ils n'ont rien rencontré. Il faut que cet homme descende au cœur le plus intime de la nuit, dans son épaisseur, et sans même cette petite lampe de mineur, qui n'éclaire que les mains ou l'aile, mais écarte d'une largeur d'épaules l'inconnu.

Sartre (1970, p.50) de son côté va dire que : « Celui qui a un sang pauvre n'est pas lâche pour autant, car ce qui fait la lâcheté c'est l'acte de renoncement ou de céder. »

Il renchérit que « [...] l'homme est libre, et qu'il n'y a aucune nature humaine sur laquelle je puisse faire fond » (1970, p.52).

Beauvoir (1950, p.13) réfute aussi cette nature humaine dans son essai philosophique, *Le deuxième sexe*, lorsqu'elle écrit : « On ne naît pas femme, on le devient ». Elle présente sa thèse existentialiste en voyant l'image de la femme comme une aliénation orchestrée par la culture masculine dominante. Selon cette culture, le statut de la femme dans la société est de rester au foyer et s'occuper des enfants. Elle doit être belle, humble, compréhensive, généreuse, accueillante, faire des tâches ménagères, se soumettre à son mari, et de surcroît, pouvoir procréer. Selon Simone de Beauvoir la femme n'est pas subordonnée à ce rôle biologiquement, ou à sa naissance. Si la femme choisit de jouer ce rôle c'est tout juste parce qu'elle agit par mauvaise foi et va sûrement s'imbiber dans l'angoisse parce qu'elle se sent incapable de se tenir debout et dire non à tous ces rôles qui lui sont imposés par les conventions sociales comme le dirait André Gide. Selon Sartre l'homme est un « projet ». L'homme en se projetant dans le monde ne doit pas se contenter seulement de vivre. Il doit se lancer, se projeter consciemment dans la réalité, il doit faire corps à la nature par l'intermédiaire de ses décisions et de ses choix. L'homme est un être « pour soi ». Il doit d'abord exister, s'approprier, s'auto-promouvoir, s'autodéterminer, s'accomplir sans se fier à aucune force transcendante.

Des objets au contraire sont des choses au monde « mousse ou chou-fleur » sont des « êtres en soi », ils ont une essence préétablie.

Les hommes qui boivent, qui mentent, qui volent, qui tuent agissent donc par mauvaise foi parce qu'ils ont souvent la conviction qu'il y a une force ou un créateur qui les a condamnés à commettre ces actes atroces et que ces actes sont infaillibles. Ils pensent qu'ils sont des « êtres en soi » et non des « êtres pour soi » comme le préconisent les existentialistes. Ils se dégradent, ils se dévalorisent en surestimant la potentialité et le succès des autres. L'homme qui se condamne est un être résigné qui a établi une rupture totale entre lui et le monde, il vit dans une étroitesse d'esprit et est affaibli psychologiquement. Son intuition, son imagination, ses forces de créativité, sa sensibilité, sa liberté, sa réflexion sont anéantis et inhibés pour le simple fait que rien ne l'incite encore dans le monde. Il se trouve dans l'insouciance et dans l'incapacité de gérer sa vie et se définir pleinement. Cette résignation vis-à-vis de l'existence estimant qu'il y a un architecte, une force qui agit lui, le plonge davantage dans l'angoisse perpétuelle. Mais Sartre (1968, p.55) nous rassure que : « l'homme n'est rien d'autre que son projet, il n'existe que dans la mesure où il se réalise, il n'est donc rien d'autre que l'ensemble de ses actes ».

C'est cette incohérence et cette incompatibilité entre l'homme et la nature qui a amené Camus (1942, p. 221) à dire dans le *Mythe de Sisyphe* que :« Juger que la vie vaut ou ne vaut pas la peine d'être vécue, c'est répondre à la question fondamentale de la philosophie. » La question du sens de la vie et l'absurde naît toujours d'un changement dans la conscience de la personne, où l'insouciance et l'insensibilité quotidienne laisse place à la remise en question, à une éruption constante, à une interrogation de la nature, à un nouveau regard posé sur les choses, à une ascèse platonicienne. De ce point de

vue, Camus peut être replacé dans la lignée de « l'existentialisme de la vérité absolue ou immuable » avec Platon, Chestov, Kierkegaard, Nietzsche, Heidegger et Sartre qui soutiennent eux aussi que les hommes doivent se délivrer des chaînes de l'illusion, de copies, d'images, de mensonges, d'apparences de leur vie.

L'être humain selon Camus a toujours le désir ardent de combler le silence et le vide qui existe entre lui et la nature. Il voudrait que l'existence lui paraisse très claire et précise en lui procurant des réponses exactes aux questions qui l'envahissent quotidiennement. Lecteur des grands auteurs nihilistes, particulièrement de Nietzsche, Camus ne peut accepter la possibilité d'un cosmos harmonieux à la manière des Anciens, où le monde obéit à un ordre parfait et où une unité complète du sujet et du monde est donc rendue possible. Il rejoint ainsi Voltaire qui condamne amèrement la philosophie de Leibniz. Voltaire dans *Candide* dénonce les illusions du bonheur qui lui paraît à la fois inaccessible et aléatoire. Panglos, et son enseignement « metaphysico-theologo-cosmolo-nigologie » incarne la métaphysique et estime qu'il n'y a point d'effets sans causes, et selon ce principe du mathématicien Leibniz dans *confessio naturae* (1668) puis dans *Théodicée* (1710, p.44) tout ce qui arrive a une cause et

jamais, rien n'arrive sans qu'il ait une cause ou du moins une raison déterminante, c'est-à-dire qui puisse servir à rendre raison à priori pourquoi cela est existant plutôt que non existant, et pourquoi tout est ainsi plutôt que de toute autre façon.

Voltaire se révolte contre cet enseignement et cherche à aider l'être humain à se détacher de l'obscurantisme, des dogmes, de l'esclavage, du fatalisme, du fanatisme qui selon lui désoriente l'être humain et l'empêche de se réaliser. Contrairement aux philosophes de la Renaissance qui prêchent le bonheur céleste après la mort, Voltaire



insiste sur le bonheur instantané ou immédiat. Il déteste l'incohérence de l'optimisme de Leibniz et que selon ce philosophe Dieu est un créateur parfait et par conséquent tout ce qu'il aurait créé est aussi parfait, y compris le monde, les hommes, les objets et les animaux. Leibniz soutient donc que comme Dieu est parfait, toute chose créée par lui est parfaite et « ce monde est le meilleur des mondes possibles, et tout est pour le mieux ». Voltaire s'oppose radicalement à cette perspective idéaliste et utopique de l'univers en montrant clairement que l'être humain doit être plus réaliste ; il ne doit pas feigner ou prétendre dire que la vie est une rose quand elle est jalonnée d'épines et de péripéties. Ce qui l'a surtout poussé à cette prise de conscience est surtout le tremblement de Lisbonne en 1755. Voltaire est vraiment d'accord que Dieu est le créateur de l'univers et tout ce qui s'y trouve. Cependant, il montre que ce Dieu n'intervient pas dans les affaires du monde. Il laisse sa création à la merci de la nature. Il incarne un forgeron, un architecte, un horloger qui crée les choses mais abandonne ce qu'il crée de gérer son existence.

A travers Eldorado dans *Candide* qui signifie l'optimisme, Voltaire peint un monde fictif, illusoire et utopique. Chez lui, un monde idéal et parfait n'est pas possible, et chez un homme lucide et rationnel c'est la vie autour du soi ou la réalité immédiate qui doit prévaloir et non le rêve d'une société idéale inaccessible. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle il invite tout être humain à cultiver son propre « jardin », à s'approprier, il doit se contenter de son monde réel en se projetant dans ce monde, en travaillant et en faisant des choix responsables afin de s'accomplir. Le jardin symboliquement, est une source vitale qui assure la survie de l'homme. Il procure la nourriture qui assure le fonctionnement physique, spirituelle, émotionnel et même intellectuel de l'homme. L'homme en cultivant son jardin fait table rase à l'oisiveté, à l'absurdité, à la rêverie, à l'ennui, à l'angoisse. Il crée son bonheur sur la terre en se livrant à l'action. C'est sans

doute en ce jardin splendide qui donne le bonheur terrestre que pensait Voltaire lorsqu'il a écrit que : « Le travail éloigne de nous trois grands maux : l'ennui, le vice et le besoin ».

Voltaire et Sartre ont donc une vision pragmatique du devenir de l'homme ; sauf que Voltaire, lui, pense que Dieu est là (ce qui n'est pas admis chez Sartre) mais n'agit pas sur le sort de l'homme ; l'homme s'appartient dans le processus de sa réalisation.

Voltaire et Jean Paul Sartre nous donnent donc l'espoir de vivre, et Sartre (1970, p.24) dit que :

si vraiment l'existence précède l'essence, l'homme est responsable de ce qu'il est. Ainsi, la première démarche de l'existentialisme est de mettre tout homme en possession de ce qu'il est et de faire reposer sur lui la responsabilité totale de son existence. Et quand nous disons que l'homme est responsable de lui-même, nous ne voulons pas dire que l'homme est responsable de sa stricte individualité, mais qu'il est responsable de tous les hommes.

L'être humain, s'il fait consciemment des choix et prend personnellement des décisions sans s'incliner ou s'abaisser à aucun créateur ou à aucun déterminisme, alors, il est admis ou proclamé à s'auto-suffire et à être responsable devant tout acte qu'il pose. Sartre a été vivement critiqué par les chrétiens et les communistes d'avoir encouragé une philosophie individualiste. Cependant quand Sartre dit que l'homme qui se projette dans le monde a nécessairement des choix à faire et que ces choix doivent se faire avec une pleine responsabilité, il ne voudrait pas dire que chaque homme doit se replier sur lui-même. Au contraire, il préconise que quand l'homme agit, il engage et entraîne l'humanité toute entière ; quand l'homme se choisit, il choisit les hommes. C'est dans cette optique que Saint-

Exupéry (1939, p.47) écrit dans *Terre des hommes* : « Être homme, c'est précisément être responsable. C'est connaître la honte en face d'une misère qui ne semblait pas dépendre de soi. »

Il en découle que l'idéologie existentialiste postulée par Jean Paul Sartre est inextricablement imbriquée dans l'idéologie humaniste, et par conséquent dans la philosophie expérienne. Ils sont comme le recto et le verso d'une feuille. Les existentialistes et les humanistes sont tous à la quête de l'homme universel idéal qui ne se définit pleinement en n'oubliant pas de définir les autres. On lui octroie une responsabilité individuelle, mais qui s'étend à l'échelle mondiale et planétaire. L'homme est responsable de son destin et du destin des autres. Il doit être capable d'identifier les maux qui perturbent et réduisent le bonheur de l'homme, par exemple l'angoisse et la solitude, et proposer des solutions qui puissent les minimiser. Il doit se révolter aussi contre toute action qui porte atteinte à la dignité humaine. C'est exactement à cette lutte collective que pensait Sartre (1970, p.26) lorsqu'il écrit :

Quand nous disons que l'homme se choisit, nous entendons que chacun d'entre nous se choisit, mais par là nous voulons dire qu'en se choisissant il choisit tous les hommes. En effet, il n'est pas un de nos actes qui en créant l'homme que nous voulons être, ne crée en même temps une image de l'homme tel que nous estimons qu'il doit être. Choisir d'être ceci ou cela, c'est affirmer en même temps la valeur de ce que nous choisissons, car nous ne pouvons jamais choisir le mal ; ce que nous choisissons c'est toujours le bien et rien ne peut être bon pour nous sans l'être pour tous. Si l'existence d'autre part précède l'essence et que nous voulions exister en même temps que nous façonnons notre image, cette image est valable pour tous et pour notre époque tout entière. Ainsi, notre

responsabilité est beaucoup plus grande que nous ne pourrions le supposer, car elle engage l'humanité toute entière.

Ici, Jean Paul Sartre nous invite à être lucide, raisonnable, rationnel dans le processus des choix que nous faisons. Il démontre clairement que l'homme qui aspire à se choisir, à se définir, à s'accomplir, ne peut pas naturellement choisir le mal. Le bon sens le guide à choisir le bien qui ne se limite pas à lui seul mais qui s'étend à toute l'humanité. Donc en se choisissant on choisit le monde, on choisit autrui dans une perspective du bien, d'amour, d'altruisme, de philanthropie, de bonté, de bienveillance, de générosité, de fraternité et de solidarité qui sont les grands fondements de l'esprit humaniste. C'est pourquoi l'Arabe de Lybie en qui Saint-Exupery avait tant de préjugés a pu lui inculquer des valeurs humanistes indélébiles et intarissables. « Quant à toi Bédouin de Lybie, tu ne t'effaceras jamais de ma mémoire. » L'être humain est donc fait pour vivre avec les autres, toute son énergie, toute sa force doit être convergée vers des choix et des actions nobles qui militent pour son intérêt personnel et pour l'intérêt général ou collectif. Le choix d'un homme idéal est un choix qui suscite le consentement et l'approbation de l'humanité toute entière. Quelqu'un qui se choisit et qui sait qu'il choisit toute l'humanité fait du bien son domaine de prédilection. Il fait table rase aux actes illicites et irresponsables et s'adonne à l'honnêteté, à l'humilité, à l'abnégation, à la tolérance, à la générosité, au respect mutuel et à l'amour du prochain. C'est quelqu'un qui est aussi sensible à l'injustice et à l'exploitation de l'homme par l'homme et adopte des mesures draconiennes pour se libérer et pour libérer les autres. C'est ce qui amène Kant à dire aussi que : « En effet, il n'est pas un de nos actes qui, en créant l'homme que nous voulons être ne crée en même temps une image de l'homme, tel que nous estimons qu'il doit être ».

Donc toute décision prise par l'homme, que ce soit du bien ou du mal affecte l'humanité toute entière. Si l'homme choisit la résignation, la tolérance, la fraternité, la corruption, la dictature cela n'implique pas qu'il est seul à désirer ou à choisir, à avoir la passion ; il engage tout le monde, toute l'humanité à en faire autant, à s'engager dans la même voie de la résignation, de la tolérance, de la fraternité, de la corruption et de la dictature. La vie sociale ou collective est perçue comme le miroir ou le reflet de l'action individuelle. Toute décision individuelle affecte le monde tout entier soit positivement ou négativement dépendamment de notre bonne foi ou mauvaise foi.

C'est aussi dans le même sillage que Sartre (1970, p.38) dit que : « L'homme déchiffre lui-même le signe comme il lui plait. Il pense donc que l'homme, sans aucun appui, sans aucun secours, est condamné, à chaque instant à inventer l'homme. » L'homme est donc condamné à inventer, à rebâtir l'homme de manière absolue pour qu'il demeure libre et responsable à chaque instant de son existence.

C'est cette affinité humaine qui lui fait dire dans *huit clos* que « l'enfer c'est les autres » Dans la recherche de l'accomplissement individuel et collectif, Sartre indique que l'être humain est confronté souvent à un conflit interne qui l'agace. L'homme malgré son effort de s'autonomiser et rendre son entourage heureux se fait face à l'angoisse, à la solitude, à la culpabilité et au désespoir.

L'angoisse, selon Sartre, fait partie de l'action. L'homme se trouve face à des choix et il doit en sélectionner un. Cette décision, ce choix, entraîne une angoisse. Sartre (1970 p.28) dit que :

L'homme qui s'engage et qui se rend compte qu'il est non seulement celui qu'il choisit d'être, mais encore un législateur choisissant en même temps que soit

l'humanité entière, ne saurait échapper au sentiment de sa totale et profonde responsabilité.

L'angoisse provient d'une multitude de choix ou d'options qui se présentent à nous, et notre responsabilité à l'égard du choix que nous jugeons bon ou mauvais. Cette angoisse n'épargne personne et ne doit pas forcément mener au renoncement, au quietisme, à l'inaction. C'est pourquoi Sartre (1970, p.32-33) donne un exemple palpable en disant que :

Tous les chefs connaissent cette angoisse. Cela ne les empêche pas d'agir, au contraire, c'est la condition même de leur action ; car cela suppose qu'ils envisagent une pluralité de possibilités, et lorsqu'ils en choisissent une, ils se rendent compte qu'elle n'a de valeur que parce qu'elle est choisie [...] Elle n'est pas un rideau qui nous séparerait de l'action, mais elle fait partie de l'action même.

C'est sans doute cette angoisse qui menaçait et rongait Guillaumet, porte-parole de Saint-Exupéry (1939, p.6-7) la veille de son premier vol en avion lorsqu'il dit :

Quand je sortis de ce bureau, j'éprouvai un orgueil puéril. J'allais être à mon tour, dès l'aube, responsable d'une charge de passager, responsable du courrier d'Afrique. Mais j'éprouvai aussi une grande humilité. Je me sentais mal préparé. L'Espagne était pauvre en refuges ; je craignais, en face de la panne menaçante, de ne pas savoir où chercher, l'accueil d'un champ de secours.

Guillaumet malgré ce déchirement intérieur il a su se choisir et en choisissant, il a engagé la cause humanitaire en jeu, et c'est en cela que réside sa raison d'être ou d'exister. Sartre donne l'exemple d'Abraham qui a été ordonné par un ange de sacrifier son fils unique pour montrer que l'homme malgré l'angoisse qui le hante incessamment,

doit agir comme s'il était désigné ou délégué pour répondre au nom de toute l'humanité. Il fonde lui-même ses valeurs morales. Il fait taire toutes ces inclinaisons, ses passions pour répondre à un « impératif catégorique » humanitaire. Celui qui nie cette responsabilité fait acte de mauvaise foi.

Dans la perspective existentialiste l'homme est délaissé, abandonné seul au monde. Il a l'entière ou la globalité de responsabilité de ses choix, car il n'a plus raison de justifier ses actes ou ses décisions en se basant sur un déterminisme quelconque. Il est seul face à ses responsabilités. Sartre (1970, p.34) dit à cet égard que : « Lorsqu'on parle de délaissement, expression chère à Heidegger nous voulons dire seulement que Dieu n'existe pas... » Il va loin, (1970, p.36) pour dire que : « Dieu est une hypothèse inutile et couteuse, nous la supprimons, mais il est nécessaire cependant, pour qu'il ait une morale, une société, un monde policé, que certaines valeurs soient prises au sérieux et considérées comme existant à priori ; [...] etc... »

C'est cette conception hypothétique de l'existence de Dieu qui lui fait penser au radicalisme en France où les hommes soutiennent que « rien ne sera changé si Dieu n'existe pas » et que « Si Dieu n'existait pas, tout serait permis » Ceci implique que l'homme est un être libre : « autrement dit, il n'y a pas de déterminisme, l'homme est libre, l'homme est liberté. »

L'homme est maître de sa conscience et de son univers, Il est un être pour soi et non un être en soi. Il nie toute sorte de détermination, de passion excessive et d'inconscience. C'est pourquoi il dit que : « L'existentialiste ne croit pas à la puissance de la passion. [...] qu'une belle passion est un torrent dévastateur et qui, par conséquent, est une excuse. » (1970, p.38).

Sartre pense aussi que l'homme n'est rien sans les hommes. C'est pourquoi il dit que : « L'homme est l'avenir de l'homme ». L'homme est condamné à vivre avec l'homme et a le devoir de coopérer avec lui malgré toutes les rivalités, toutes les différences. C'est d'ailleurs pourquoi il dit dans *huit clos* que : « L'enfer c'est les autres. »

La vie avec autrui n'est pas toujours harmonieuse. L'homme voit son prochain comme un ennemi ou un antagoniste qui l'empêche de jouir pleinement sa liberté. L'homme a tendance à se sentir mal à l'aise quand il y a autrui autour de lui. Autrui nous oblige chaque fois à être sur le qui-vive parce qu'on se dit qu'il nous observe et nous l'observons aussi. Il nous est difficile d'intégrer son intériorité pour déceler ce qu'il pense de nous. Hobbes dans le Léviathan pense que la liberté et l'égalité naturelle des hommes est source de conflit et de rivalité qui entraîne la guerre de tous contre tous. Il justifie cela en disant que « comme autrui jouit des mêmes avantages que moi, il est certain qu'il soit mon ennemi et qu'il m'entrave à accéder à ma liberté. » Donc les hommes à l'état de nature selon lui, sont des rivaux parce qu'ils se voient tous égaux et ayant les mêmes caractéristiques. C'est pourquoi il va faire sortir l'homme de cet état de désordre et lui placer sous la domination de l'Etat. Sartre signale malgré ce constat de conflit entre l'homme et autrui que l'homme est la condition de notre existence, et que nous ne pouvons jamais nous extraire ou nous dérober de l'existence de l'autre. Notre existence fait partie intégrante de l'existence de l'autre. Sartre soutient que : « La présence et la découverte de l'autre sont condition de ma propre existence ainsi que du savoir que je forme sur moi-même » Sartre (1970, p.67) renchérit en disant que :

L'autre est indispensable à mon existence, aussi bien d'ailleurs qu'à la connaissance que j'ai de moi. Dans ces conditions, la découverte de mon intimité me découvre en même temps l'autre, comme une liberté posée en face de moi. Ainsi découvrons-nous tout de suite un monde que nous appellerons



l'intersubjectivité, et c'est dans ce monde que l'homme décide ce qu'il est et ce que sont les autres.

Il paraît cependant paradoxal d'entendre les existentialistes dire que l'homme est souvent confronté au problème du désespoir et qui d'emblée, signifie qu'il ne peut compter que sur sa seule volonté. Il doit être indifférent à ce qui ne dépend pas de lui, parce que le monde ne s'adaptera pas forcément pour lui. C'est pour nous dire que l'action humaine quel que soit sa nature, est d'abord individuelle avant d'être collective. Sartre cite Descartes : « Se vaincre plutôt soi-même que le monde. » Le désespoir s'entend ainsi par le fait que l'homme doit agir sans espoir.

Pour Sartre le désespoir n'est pas une résignation. Être désespéré pour lui c'est ne compter que sur soi-même dans l'action humaine pour une cause collective. On ne peut pas renverser ou changer l'ordre naturel des choses : l'écoulement du temps, la vieillesse, la mort. On doit s'acclimater à chaque condition de la vie en embrassant toutes les possibilités qui nous sont offertes naturellement avec une morale stoïque. C'est pourquoi Sartre (1970, p.49) écrit que : « Quant au désespoir, cette expression a un sens extrêmement simple. Elle veut dire que nous nous bornerons à compter sur ce qui dépend de notre volonté, ou sur l'ensemble des probabilités qui rendent notre action possible. »

La morale se réfère au choix des hommes, ce sont eux qui l'établissent et l'inventent. L'homme doit décider entre plusieurs morales et il optera pour l'une d'entre elles. Sartre cite le cas d'un jeune homme qui l'avait consulté concernant son avenir. Il devait se prononcer entre partir à la guerre, avec une utilité générale mais incertaine, ou rester auprès de sa mère qui avait besoin de lui, avec une utilité égoïste et individuelle mais certaine. Il a pris le parti de rester auprès de sa mère et sa morale s'est construite à partir

de ce choix. Don Rodrigue dans le *Cid* de Corneille est un prototype d'un héros existentialiste. Son père, Don Diègue, a été humilié publiquement par le père de sa bienaimée, Chimène, qui lui a donné un soufflet. Il doit donc venger son père et restituer l'honneur de la famille. Il était donc partagé entre son devoir filial et son amour propre. Mais finalement il a opté pour le devoir filial, et ceci constitue sa morale personnelle quand bien même certaines critiques diraient qu'il était contraint par des valeurs qui prévalaient à l'époque classique à venger son père.

Sartre (1970, p.90) a identifié deux sens de l'humanisme qui selon lui sont très différents. La première définition dit que, « Par humanisme, on peut entendre une théorie qui prend l'homme comme fin et comme valeur supérieure ».

Sartre souligne que si cette définition est vérifiée l'homme pourrait donc faire son propre éloge et exalter toutes les gloires et les grandes actions humaines. Ainsi, l'homme pouvait se glorifier des grandes découvertes et les grands voyages des astronautes et des explorateurs comme si c'était lui-même qui les avait effectués. Il donne une logique très plausible et convaincante de tant puisque l'homme étant un être humain, ne peut pas se mettre à l'écart de l'humanité et juger les hauts faits des autres comme une entité extérieure, séparée de lui-même. Cette théorie a violé le sens profond de l'humanisme, car elle considère les grandes personnalités comme les grands humanistes. Cet humanisme incarné par la théorie positiviste d'Auguste Comte est très néfaste pour Sartre car elle encourage un certain repli sur soi, et amortit l'esprit de création et de perfection. C'est pourquoi Sartre (1970, p.92) dit que :

L'existentialiste ne prendra jamais l'homme comme fin, car il est toujours à faire. Et nous ne devons pas croire qu'il y a une humanité à laquelle nous puissions rendre un culte, à la manière d'Auguste Comte. Le culte de l'humanité

aboutit à l'humanisme ferme sur soi de Comte, et, il faut le dire, au fascisme.  
C'est un humanisme dont nous ne voulons pas.

L'humanisme existentialiste postule que l'homme doit atteindre ce qui est hors de lui pour se réaliser. Il ne doit pas aller chercher en lui, ou en une divinité, mais à l'extérieur, son but. C'est cette démarche qui lui permettra d'exister en tant que tel. Allant dans cette même optique, Sartre (1970, p.92) écrit : « Mais il y a un autre sens de l'humanisme, qui signifie au fond ceci : l'homme est constamment hors de lui-même, c'est en se projetant et en se perdant hors de lui qu'il fait exister l'homme »

C'est pourquoi Sartre (1970, p.93-94) réitère :

Cette liaison de la transcendance, comme constitutive de l'homme, non pas au sens où Dieu est transcendant, mais au sens de dépassement, et de la subjectivité, au sens où l'homme n'est pas enfermé en lui-même mais présent toujours dans un univers humain, c'est ce que nous appelons l'humanisme existentialiste. Humanisme, parce que nous rappelons à l'homme qu'il n'y a d'autre législateur que lui-même, et que c'est dans le délaissement qu'il décidera de lui-même ; et parce que nous montrons que ça n'est pas en se retournant vers lui, mais toujours en cherchant hors de lui un but qui est telle libération, telle réalisation particulière, que l'homme se réalisera précisément comme humain.

Sartre explique que l'existentialiste n'est pas forcément athée. Que Dieu existe ou non, l'existentialiste considère que c'est à l'homme d'agir, de trouver son chemin et de poser des actes responsables qui le définiront. Il supprime toute sorte de quiétisme qui, selon lui, est une forme de sous-valorisation de soi qui inhibe la force et l'énergie créatrice et

d'inventivité de l'homme. Selon lui, « Le quiétisme c'est l'attitude des gens qui disent : les autres peuvent faire ce que je ne peux pas faire. Sartre (1968, p.55) dit à ce sujet :

La doctrine que je vous présente est justement à l'opposé du quiétisme, puisqu'elle déclare : il n'y a de réalité que dans l'action ; elle va plus loin d'ailleurs puisqu'elle ajoute : l'homme n'est rien d'autre que son projet, il n'existe dans la mesure où il se réalise, il n'est donc rien d'autre que l'ensemble de ses actes, rien d'autre que sa vie.

Malraux (1946, p.185) partage cette idéologie sartrienne lorsqu'il écrit dans *la condition humaine* que « Un homme est la somme de ses actes, de ce qu'il a fait, de ce qu'il peut faire. »

En conclusion la théorie existentialiste ne se donne pas pour tâche de neutraliser ou de nier l'existence de Dieu. Elle se base sur les réalités de la vie humaine et suppose un univers qui n'est pas régi en aucun sens par une force quelconque ou transcendante. Elle voit en l'homme toutes les qualités existentielles possibles qui puissent lui permettre de se créer, d'inventer les autres et d'assumer sa pleine responsabilité envers lui-même et envers les autres. Si Dieu existait d'ailleurs, il a délaissé l'homme à la merci de la nature et lui donne tous les outils dont il a besoin pour se forger afin de pouvoir s'accomplir tout en accomplissant autrui. C'est cet humanisme existentialiste et ses manifestations que nous nous proposons d'étudier dans *Terre des hommes* de Saint-Exupéry et *La condition humaine* d'André Malraux. Cette étude nous permettra de voir par quels moyens l'être humain peut-il justifier son existence.

#### **2.1.2.0. Théorie humaniste**

L'approche humaniste connue sous le nom de la théorie humaniste-existentielle est une théorie qui met l'être humain au centre de son propre accomplissement. Elle prône que

l'être humain possède en lui toutes les ressources nécessaires pour se définir et réaliser sa personne. Ils condamnent les behaviouristes d'avoir considéré l'action de l'être humain comme dépendant uniquement des stimuli, c'est-à-dire des facteurs extérieurs qui doivent agir sur l'homme et l'aider à se promouvoir. Ils ont refusé de considérer la partie interne (la conscience, le potentiel interne) qui, selon eux ne peut pas être mesuré. Quant à la psychanalyse les humanistes l'ont trouvé comme néfaste, car elle place le comportement et l'action humaine sur des pulsions primitives que « le moi ou la conscience claire » doit contrôler à tout moment.

La théorie humaniste cependant, propose une psychologie fondée sur une perspective positive de l'être humain, capable de s'autodéterminer, de s'auto-actualiser et de développer son plein potentiel. Les humanistes émettent des postulats qui se reposent sur la croyance que l'être humain est unique, il a une tendance personnelle de pouvoir s'identifier, de se développer lui-même, de se dépasser sans cesse, de comprendre ses problèmes et faire des choix libres et responsables. La théorie humaniste soutient que l'expérience, les ressources internes, les perceptions du client (autrui qui a besoin d'aide) doivent avoir le dessus dans toute relation humanitaire ou psychothérapique afin de l'aider à se réaliser pleinement. La théorie humaniste vise à amener le client à s'épanouir en tenant compte de l'authenticité de son expression et de ses expériences. La théorie humaniste préconise la connaissance intime de soi, l'authenticité et la prise de conscience de soi. La théorie humaniste prêche la quête personnelle du sens de l'existence. Elle insiste sur la lucidité de l'être humain de faire des choix responsables vis-à-vis des péripéties inhérentes à l'action humaine.

L'être humain selon Roger (1959), est porteur de potentialités et d'une tendance actualisante inhérente qui le dirige vers la croissance et la perfection. L'homme dans ce

processus d'actualisation se fait face des fois à l'inauthenticité, c'est-à-dire, son incapacité de découvrir l'image de soi et l'expérience réelle vécue. Il se laisse dans sa faiblesse emportée par l'isolement, l'absurdité, dont l'issue est toujours désastreux, parce que cette faiblesse lui, l'en empêche de se connaître et de s'accepter. La théorie humaniste dit que dans la quête personnelle du sens de la vie, l'existence humaine a une tendance transcendante qui se manifeste souvent par le dépassement de sa propre existence. L'homme se livre à l'action, à l'engagement, à l'altruisme, à la fraternité, et même, à la mort pour donner un sens à sa vie.

#### **2.1.2.1. Tendance actualisante inhérente en l'homme**

La théorie humaniste de la personnalité selon Rogers (1959) postule qu'il y a dans l'homme une certaine tendance, un certain potentiel qui peut le conduire à la découverte et à la réalisation de soi. Il a insisté sur le libre-arbitre et l'autodétermination en avançant que chaque individu peut aller à la conquête du bonheur, forger son destin, rendre sa vie belle et significative sans être inondé et tourmenté par l'angoisse, la solitude et d'autres péripéties de la vie.

En outre, la psychologie humaniste a souligné le rôle actif de l'individu dans la formation de son monde interne et externe. Rogers a avancé dans ce domaine en soulignant que les êtres humains sont des êtres actifs et créatifs, qui vivent dans le présent et répondent de manière subjective aux perceptions, aux relations et aux rencontres en cours.

Rogers a réfuté le déterminisme de la psychanalyse et du comportementalisme et a révélé que nous nous comportons exactement comme nous le faisons en raison de notre perception de notre situation.

Carl Rogers croyait que les êtres humains avaient un motif fondamental, à reconnaître la tendance à la réalisation de soi. Il donne l'exemple d'une fleur qui pousse, fleuri bien quand toutes les conditions favorables sont présentes, mais qui est limitée par les restrictions de l'environnement. Les hommes aussi s'épanouissent et atteignent leur plein potentiel si les conditions qui les entourent sont suffisamment bonnes. Contrairement aux fleurs, le potentiel de l'individu humain selon Rogers, est « unique » et nous sommes destinés à nous développer de différentes manières en fonction de notre personnalité.<sup>1</sup>

Rogers croyait que les gens sont intrinsèquement bons et créatifs et qu'ils ne deviennent destructeurs que lorsqu'un concept de soi médiocre (l'image négative) que nous avons de nous-mêmes) handicape le processus de réalisation du potentiel.

Rogers décrit une personne bonne et créative comme la personne pleinement fonctionnelle qui peut atteindre ses objectifs et ses désirs dans la vie. Il considère la personne pleinement fonctionnelle comme un idéal qui est à la conquête de son destin et du destin de l'autre. Il a identifié cinq caractéristiques de la personne pleinement fonctionnelle.

Selon lui, la personne fonctionnelle est quelqu'un qui est ouvert à l'expérience. Elle accepte les émotions positives et négatives. Les émotions négatives ne sont pas

---

<sup>1</sup> Carl Rogers est né dans une famille du Middle West américain où les valeurs rurales étaient à l'honneur. Certaines de ces valeurs qui prônent l'initiative comme vecteur d'autonomie ont pu faire naître chez Rogers la conviction que l'individu agira toujours pour son bien si on ne l'oblige pas à se conformer à l'apprentissage dicté par la société. L'expérience acquise par Rogers en milieu rural l'avait convaincu de la vigueur et du caractère inéluctable de la croissance, ou germination, des éléments naturels. Sur le plan intellectuel, sa formation a été dominée par l'empirisme de John Dewey et les principes théologiques du libéralisme protestant défendu, notamment, par Paul Tillich, qui mettaient l'accent sur la dimension intérieure de l'expérience religieuse. Il considérait, en effet, que l'individu possède en lui une capacité de s'auto-actualiser qui, une fois libérée, lui permet de résoudre ses propres problèmes. Plutôt qu'agir en expert qui comprend le problème et décide de la façon dont il doit être résolu, le thérapeute doit, selon lui, libérer le potentiel que possède le patient (que Rogers préfère appeler « client ») pour résoudre par lui-même ses problèmes personnels.

refusées, mais examinées. C'est dans cette perspective que Saint-Exupéry écrit : « Victoire [...] défaite [...] Ces mots n'ont point de sens [...] Une victoire affaiblit un peuple, une défaite en réveille un autre. » (1931, p.187. Donc pour les humanistes la défaite ou l'échec doit plutôt être une source d'énergie nouvelle vers la conquête de son destin.

Rogers préconise aussi que la personne fonctionnelle s'adapte à la vie existentielle. Cela consiste à être réaliste vis-à-vis des différentes expériences que nous vivons dans la vie, en évitant les dogmes, les préjugés et les idées préconçues. Cela implique de pouvoir vivre et apprécier pleinement notre vie, sans se soucier trop de notre passé et de notre devenir. Il nous invite à nous contenter seulement du présent, de l'immédiat, en nous livrant à l'action comme le seul moyen efficace de vivre éternellement et de sortir du joug de l'angoisse et de l'absurdité.

Nous devons cependant comprendre que cette attitude existentielle ne nous interdit pas de ne pas apprendre de ce qui nous est arrivé par le passé ou que nous ne devrions pas planifier notre avenir. Nous devons tout simplement reconnaître que le présent est ce qui importe et qui nous met en face des réalités quotidiennes.

Selon Rogers la personne fonctionnelle a la confiance en son corps. La personne fonctionnelle fait confiance à ses sentiments, à ses instincts et à ses réactions viscérales. Il découvre que toute personne fonctionnelle ne doit faire confiance à soi-même et exécuter naturellement des actes qu'elle juge justes ou bons. Rogers soutient que la confiance que nous devons avoir en nous-mêmes est un stimulant qui propulse l'homme à la réalisation de soi.



La personne fonctionnelle possède l'esprit de créativité. Cela requiert la capacité de créer, d'inventer, de s'ajuster et de changer, à la recherche de nouvelles options et expériences qui puissent rendre la vie meilleure et significative. Cette créativité doit viser les arts, les sciences, les relations sociales (l'amour, la fraternité, la solidarité) qui sont des domaines prépondérants qui conditionnent et harmonisent la vie humaine.

Les personnes pleinement fonctionnelles selon Rogers sont satisfaites de leur vie, car elles éprouvent une certaine liberté expérientielle à faire des choix dans la vie. Ces personnes se contentent du peu qu'elles ont et célèbrent la victoire comme la défaite comme des expériences personnelles qui sont pleines de sens.

Rogers affirme que la personne pleinement fonctionnelle reconnaît le libre arbitre dans ses actions et assume les responsabilités des possibilités qui lui sont offertes. Elle n'est guidée par aucune force ni par aucun Dieu. Pour Rogers, les personnes pleinement fonctionnelles sont bien ajustées, bien équilibrées et s'adaptent aisément aux expériences de la vie. Cette théorie de Rogers, comparable à la psychanalyse Freudienne, a identifié le concept de soi comme le cadre sur lequel la personnalité se développe. Il postule que toutes les personnes ont pour but de rechercher la congruence (équilibre) dans trois domaines de leur vie. Cet équilibre est atteint avec la réalisation de soi. Ces trois domaines sont l'estime de soi, l'image de soi ou l'image de vous-même et du moi idéal. Il dit à cet effet que :

Je pense que la bonne vie n'est pas un état fixe. Ce n'est pas, de mon point de vue, un état de vertu ou de satisfaction, de nirvana ou de bonheur. Ce n'est pas une condition dans laquelle l'individu est ajusté ou mis à jour. La bonne vie est un processus et non un état. C'est une adresse, pas une destination. L'adresse est

celle qui a été choisie par tout le corps, celle dans laquelle il y a une liberté psychologique pour se déplacer dans n'importe quelle direction. (Rogers, 1961)

La réalisation de soi est impossible si ces trois images, en particulier l'image de soi et le moi idéal, ne se chevauchent pas. Nous retenons par-là que l'existence n'est pas une fin en soi, elle est un processus constant qui requiert de chaque individu une totale maîtrise de toute sa personne du point de vue de ses choix et ses actes afin de lui procurer la tranquillité de l'esprit et le désir de vivre. C'est dans cette même optique que la théorie humaniste de la personnalité selon Carl Rogers postule qu'il y a dans l'homme une certaine tendance, un certain potentiel qui peut le conduire à la découverte et à la réalisation de soi. Selon Rogers, le potentiel de l'individu humain est singulier et se manifeste de façon singulière chez chaque créature humaine. Cette unicité ou originalité est intimement liée à la personnalité de l'individu qui s'efforce à s'identifier, à se révéler, à s'affirmer en faisant usage de cette tendance et de ce potentiel dont dispose chaque être humain. Cette théorie est basée sur trois grands principes.

Le premier principe est « L'inconditionnel positive regard » qui signifie que chaque être humain mérite d'être accepté sans aucune condition préalable, il doit être accepté dans cet état de congruence, de respect sans tenir compte de sa situation passée ou actuelle.

Le deuxième principe repose sur « self-actualisation » qui implique que chaque personne a un potentiel inné qu'elle doit s'efforcer de déceler et exploiter pour atteindre son plein potentiel. Selon Carl Rogers (1959), l'homme dans sa nature désire exprimer une image de soi qui soit cohérente et compatible avec l'image du moi idéal.

Carl Rogers, soutient que pour qu'une personne puisse se réaliser elle-même, il doit rester dans un état de congruence ou de concordance. Il doit agir en accord avec soi-même. Cela signifie que la réalisation de soi se produit lorsque le « moi idéal » de la personne « qu'il aimerait devenir » correspond à ses comportements et ses actes réels. Le troisième principe est basé sur le « développement personnel » qui consiste à se connaître, ses forces et ses faiblesses. C'est une prise de conscience profonde de ce que l'on ressent et ce que ressentent les autres.

### **2.1.2.2. La sainteté psychique et l'accomplissement de soi**

La vie de Maslow était consacrée à l'étude des individus qu'il tenait pour psychiquement sains. Il fait donc cette remarque :

De fait, les sujets accomplis, ces personnes qui sont parvenues à un niveau de maturité, de santé et d'épanouissement supérieur, ont tant à nous apprendre que parfois ils ressemblent presque à un nouveau type d'êtres humains. (1968, p. 71).

Selon lui, les individus accomplis étaient motivés par des « valeurs de l'Être ». Ce sont les valeurs qui sont naturellement développées par des êtres humains sains et qui ne sont imposées ni par la religion ni par la culture. Il soutenait que :

Nous sommes parvenus au point, dans l'histoire biologique, où nous sommes désormais responsables de notre propre évolution. Nous sommes devenus auto-évoluant. L'évolution implique de sélectionner et donc de choisir et de décider, et cela signifie évaluer. (1971, p. 11).

Les valeurs reconnues par les individus accomplis comprennent la vérité, la créativité, la beauté, la bonté, la complétude, la vitalité, l'unicité, la justice, la simplicité et l'autosuffisance. L'étude de Maslow sur la nature humaine l'a conduit à de nombreuses conclusions, dont ces idées centrales : Les êtres humains possèdent une tendance innée

à progresser vers des niveaux supérieurs de santé, de créativité et d'épanouissement. La névrose peut être considérée comme un blocage de la tendance vers l'accomplissement de soi.<sup>2</sup>

Maslow a établi une pyramide bien hiérarchisée qui stipule le comportement humain face à lui-même et à son environnement.

Au niveau de la base, on retrouve les besoins physiologiques élémentaires. Ces besoins sont généralement les besoins de maintien de la vie à savoir, la respiration, la nutrition, l'élimination, le maintien de la température, le repos et le sommeil, les activités musculaires et neurologiques, le contact corporel et la vie sexuelle. Ces besoins sont naturels et fondamentaux. En effet, un manque, un empêchement, une privation, selon les psychologues humanistes de ces besoins aura obligatoirement un impact sur les autres besoins, car la construction des étages supérieurs serait impossible sans la satisfaction de ces besoins physiologiques.

Dans la hiérarchie des besoins de Maslow, les besoins physiologiques sont prioritaires. D'une façon générale, l'être humain a toujours tendance à satisfaire ses besoins physiologiques avant de s'entretenir avec d'autres besoins plus élevés. (Maslow, 1970). Par exemple, une personne qui manque d'eau et de nourriture, de sécurité et

---

<sup>2</sup>Abraham Maslow (1<sup>er</sup> avril 1908 - 8 juin 1970) est un célèbre psychologue américain, considéré comme le père de l'approche humaniste, surtout connu pour son explication de la motivation par la hiérarchie des besoins, qui est souvent représentée par une pyramide des besoins. Il a souligné qu'il était préférable, en thérapeutique, de promouvoir les qualités et les réussites individuelles, plutôt que de considérer les patients comme des « sacs de symptômes » (« bags of symptoms ») Abraham Harold Maslow reste une référence pour nombre de psychologues dans le monde entier. Il est connu dans la psychologie du travail pour ses études sur la motivation, souvent résumées abusivement à une simple pyramide dont il faudrait monter les degrés les uns après les autres pour atteindre la pleine satisfaction. Pour les psychothérapeutes, c'est l'initiateur de la psychologie humaniste, avec Carl Rogers en particulier. D'autres psychologues voient encore en lui la figure de proue de la psychologie transpersonnelle — cette branche de la psychologie qui dépasse ce qui concerne strictement la personnalité pour s'intéresser à la dimension spirituelle de l'homme et aux états de conscience exceptionnels.

d'amour cherche habituellement à satisfaire son besoin d'eau et de nourriture avant de satisfaire son besoin de sécurité et d'amour. Les besoins physiologiques sont les besoins dont la satisfaction est importante ou nécessaire pour la survie et la satisfaction des autres besoins. Les êtres humains ont huit besoins physiologiques fondamentaux : les besoins d'oxygène, de liquides, de nourriture, de maintien de la température corporelle, d'élimination, de logement, de repos et de rapports sexuels. Selon les humanistes, toute personne incapable de satisfaire ses besoins physiologiques, a intérêt à recevoir l'aide d'autrui pour sa survie. Un bébé par exemple doit recevoir l'aide de sa mère ou de son entourage afin de satisfaire ses besoins de nourriture, de logement, de liquides, de maintien de la température corporelle et d'élimination. Aussi, un malade, les personnes âgées ou un handicapé qui se sent incapable de satisfaire physiologiquement ses besoins doit être aidé par autrui. Il est bien vrai qu'au fur et à mesure qu'une personne grandit et se développe, elle s'autonomise et est en mesure de satisfaire ses besoins physiologiques. Un enfant de deux ans qui veut de l'eau sait habituellement où se trouve l'eau et comment en avoir. Bien que ses efforts puissent être mal dirigés, s'il est très motivé et n'a d'ailleurs personne pour l'aider, il réussira sûrement à obtenir son verre d'eau.

Le deuxième étage représente les besoins psychologiques : de sécurité (protection physique et psychologique, emploi, stabilité familiale et professionnelle), de propriété (avoir des choses et des lieux à soi) et de maîtrise (pouvoir sur l'extérieur). Un "chômeur", n'ayant pas de sécurité ne pourra pas construire l'étage supérieur. De plus, si ce demandeur d'emploi ne touche pas d'indemnisation il aura des problèmes pour assurer ses besoins de maintien de la vie et la pyramide humaine s'écroulera.

Les besoins de protection et de sécurité physique et psychologique viennent immédiatement après les besoins physiologiques dans l'ordre de priorité des besoins. •

**Sécurité physique** Lorsqu'un nourrisson vient au monde, sa sécurité physique dépend entièrement des gens qui l'entourent. Puis, à mesure qu'il grandit et se développe, il parvient progressivement à une plus grande autonomie pour la satisfaction de ses besoins. Généralement un adulte peut combler lui-même ses besoins de sécurité physique. Toutefois, une personne âgée, malade ou handicapée peut ne pas être en mesure de satisfaire sans aide ses besoins de sécurité physique. Le maintien de la sécurité physique implique la réduction ou l'élimination des dangers qui menacent le corps ou la vie de la personne. Le danger peut être une maladie, un accident un risque ou l'exposition à un environnement dangereux. Un client malade peut ne pas être en mesure de se protéger d'un danger comme l'infection. Sa protection face à un tel danger dépend alors des professionnels de la santé. Parfois, la satisfaction des besoins de sécurité physique est plus importante que la satisfaction des besoins physiologiques. Par exemple, une infirmière qui s'occupe d'un client désorienté devra peut-être veiller à le protéger pour qu'il ne tombe pas de son lit avant de lui dispenser des soins visant à satisfaire ses besoins nutritionnels.

Pour se sentir en sécurité psychologiquement une personne doit savoir ce qu'elle peut attendre des autres, y compris des membres de sa famille et des professionnels de la santé, ainsi que des interventions, des expériences nouvelles et des conditions de son environnement. Toute personne sent sa sécurité psychologique menacée lorsqu'elle se fait face à des expériences nouvelles et inconnues. Généralement, ces personnes ne disent pas ouvertement qu'elles sentent leur sécurité psychologique menacée, mais leur conversation peut indirectement révéler leurs sentiments. Un étudiant qui entre au collège peut ressentir une certaine insécurité s'il ne sait pas à quoi s'attendre ; une

personne qui commence un nouvel emploi peut se sentir intimidée à l'idée d'avoir à entrer en contact avec des inconnus ; un client qui doit subir une épreuve diagnostique peut être effrayée par les techniques utilisées.

Le troisième étage est représenté par les besoins sociaux : affection (être accepté tel que l'on est, recevoir et donner amour et tendresse, avoir des amis et un réseau de communication satisfaisant), estime de la part des autres (être reconnu comme ayant de la valeur) et appartenance sociale (on vit en société et notre existence passe par l'acceptation des autres avec leurs différences, ainsi que par l'appartenance à un groupe). Une personne ressent le besoin d'être aimée par les membres de sa famille et d'être acceptée par ses pairs et par les membres de sa communauté. Habituellement, le désir de combler ces besoins survient lorsque les besoins physiologiques et les besoins de sécurité sont satisfaits, car ce n'est que lorsqu'une personne se sent en sécurité qu'elle a le temps et la force de rechercher l'amour et l'appartenance, et de partager cet amour avec d'autres (Rogers, 1961). Une personne qui est généralement en mesure de satisfaire ses besoins d'amour et d'appartenance est souvent incapable d'y arriver lorsqu'une maladie ou un traumatisme viennent interrompre ses activités. Lorsqu'un malade est hospitalisé, il lui est encore plus difficile de satisfaire ces besoins. Le patient est obligé de s'adapter à certains aspects du système de santé, comme l'organisation, les horaires, les contraintes du milieu, les heures de visite. Il lui reste donc peu de temps ou d'énergie pour satisfaire ses besoins d'amour et d'appartenance avec sa famille ou les personnes clés dans sa vie.

Le quatrième étage est le besoin d'estime de soi-même : sentiment d'être utile et d'avoir de la valeur. Toute personne doit éprouver de l'estime pour elle-même et sentir que les autres ont de la considération pour elle. Le besoin d'estime de soi est rattaché au désir

de force, de réussite, de mérite, de maîtrise et de compétence, de confiance en soi face aux autres, d'indépendance et de liberté. Une personne a aussi besoin d'être reconnue et appréciée des autres. Lorsque ces deux besoins sont satisfaits, la personne a confiance en elle et se sent utile ; s'ils ne sont pas satisfaits, la personne peut se sentir faible et inférieure.

Les besoins d'actualisation de soi se trouvent au sommet (cinquième étage) de la hiérarchie des besoins humains de Maslow. Lorsqu'une personne a satisfait tous les besoins des niveaux précédents, c'est dans l'actualisation de soi qu'elle parvient à réaliser pleinement son potentiel (Maslow, 1970).

Au sommet de la pyramide, l'être humain arrive à la réalisation de soi, il est apte à son propre développement et crée de nouvelles valeurs et connaissances. Il atteint le statut de forger et d'inventer sa personnalité, tout comme le dit Nietzsche, « devenir ce que nous sommes ». C'est un très haut niveau de l'accomplissement de soi où l'être humain est confronté à de multiples problèmes sociaux et dont il doit faire des choix lucides et responsables. Il doit faire usage de sa compréhension cognitive, faire une collecte des données, les soumettre à une analyse, interpréter, évaluer, passer une conclusion et faire un choix digne dont les conséquences vous incombent. L'actualisation n'est jamais une fin en soi. Elle réside toujours dans la quête constante et perpétuelle de son destin. La personne qui s'est actualisée a l'esprit mûr, et sa personnalité est multidimensionnelle ; elle est souvent capable d'assumer et de mener à terme des tâches multiples et elle tire satisfaction du travail bien fait. Elle peut juger de son apparence, de la qualité de son travail et de la façon dont elle résout les problèmes sans se soumettre entièrement à l'opinion des autres. La façon dont une personne réussit à satisfaire le besoin d'actualisation de soi dépend de ses besoins actuels, de son environnement et des agents



stressants. Pour s'actualiser, le client doit créer un équilibre entre ses besoins, les agents stressants et sa capacité d'adaptation aux changements et aux exigences de son organisme et de son environnement. L'actualisation de soi se définit par de multiples caractéristiques, à savoir la capacité de résoudre ses propres problèmes, d'aider les autres à résoudre leurs problèmes, d'accepter les conseils des autres, d'avoir un grand intérêt pour l'humanité et les questions sociales, de fraterniser et d'aimer les autres, d'apprécier son intimité, de rechercher de nouvelles expériences et de nouvelles connaissances.

En conclusion, la théorie humaniste, que ce soit celle de Carl Rogers ou d'Abraham Maslow se propose de donner une liberté à l'homme pour qu'il puisse s'identifier, s'organiser et façonner sa personnalité au moyen des ressources disponibles autour de lui. L'homme est un être créatif et fonctionnel qui est apte de résoudre ses propres problèmes dépendent des choix responsables qu'il fait. Maslow et Rogers rejoignent ainsi la lignée de Malraux et Sartre qui soutiennent que l'homme est la somme ou la totalité des actes qu'il pose. Nous disons finalement que la théorie humaniste et la théorie existentialiste ont toutes deux confiances en l'homme, capable de se découvrir, de s'actualiser, de s'auto promouvoir et de rendre sa vie belle et significative. L'homme est le pivot et le centre de son destin. Il doit s'aimer et aussi, étendre son amour à toute l'humanité.

#### **2.1.3.0. La critique existentialiste**

Dans cette partie du cadre théorique, nous allons voir certaines critiques existentialistes qui sous-tendent notre étude et montrer leur impact sur l'étude. Pour y arriver nous allons voir en général la critique marxiste puis en particulier la critique de Mounier et de Marcuse.

Selon le Petit Robert, « critiquer » c'est examiner une idée ou quelque chose pour en faire ressortir des qualités et les défauts. En d'autres termes, la critique est la capacité de l'esprit à juger un être, une chose à sa juste valeur en tenant compte de son objectivité, ses mérites, ses qualités et ses limites ou imperfections. C'est aussi l'esprit de libre examen qui, dans ses jugements, écarte, rejette l'autorité des dogmes, des conventions et des préjugés.

La critique existentialiste ne se donne pas le devoir d'établir une morale ou une idéologie conclusive. Elle cherche cependant à faire usage de certaines idées critiques de certains penseurs qui ont médité sur la philosophie existentialiste. Cette critique se fait au moyen du dialogue et de la méthode dialectique qui prend ses origines dans la dialectique d'Hegel. Elle s'inspire aussi des idées de grands sociologues comme Schopenhauer, Bergson, Husserl, Weber, Dilthey. Leur idéologie a été influencée par le matérialisme et le capitalisme de Marx. Disciples de Kant, ils n'acceptent pas sa philosophie de dualité qui admet deux réalités indépendantes, caractérisées par la pensée spéculative. Ils critiquent aussi certains aspects de la pensée d'Hegel et réfutent sa thèse de la vérité absolue. Ils sont sceptiques des métaphysiques, et de leurs tendances à être insensibles à la souffrance accrue des hommes. Selon eux, le marxisme est passif et tolère différents points de vue sur l'existence qui ne suscite pas la mise en œuvre de l'esprit critique.

Jay (1973, p.46) qui cite Horkheimer dit que le vrai rôle du marxisme est d'articuler une pensée active et critique qui puisse rendre possible social. Ces penseurs de l'Ecole Francfort condamnent vigoureusement des lois établies et privilégient l'observation personnelle de l'individu à partir des données simples qui relèvent de ses expériences. Il faut noter que Nietzsche, bien qu'il ne soit pas un socialiste, a beaucoup influencé les

penseurs de l'École de Francfort. Ceux-ci, profondément touchés par l'idéologie marxiste, conçoivent la réalité sociale dans le cadre du matérialisme.

Selon cette critique matérialiste la perception que l'homme a de lui-même est étroitement liée aux modes de productions. Cette mode de production émane des structures économiques qui régissent le comportement de chaque individu. Chacun se trouve dans une situation dont le rôle individuel influence son comportement envers les autres et envers lui-même. Dans la théorie Marxiste, la situation dans laquelle l'homme est placé est prévue d'avance par des structures qu'il ne peut pas contrôler et qu'il n'a pas choisies. Par exemple la pauvreté, les catastrophes naturelles, la domination, le pouvoir, la mort, le temps sont des situations qui contraignent l'homme à sacrifier sa liberté. Chez Sartre au contraire la liberté humaine est absolue. Il est libre de choisir ou non le rôle qu'il joue. Ceci n'est pas le cas chez Marx où l'individu est totalement déterminé par les structures sociales qui lui sont imposées. Il explique ce postulat en disant que la liberté humaine lui est confisquée par le simple fait qu'il est aliéné à la fois de son activité en tant qu'ouvrier et du fruit de son travail.

Contrairement donc à Sartre, les penseurs de Francfort postulent que la liberté n'est pas une caractéristique de l'individu, elle n'est pas non plus une réalité absolue. Elle doit plutôt être située dans un contexte historique et social pour orienter la société vers un avenir prospère. C'est dans cette même lignée que Marcuse (1972, p.11) critique Sartre et Kant qui défendent la liberté absolue ou transcendantale. Il critique particulièrement le concept de liberté que présente l'ontologie sartrienne. Marcuse justifie que la liberté sartrienne et kantienne est une liberté qui intervient devant les faits de la nature ou dans la chaîne causale du monde.

Cependant cette liberté inhérente, à priori posée en l'homme, selon lui, a une nature déjà transcendante et c'est ce qui permet à l'homme de ne pas être déterminé. Ainsi, dire que la liberté est absolue en situation seulement est une grande erreur, puisque c'est la volonté libre de l'homme placée a priori qui peut lui permettre de changer l'ordre des faits s'il se trouvait dans l'état du déterminisme. On en déduit de cette argumentation que Marcuse condamne la liberté postérieure de Sartre qui, selon lui intervient dans le processus de la manifestation ou de la réalisation des faits. Ces deux idéologies sont à bien analyser du point de vue pragmatisme et philosophique.

En réalité, c'est quand une action, soit action physique ou action psychologique veut se produire, que la liberté intervient pour l'orienter. Si cette liberté était posée en nous a priori pour contrôler nos actions on serait éternellement libre, et l'histoire ou la société ne pourrait jamais nous contraindre à sacrifier ou à submerger cette liberté. Si cette assertion est justifiée, pourquoi avons-nous des actes manqués, pourquoi nos désirs ne sont-ils pas satisfaits comme dans un paradis. La liberté est mieux appréhendée et expérimentée dans sa chaîne causale.

Chez Kant, la liberté est associée à l'impératif catégorique sur lequel se fonde toute morale. Selon Kant, cet impératif catégorique est uniforme chez tous les hommes et leur permet de répandre leur action sur le plan universel. Cette morale kantienne n'est pas imposée aux hommes. Elle surgit naturellement parce que les hommes sont libres. Marcuse montre que cette liberté a des lacunes car elle ignore les caractéristiques matérielles du monde social dans lequel l'homme vit, à cause de son universalité. Selon Marcuse, toute notion transcendantale de la liberté est nécessairement liée à une absence de liberté dans la vie sociale. Pour donc juger qu'une morale marxiste est bonne ou mauvaise, Kant suggère qu'il faut l'élever à l'universalité, et si elle ne perturbe pas

l'ordre social existant, elle est donc bonne. Il serait donc difficile, voire impossible pour l'éthique kantienne de pouvoir contribuer à changer radicalement l'ordre social.

Marcuse (1972 p.50) dit que le radicalisme sartrien est illusoire, et la responsabilité chez lui comme chez Kant découle de la liberté transcendante qui fait naître la frustration. Il justifie sa pensée en disant que l'homme étant un être pour soi tente toujours de fuir son angoisse en vain, l'entraînant dans une frustration perpétuelle. Il dit finalement en généralisant que ce qui caractérise la détermination de l'homme chez Sartre est la frustration. Marcuse va loin pour dire que les choix des individus dans certaines conditions de la vie sont tellement limités, et dire donc qu'ils sont libres, cela lui apparaît « dérisoires » et même « fantaisiste ». Selon lui, il n'y a pas une vie humaine véritablement libre : l'homme a toujours des contraintes qui émanent des forces extérieures. Marcuse dans sa critique montre que la notion existentialiste de la liberté inhibe la possibilité de s'acclimater aux problèmes historiques et sociaux. Il serait donc paradoxal d'admettre une liberté absolue chez l'homme. Il soutient que Sartre lui-même a reconnu cette défaillance dans sa philosophie lorsqu'il dit à Merleau-Ponty qu'« il était trop marxiste pour croire que nous sommes absolument libres »

Gerassi (2009, p.138) dit que quand on lui a posé la question de savoir pourquoi il dit que les hommes sont libres, il répond en ces mots :

Comme vous le savez, c'est une position philosophique. Je veux dire je ne crois certainement pas que le dissident dans un geôle soit libre ou même que celui qui dépend de son patron pour vivre soit libre, ou quelqu'un qui vit dans des conditions précaires soit libre... je veux être plus précis philosophiquement, nous sommes tous libre d'accepter ce que nous sommes.

La critique de Marcuse semble être convaincante et spectaculaire du point de vue du monde sensible selon Platon. C'est bien vrai que le prisonnier, le pauvre, l'esclave, le prolétaire, même le riche, tous n'ont pas de liberté absolue. Bref, nul ne peut jouir pleinement la liberté humaine.

Toutefois, la liberté dont parle Sartre est une liberté philosophique qui mérite une attention particulière. Marcuse, en disant que l'homme de Sartre vit dans une frustration perpétuelle commet une grave erreur parce que la vie elle-même est une frustration et elle exige de nous un esprit herculéen afin de pouvoir coopérer avec elle. La liberté dont Sartre nous parle est une liberté dans le sens de l'altruisme, la générosité, la fraternité et l'amitié. Cette liberté transcende toutes les contraintes sociales et privilégie la condition humaine comme agent principal de cette liberté. L'homme libre est un homme responsable qui fait des choix nobles qui concourent à son bien et au bien de l'humanité. Il est lucide et choisit librement toute action qui lui semble légitime et qui justifie son existence. C'est pourquoi la plupart des personnages de Malraux et de Saint-Exupéry choisissent librement de sacrifier leur amour propre, leur richesse, leur vie, pour une cause qu'ils justifient louable. Il serait donc injustifiable de condamner cette liberté sartrienne dans un monde en perpétuelles mutations.

De plus, la liberté selon Mounier (1985, p.75) n'est pas une chose, parce qu'elle est conditionnée. En d'autres termes on ne possède pas la liberté comme une chose mais on le sent, on l'expérimente : elle n'est pas concrétée ou tangible. Il constate que la liberté chez Sartre est absolue et illimitée. Il condamne cette façon de définir la liberté et soutient que :

La liberté absolue est un mythe ... je ne suis pas ce que je fais, le monde n'est pas ce que je veux. Il y a dans ma liberté une pesanteur qui vient de moi-même,

de mes limites, du monde des nécessités auxquelles je suis soumis, des valeurs qui me sont proposées.

Mounier (1985, p.76) renchérit que, « celui qui se sent condamné à sa propre liberté absurde et illimitée n'a plus pour s'en distraire » Nous entendons par là que la liberté chez Mounier n'est pas absolue comme chez Sartre. Cette liberté réside dans la personne elle-même qui est conditionnée et limitée par la situation concrète. C'est dans ce contexte que Mounier (1946, p.48) cite Montalembert en ces mots : « On n'est pas maître ici-bas de choisir entre les choses qui plaisent ou qui déplaisent mais entre les choses qui sont. » Cette conception de la liberté selon Mounier est vraie parce que la nature nous impose des conditions de vie auxquelles nous n'avons pas de pouvoir. Par exemple, la mort, la maladie, le destin. Cette attitude de Mounier regorge un certain pessimisme et une philosophie janséniste de Saint Augustin, qui pense que l'action humaine est limitée par son déterminisme originel. Sartre, lui, pense que l'homme peut transcender cette faiblesse de l'homme en-soi et construire sa propre liberté qui est très vaste. Nous devons donc être maîtres, responsables de choisir dans ce monde ce qui nous « plaisent » et nous « déplaisent » pourvus que tous nos choix concourent à un but légitime, à sauver l'humanité.

#### **2.1.4.0. Impact des théories sur l'étude**

Rogers (1959) postule que l'homme est porteur d'une tendance inhérente qui le dirige vers la réalisation de soi et l'un des principes de cette théorie humaniste est « inconditionnel positif regard » Cette attitude humaniste reflète l'attitude de Saint-Exupéry et son ami dans le désert d'une part, et May et Kyo d'autre part. Torturés dans le désert pendant des jours par la soif, Saint-Exupéry et son ami avaient des choix à faire afin de pouvoir se réaliser pleinement. Ils ont pensé au suicide, à la mort, pour

pouvoir échapper à la souffrance, mais cette « tendance inhérente » leur a donné la lucidité d'assumer cette agonie jusqu'à l'extrême. Heureusement, ils ont vaincu la mort et ont survécu jusqu'à la fin. May et Kyo dans leur aventure amoureuse ont décelé leurs faiblesses et leurs imperfections en face d'une vie si absurde. Cette même tendance a pu guider et contrôler leurs émotions, et May a suivi Kyo jusqu'à la mort.

La théorie existentialiste avance que l'être humain possède une liberté absolue qui lui permet de faire des choix responsables qui engagent lui-même et l'humanité. L'individu n'est soumis à aucune contrainte sociale, il agit librement en choisissant des actions qui libèrent, qui sauvent la vie, Kyo a été très angoissé et chagriné de voir May souffrir dans leur relation amoureuse à cause du vide perpétuel qui se crée entre eux au nom de la révolution pour libérer le peuple chinois. Kyo pouvait écouter les plaintes répétitives de May et renoncer à son devoir ; surtout quand May lui a dit qu'elle s'est couchée avec son ami. Cette lucidité de Kyo incarne réellement l'idéologie existentialiste parce qu'il a su faire un choix qui ne se limite pas à son bien, mais au bien de tout le peuple chinois. May aussi n'a pas choisi de quitter Kyo malgré ses absences constantes, elle l'a suivi du début jusqu'à sa mort. Kyo, Tchen et Katow ont choisi librement la mort parce que c'est en cela que réside leur liberté et le sens de leur vie.

Les deux Arabes qui ont sauvé Saint-Exupéry et son ami dans le désert ont fait preuve de l'esprit existentialiste et humaniste. Ils ont agi dans toute leur liberté en donnant ce qu'ils ont de plus cher dans le désert : l'eau. Nul ne les a contraints à exécuter une telle action bénévole et généreuse.

En conclusion, nous avons trouvé la théorie humaniste et la critique existentialiste très pertinentes dans l'analyse de notre thème d'étude. Elles ont élargi notre esprit



analytique et notre curiosité littéraire ; elles nous ouvrent la voie à d'autres études ultérieures.

### **2. 2.0. Travaux Antérieurs**

Dans un article de Hofer (1946), intitulé « l'humanisme de Saint-Exupéry » il montre que la plupart des romans de Saint-Exupéry tentent de définir l'Homme. Son travail montre qu'il existe en l'Homme deux ennemis qui l'empêche d'adhérer à la communauté ou à la collectivité. Le premier ennemi est le culte de moi ou le bonheur individuel et le second est la force qui pousse l'être humain à se comporter « comme si quelque chose dépassait en valeur la vie humaine » Saint-Exupéry (1931, p.130).

Cependant, il trouve qu'un humaniste c'est quelqu'un qui accepte sa responsabilité personnelle dans une œuvre collective. C'est aussi quelqu'un qui accepte de s'immoler pour la survie et l'accomplissement d'autrui par ses actions solidaires et fraternelles. Il se considère aussi comme maître de lui-même, capable de se créer sans aucune influence divine.

Hofer, dans une perspective plus modérée justifie que cette confiance absolue de l'Homme en ses propres capacités lui semble paradoxale, de ce simple fait qu'il contredit ce que la Bible prêche. Il soutient que le chrétien trouve sa dignité et son essence en Christ. Il se considère toujours comme un être faible et médiocre et trouve tout ce dont il a besoin en Christ et rien de lui-même. Il cite d'ailleurs Philippe IV, 13 « Je puis toute chose en Christ qui me fortifie » et aussi 1 Jean, 1,3 pour justifier son argumentation. Il se trouve dans une grande polémique à pouvoir concilier les deux religions : la position du chrétien et celle de l'Homme appuyé sur ses propres forces.

Il conclut toutefois, en disant que Saint-Exupéry et ses acolytes comme Duhamel et François Mauriac sont à la « recherche d'une église » selon la conception de Jules

Roumain. Cette eglise est justement la pensée humaniste du XXe siècle où l'être humain cherche à se définir et donner un sens à sa vie. Nous trouvons son travail incomplet parce qu'il ne se prononce pas clairement sur l'idéologie religieuse de Saint-Exupery. Nous trouvons que dans *Terre des hommes*. Hofer devrait participer à l'action des personnages, pénétrer leur état d'âme et déceler qu'ils agissent librement sans contraintes, sans Dieu. Tout son analyse devrait donc se faire dans une perspective purement athéiste au lieu de rester d'ans l'impasse.

Nouguier (2008) dans son article intitulé « De l'humanisme au post humanisme : les mutations de la perfectibilité humaine », met l'homme au centre de son débat. Il se rend à l'évidence que les classes sociales, l'esclavage, la torture et d'autres grands maux qu'a connus l'humanité émane de la folie humaine qui pense être plus nanti, plus civilisé et plus important. Cet orgueil en l'homme selon Nouguier, le stimule à traiter autrui comme esclave, comme dominé, comme inférieur. Cette remarque l'amène à définir l'homme des lumières en se basant sur quatre critères : la science, le matérialisme, la culture et l'humanisme.

La science définit l'homme comme étant un être vivant qui entretient une relation mutuelle et symbiotique avec son environnement et avec les autres animaux de la même espèce. Cette définition scientifique de l'homme est une condition fondamentale qui invite les hommes à s'aimer et à s'accepter malgré leurs différences matérielles ou biologiques.

Du point de vue matérialisme l'homme se définit par rapport à sa forme, sa corpulence, sa couleur, ses cheveux, son langage. Ce critère de définition archaïque de l'homme selon Nouguier est le pivot de toute inégalité et hiérarchisation humaine.

La définition de l'homme selon la culture indique que l'homme n'est pas défini d'avance, c'est la société qui est chargée de faire de lui un être capable de raisonner et de mieux s'orienter. Il est un produit et une cellule de cette société qui se propose de lui impacter la connaissance et lui procurer le bonheur. Cette définition selon Nouguié revêt en elle une certaine illusion qui incite l'homme à créer des doctrines et idéologies sociales qui tendent à plonger d'avantage l'homme dans la haine et l'anarchie avec des mouvements politiques comme le nazisme, le collectivisme, le socialisme, le capitalisme, l'impérialisme, le communisme dont la pratique en réalité est jalonnée de toutes les dérives et abjectes.

Selon la définition humaniste de l'homme, Nouguié trouve que l'homme n'est défini, ni par sa nature, ni par sa culture, il est au contraire défini par sa capacité à s'extraire de son contexte, par sa perfectibilité, laquelle d'ailleurs ne le conduit pas nécessairement vers le bien ou vers un mieux, mais peut le conduire vers le mal, c'est ce en quoi l'homme est libre. Cette définition de l'homme du point de vue de sa perfectibilité selon Nouguié, présente de failles ; puisque l'homme perfectible sans les valeurs sociales comme la fraternité, l'amitié, la responsabilité, ne peut pas donner un vrai sens à sa vie. C'est pour combler cette lacune que nous nous proposons de faire une étude comparée de l'humanisme dans les deux romans.

Antwi (2020) a travaillé sur « Action et problématique de l'existence dans *Les conquérants* d'André Malraux et *Vol de nuit* de Saint- Exupéry ». Il a fait rejaillir les points de divergences et de convergences de l'action dans ces deux œuvres en se basant sur les théories thématiques et comparatives comme méthodes d'analyse du discours. Il a découvert que les deux auteurs présentent des héros lucides qui donnent un sens à leur vie par le biais de l'action. Il trouve cependant que, cette action chez Malraux est

une lutte ou une révolution personnelle, et chez Saint-Exupéry elle réside dans un travail d'équipe qui exige de chacun le dévouement et le désintéressement pour le bien collectif et non individuel.

Ce travail nous servira de référence parce que nous voulons voir dans les romans de ces mêmes auteurs leur conception humaniste de l'existence en nous basant sur la théorie humaniste et existentialiste.

Muwafaq (2013) dans son article intitulé « L'héroïsme des hommes solidaires (l'héroïsme, la solidarité, le sacrifice) dans *Terre des hommes* » a parlé de la volonté inflexible d'un être stoïque et courageux qui est à la quête de la solidarité, de l'amour et en s'engageant dans une œuvre collective. Il trouve que le métier d'aviation est une profession qui libère et en se trouvant dans l'air, le rêve lui paraît plus beau que le réel. Il réalise sa liberté et continue la lutte jusqu'au bout sachant bien qu'il est mortel et immortel dans une perspective psychologique.

Il découvre finalement que l'auteur met en relief ses expériences de vol comme l'origine de ses romans.

Cet article nous sera aussi utile de tant puisqu'il évoque le concept de la mort, de l'amour du prochain, du sacrifice de soi qui sont aussi des caractéristiques de l'esprit humaniste qui cadre avec notre étude.

Quesnel, (2001) dans son article, « la création chez Saint-Exupéry » révèle que sa création littéraire n'est qu'un reflet de sa vie, et que l'instrument de l'action chez lui est l'avion. Quesnel démontre aussi que Saint-Exupéry dans ces écrits utilise massivement des images qui sont symboliques à sa philosophie. Il est passionné par l'avion, la puissance et la cohérence de l'espace, les structures sociales faites de rites de

cérémonies et de fêtes, le désert, l'océan, la forêt vierge, les cyclones, la nuit, l'obscurité, les lianes, les pièges, la montée de la mer qui menace les remparts. Il aborde des thèmes de la camaraderie, de la solidarité et de la responsabilité. Il conclut que la maison est aussi une image qui le hante incessamment dans ses écrits à tel enseigne qu'il éprouve toujours la détresse et la nostalgie pour celle-ci.

Son article nous sera utile dans l'analyse du discours surtout au niveau du style de 'auteur.

Gli (2018), dans son article, « Saint Exupéry et la question des relations humaines : une étude de *vol de nuit* et *Terre des hommes* » se rend à l'évidence que les hommes trouvent un sens à l'existence grâce aux relations diverses que les hommes entretiennent entre eux. Il trouve que cette relation doit être mutuelle, affective, altruiste et solidaire afin d'assurer le progrès de l'humanité. Notre étude va aller au-delà de ses relations humaines et voir d'autres nouvelles perspectives humanistes que les deux auteurs affichent à l'existence humaine.

Bright (2013) dans sa thèse, « Configurations spatiales dans *Terre des Hommes* et *Le Petit Prince* d'Antoine de Saint-Exupéry », découvre que le paysage des astres dans *Terre des Hommes* donne une image fascinante du berceau du monde où l'univers était vide sans traces. Il découvre que l'homme peut se bâtir par le sacrifice ou le don de soi, et que la souffrance peut aussi réveiller, purifier et développer la conscience humaine et le propulser à dépasser ses limites et à réaliser sa personne. Il trouve dans les œuvres de Saint Exupéry des personnages qui sont fidèles et harmonieux avec leur état d'âme vis-à-vis de leur devoir et de leur responsabilité. C'est justement pourquoi Bright (2013, p. 108 -109) dit dans sa thèse que :

Les dangers du vol et le dénouement tragique de l'élan vers l'altitude rappellent parfois le mythe d'Icare. Mais Saint-Exupéry n'offre pas l'image d'un homme sans espoir, perdu à jamais dans l'absurdité de l'existence. L'homme peut retrouver sa place dans les constellations célestes des étoiles ; ça veut dire qu'il y a des consciences cosmiques qui illuminent le monde et appellent aux hommes leur rôle de sentinelle, de jardinier de potier ou de charpentier, conscience de l'unité et de la plénitude de l'Être. L'homme peut trouver un sens à sa vie en reconsidérant l'amour et à travers sa création artistique.

La thèse d'Anisse Bright nous sera d'une grande utilité parce qu'elle nous permettra d'établir une interdépendance critique dans l'analyse du corpus.

L'article de Nardjas, « Du machinisme à l'humanisme dans *Terre des hommes* » évoque le problème de l'homme et l'humanisme avec ses différentes articulations dans le livre. Par le biais de la structure narrative, il justifie que le récit est tiré de la propre expérience de l'auteur et véhicule les valeurs humaines. D'après son étude textuelle et thématique il constate que *Terre des hommes* est une illustration d'une morale humaniste et fondamentalement humaine. Cette illustration est incarnée par une réflexion approfondie sur l'Homme, la responsabilité, la fraternité, la camaraderie et l'amour.

Sallah (2009) dans son article « Les forces agissantes Des conflits dans *La condition humaine* d'André Malraux » révèle que l'inspiration artistique de Malraux a une relation étroite avec le sort et la destinée de l'être humain. Sallah se rend compte que les thèmes qui jalonnent la plupart des œuvres de Malraux se focalisent sur la fraternité, la solidarité, la solitude, l'amour, la misère, la torture, la mort, la révolte. Il a cependant décelé que le thème de conflit qui semble être camouflé dans la condition humaine est lié à l'existence humaine et est engendré à travers notre relation perpétuelle avec autrui.

Cet article nous servira de repère et nous permettra d'analyser la notion d'humanisme que Malraux cherche à véhiculer aux lecteurs

Vigée (1968) dans son article, « La mort comme une épreuve du réel dans les romans d'André Malraux » arrive à dévoiler que Malraux présente des héros qui ont une pensée héroïque, stoïque et idéaliste de l'existence. Pour ces héros « c'est la mort qui console, hélas et qui fait vivre ». Il justifie sa position en prenant Tchen comme un prototype qui considère le meurtre et le suicide comme des fins en soi. Il découvre enfin que l'homme désire ardemment à être comme un « dieu » par sa propre force, et trouve dans la mort ou comme dans l'existence, une victoire qui lui permet de se définir en tant qu'être humain.

Qingsheng (2006) dans un article « *La condition humaine* et le tragique du solitaire » explique que le roman de Malraux semble présenter une scène politique mais une étude minutieuse révèle l'homme en proie à la solitude et à l'angoisse. Le sort de l'homme selon lui est fatal et tragique. L'homme est humilié, torturé, exploité et méprisé. Mais il arrive à s'en sortir en acceptant la vie et la mort telle qu'elle est. Nous voulons étudier comment gérer ces problèmes et vivre heureux.

Il est donc à noter que tous ces articles et travaux consultés n'ont pas fait une étude comparée de l'humanisme sur la *Terre des hommes* et *La condition humaine*. Aussi, dans ces articles et travaux, la plupart des chercheurs ne se sont pas basés sur une théorie particulière pour justifier leur argumentation. C'est pourquoi nous voulons voir comment ce thème se manifeste dans les deux romans.

## CHAPITRE TROIS

### ÉTUDE DE LA NOTION PHILOSOPHIQUE DE L'HUMANISME DANS *TERRE DES HOMMES* ET *LA CONDITION HUMAINE*

#### 3.0.0. Survol

Dans ce chapitre, nous avons étudié les différentes manifestations de l'humanisme dans *Terre des hommes* de Saint-Exupéry et *La condition humaine* d'André Malraux.

#### 3.1.0. L'humanisme dans *Terre des hommes*

Saint-Exupéry, écrivain du XXe siècle est préoccupé dans la plupart de ses œuvres par le thème d'humanisme. Il présente de ce fait des personnages qui sont zélés à justifier leur existence par leurs propres actes. Ils sont fidèles à l'action et ont confiance que l'homme peut se créer et aussi, créer les autres. Dans *Vol de nuit* publié en 1931 Saint-Exupéry médite sur la portée de l'humanisme en présentant des héros qui sont guidés et unis par un objectif commun. Ils travaillent en équipe et sont confrontés à des dangers qui les plongent dans l'angoisse et la solitude. C'est cette angoisse qui ronge la femme de Fabien qui craint perdre son mari tôt compte tenu des dangers au cours de ses vols d'avions. Malgré cet état angoissant et solitaire des héros, Saint-Exupéry nous invite à embrasser la nature telle qu'elle est sans se plonger dans une méditation profonde sur la mort et la vie car tout ce qui « donne un sens à la vie donne un sens à la mort »

*Terre des hommes* est une continuation de *Vol de nuit* où Saint-Exupéry nous fait parcourir un certain nombre de valeurs humanistes qui permettent à l'homme de s'identifier et de donner un sens à sa vie. Au début du roman, nous constatons qu'il le dédie à son ami Guillaumet en ces mots : « Henri Guillaumet mon camarade je te dédie ce livre. Antoine de Saint-Exupéry » (1939, p. 8). Il commence son œuvre avec cette nostalgie qui évoque des temps inoubliables passés avec Guillaumet son compagnon et



maître. Il se souvient des moments précieux vécus ensemble, leurs exploits et défaites dans le service de l'aviation et surtout l'accident qui a réclamé son âme. Cette noble et amère disparition de Guillaumet a bouleversé et instruit à la fois Saint-Exupéry sur sa condition d'homme lors qu'il dit que :

La terre nous en apprend plus long sur nous que tous les livres. Parce qu'elle nous résiste. L'homme se découvre quand il se mesure avec l'obstacle. Mais, pour l'atteindre, il lui faut un outil. Il lui faut un rabot, ou une charrue. Le paysan, dans son labour, arrache peu à peu quelques secrets à la nature, et la vérité qu'il dégage est universelle. De même l'avion, l'outil des lignes aériennes, mêle l'homme à tous les vieux problèmes. (1939, p.9)

L'être humain se trouve en conflit perpétuel avec la nature parce que celle-ci lui est toujours hostile et étrange. L'homme se sent incapable de combler le vide qui existe entre lui et la nature, car la « terre lui résiste ». (1939, p.9) Face à cette rupture et cette incohérence, l'homme cherche à trouver des réponses à ses problèmes soit dans la religion, soit abandonner carrément de s'interroger, soit s'adonner à l'action. Saint-Exupéry suggère que l'homme, malgré ce silence du monde face à ses interrogations et à ses inquiétudes, a intérêt à faire face à la nature, car « l'homme se découvre quand il se mesure avec l'obstacle » (1939, p.9). Pour pouvoir découvrir l'obstacle et l'affronter l'homme doit se servir d'un outil approprié. Cet outil va lui permettre de percer et intégrer la partie la plus camouflée de l'existence et en faire une morale. Saint-Exupéry se rend compte que tout travailleur qui s'engage dans l'action avec un outil requis apprend à s'acclimater à la nature. Le fait que l'homme s'impose et aborde « la terre » avec toute lucidité, il la contraint à lui dévoiler ses secrets les plus intimes. La terre, dès qu'on l'affronte, cesse de nous paraître bizarre et nous donne le zèle et l'enthousiasme

de vivre. C'est dans ce sillage que Antwi (2020, p.112) cite Provost (1971, p.3) en disant que :

[...] Antoine de Saint-Exupéry, aviateur, écrivain et admirateur fervent de Nietzsche trouve que les qualités de l'homme résident dans sa capacité à être à la fois « homme de pensée et homme d'action. Toutefois, il admet, en principe que l'homme est un être fragile et pour remédier à cette fragilité ou faiblesse, l'homme doit, par son action œuvrer à la création de quelque chose durable qui puisse lui permettre de vivre même après la mort.

Saint-Exupéry trouve donc dans ses œuvres et surtout dans *Terre des hommes* l'avion comme un outil idéal qui permettra à l'homme de créer cette chose qui dure, qui résiste au temps, afin de donner un sens à sa vie. Il est persuadé qu'à travers le métier de vol d'avion on arrive à déceler les vrais problèmes de l'existence et aussi, apprendre à les endiguer. Derrière la scène de l'aviation dans *Terre des hommes* Saint Exupéry nous propose un humanisme sans précédent, une conduite de vie par excellence qui cherche à rapprocher l'homme à son univers et lui procurer sa raison de vivre. Cet humanisme, ou plus simplement, ce désir ardent de se réconcilier avec la nature sans la foi en aucune divinité, se manifeste dans l'œuvre par l'angoisse, l'héroïsme, la fraternité, la responsabilité, et la mort.

### **3.1.1. L'angoisse, une expérience existentielle et humaniste**

Saint Exupéry, dès le début de son œuvre nous révèle le sentiment qui le déborde la veille de son premier vol. Il nous en parle en ces mots : « Nous vivions dans la crainte des montagnes d'Espagne, que nous ne connaissions pas encore, et dans le respect des anciens » (1939, p.11). Nous remarquons que Saint-Exupéry malgré son désir et sa liberté de piloter l'avion a un déchirement intérieur, il a peur des obstacles qui peuvent

mettre sa vie en danger. Il se trouve dans un dilemme où il doit soit s'accrocher à son rêve ou y renoncer. Dans cet état de conflit psychologique, Saint-Exupéry admire son entourage, les anciens qui l'ont précédé. Il est très anxieux et cherche à intégrer leur intériorité, leur personnalité pour découvrir les grands secrets du métier. C'est d'ailleurs pourquoi il a eu l'audace de poser des questions à Bury en ces mots :

Je regardai Bury, j'avalai ma salive et me hasardai à lui demander enfin si son vol avait été dur. Bury n'entendait pas, le front plissé, penché sur son assiette, [...] Enfin Bury releva la tête, parut m'entendre, se souvenir, et partit brusquement dans un rire clair. Et ce rire m'émerveilla, [...] ce camarade aux lourdes épaules me parut d'une étrange noblesse ; il laissait, sous sa rude écorce, percer l'ange qui avait vaincu le dragon. (1939, p.12).

On voit qu'il a l'inspiration de grimper l'échelle de grands pilotes comme Bury et il s'inquiète, il doute de sa capacité de pouvoir affronter le dragon et d'autres obstacles et les anéantir comme le fait Bury. Il trouve en Bury une grandeur inestimable ; ce qui incite en lui une certaine sous-estimation. Il se demande s'il pourra aussi s'engager dans cette action aussi périlleuse et hasardeuse.

C'est cette angoisse qui le rongait quand le directeur l'avait invité dans son bureau pour lui annoncer son départ ; il lui dit :

« Vous partirez demain. » Je restais là, debout, attendant qu'il me congédiât.

Mais,

après un silence, il ajouta : « Vous connaissez bien les consignes ? » Les moteurs, à cette époque-là, n'offraient point la sécurité qu'offrent les moteurs d'aujourd'hui. Souvent, ils nous lâchaient d'un coup, sans prévenir, dans un grand tintamarre de vaisselle brisée. Et l'on rendait la main vers la croûte

rocheuse de l'Espagne qui n'offrait guère de refuges. « Ici, quand le moteur se casse, disions-nous, l'avion, hélas ! ne tarde guère à en faire autant. » Mais un avion, cela se remplace. (1939, p.13).

Quand le directeur lui a dit qu'il partira le lendemain, on se rend compte qu'il y a un sentiment de renoncement qui l'a envahi subitement malgré sa passion pour l'avion. C'est pourquoi il a attendu un instant pour que le directeur le congédie. Il se voit déjà dans l'acte et se demande comment il pourra s'y prendre. L'impératif catégorique du directeur et surtout la vraisemblance avec laquelle il a décrit les dangers du vol laisse Saint-Exupéry dans l'angoisse. Il sait aussi que le vol est imminent et qu'il ne pourra pas s'en soustraire. C'est ce malaise psychique qui l'amène à dire que :

Voici que brusquement, ce monde calme, si uni, simple, que l'on découvre quand on émerge des nuages, prenait pour moi une valeur inconnue. Cette douceur devenait un piège. J'imaginai cet immense piège blanc étalé, là, sous mes pieds. (1939, p.13).

Il se révèle par-là que, Saint-Exupéry, étant au courant de la jouissance et la friandise que les vols procurent aux pilotes, il n'est pas du moins libéré par la crainte et la peur. Il est honnête et exprime avec une grande modestie ses émotions :

Mais j'éprouvais aussi une grande humilité. Je me sentais mal préparé. L'Espagne était pauvre en refuges ; je craignais, en face de la panne menaçante, de ne pas savoir où chercher l'accueil d'un champ de secours. [...] le cœur plein de ce mélange de timidité et d'orgueil, je m'en fus passer cette veillée d'armes chez mon camarade Guillaumet. Guillaumet m'avait précédé sur les routes. Guillaumet connaissait les trucs qui livrent les clefs de l'Espagne. Il me fallait être initié par Guillaumet. (1939, p.14).

Saint-Exupéry pense que l'homme dans l'accomplissement de son destin a besoin de l'intelligence de l'autre. L'homme doit se forger en se servant de la connaissance de ceux qui l'ont précédé. C'est pourquoi Saint-Exupéry trouve très important que malgré son habileté, malgré sa passion pour les vols d'avions, il doit coûte que coûte subir des rites d'initiation afin de se familiariser avec les astuces du métier. Cette sobriété et humilité humaine est un gage de bonheur et de puissance chez Saint Exupéry car selon lui, tout homme qui se révèle naïf et novice au début d'une action est honnête avec soi-même et se prépare humblement pour recevoir toutes les instructions nécessaires pour sa formation. Accepter d'être initié dans l'action humaine n'est pas un renoncement ou une résignation. Ce n'est pas non plus un doute en ses potentialités ou capacités. C'est plutôt une condition nécessaire qui expose l'homme aux réalités de la vie, aux mystères de la nature qui lui sont pourtant simples et accessibles mais étranges pour lui à cause de l'inexpérience. Donc tout homme qui aspire de se forger dans une entreprise comme les vols d'avion doit être initié par un homme. Ainsi, pour Saint-Exupéry l'initiation dans l'action humaine est très symbolique et nous montre que l'homme n'est rien sans les hommes autour de lui. Notre intelligence, notre talent, notre potentiel, notre capacité, tout ceci est vanité s'il n'y a pas l'espèce humaine autour de nous pour nous servir de guide, pour nous orienter, pour nous aider à extérioriser la force et la puissance que nous possédons intérieurement, pour nous donner la motivation et le zèle. C'est sans doute pourquoi Guillaumet incite l'enthousiasme et l'encouragement en disant à Saint-Exupéry que :

« Nous arrosons ça. Tu verras, ça marchera bien. » Il répandait la confiance comme une lampe répand la lumière [...] Quelques années plus tôt, ce soir-là, en manches de chemise, les bras croisés sous la lampe, souriant du plus bienfaisant des sourires, il me dit simplement : » Les orages, la brume, la neige,

quelquefois ça t'embêtera. Pense alors à tous ceux qui ont connu ça avant toi, et dis-toi simplement : ce que d'autres ont réussi on peut toujours le réussir (1939, p.15).

L'homme est une source de motivation pour l'homme. L'homme se sent rempli de vie, de force et d'énergie quand on lui dévoile qu'il est perfectible, qu'il a en lui tout ce dont il a besoin pour se créer et se rendre meilleur. L'homme autour du soi dissipe donc l'angoisse, la peur devant l'obstacle.

Guillaumet cherche à montrer à Saint-Exupéry comment le courage peut assouvir la crainte. Devant une menace comme l'a dit lui-même : « Et moi je répondais par un sourire émerveillé à une menace aussi perfide » (1939, p.16). Un tel sourire devant le danger stimule instinctivement une force prête à le briser et à le détruire. Ainsi, dans toute entreprise humaine, l'homme est confronté aux problèmes qui l'effraient et l'épouvantent. Du moment où l'homme tremble devant ces assauts de la nature, ils endorment son imagination, sa sensibilité, son potentiel. Il s'affole et recule. Cette résignation est une grande fatalité chez Saint-Exupéry, qui ne crée pas l'homme mais plutôt, le banalise. Il devient alors un objet manipulable qui ne s'appartient pas. L'homme doit se ravitailler d'une grande maîtrise de soi devant les situations les plus difficiles de la vie. C'est pourquoi il dit à travers Rivière dans *Vol de nuit* que : « Mais l'ordre doit régner même dans la maison des morts. » (1939, p.170). Les accidents des avions qui entraînent la perte des vies humaines ne doivent pas arrêter la continuité des vols d'avions. Il trouve que l'inquiétude, l'angoisse fait partie intégrante de toute vie humaine. Tout humaniste doit l'exprimer tout en cherchant les moyens stoïques pour la maîtriser.

La veille de son premier vol, Saint-Exupéry recevait de la nuit une multitude d'interrogations. La nuit symbolisait pour lui une grande menace. Il a d'ailleurs personnifié la nuit en lui attribuant des qualités humaines. Il y a un dialogue sournois entre lui et la nuit. La nuit lui envoyait des messages qui étaient perceptibles par lui seul. Son entourage devinait apparemment ce qu'il traversait dépendamment de leurs expériences, mais il leur était impossible de pénétrer le héros pour déceler sa sollicitude. C'est pourquoi il dit que :

Ils ne recevaient point, non plus, les messages que je recevais de la nuit. Car elle intéressait ma chair même, cette tempête de neige qui peut-être se préparait, et compliquerait mon premier voyage. Des étoiles s'éteignaient une à une, comment l'eussent-ils appris, ces promeneurs ? J'étais seul dans la confiance. On me communiquait les positions de l'ennemi avant la bataille... Cependant, ces mots d'ordre qui m'engageaient si gravement, je les recevais près des vitrines éclairées, où luisaient les cadeaux de Noël. Là semblaient exposés, dans la nuit, tous les biens de la terre, et je goûtais l'ivresse orgueilleuse du renoncement. J'étais un guerrier menacé. (1939, p.17).

Il est seul à endosser les messages angoissants et terrifiants que la nuit lui communiquait. Ainsi, la vie est singulière, elle concerne la personne elle-même, ses émotions, son état d'âme sont identifiables par lui-même. Toutes nos souffrances, toutes nos peines sont vécues personnellement et doivent engager l'imagination, la sensibilité, la lucidité de la personne elle-même. Quoique cette condition humaine soit fracassante dans notre vécu quotidien, elle est nécessaire à l'homme pour qu'il puisse se découvrir et établir un rapport étroit entre lui et la nature. Le héros aurait dû renoncer à son devoir s'il s'était incliné devant les différentes voix horribles qu'il recevait de la nature. Saint-Exupéry pense que l'angoisse est un grand humanisme, parce qu'elle

est la condition première qui permet à l'homme de s'évader, de s'interroger, de faire une introspection, de chercher le comment et le pourquoi des choses. Elle est implicitement une source d'énergie qui pousse l'homme responsable et conscient à faire corps avec l'obstacle pour créer sa personnalité. Nous voyons ici que le héros était partagé entre la jouissance terrestre que représentent « les cadeaux de Noël, les biens de la terre » et son devoir de vols d'avion. C'était un grand dilemme qui le tordait et l'incitait soit à renoncer soit à se mesurer avec l'obstacle. Finalement, il a pu faire un choix qui mérite d'être apprécié. C'est un choix qui ne concerne pas sa satisfaction personnelle, mais plutôt un choix qui engage l'humanité toute entière. Le transport du courrier ne va pas le bénéficiaire seul, mais il se sacrifie pour la cause des hommes. Pour montrer le paroxysme de son déchirement intérieur, il dit :

Ainsi ce matin-là, à l'aube de mon premier courrier, je me soumettais à mon tour aux rites sacrés du métier, et je me sentais manquer d'assurance à regarder, à travers les vitres, le macadam luisant où se reflétaient les réverbères. (1939, pp.19-20).

Le doute, le manque de confiance en soi perturbait Saint-Exupéry, mais il s'est soumis aux tristes réalités des vols d'avions en se livrant à l'acte même. Cette initiation solennelle dans la vie de chaque homme est un événement mémorable, car on vient en contact avec l'inconnu, avec le sacré ; et on se demande si on pourra résister. C'est en ce moment-là que la peur nous envahit et que si nous ne la maîtrisons pas nous allons abdiquer et nous plonger dans la solitude. Le héros dans sa quête de l'inconnu, pense à sa famille ; il pense à ses amies et aux délices terrestres. Mais ceci ne l'empêche pas de rester ferme et poursuivre la lutte.

Après deux, trois, quatre jours de marche, on ne souhaite plus que le sommeil.

Je le souhaitais. Mais je me disais : « Ma femme, si elle croit que je vis, croit



que je marche. Les camarades croient que je marche. Ils ont tous confiance en moi. Et je suis un salaud si je ne marche pas. » (1939, p.43)

L'angoisse est la force qui pousse l'homme vers la découverte de soi. C'est elle qui réveille en l'homme le désir et l'engouement d'aller à la conquête de son destin et du destin des autres. Elle ne doit pas être une fin en soi, elle ne doit pas être non plus une abdication ou une résignation, elle doit être une force motrice qui converge vers des actions qui sauvent la vie. C'est en cela que Saint-Exupéry a voulu faire allusion lorsqu'il s'est rappelé de la confiance que Guillaumet lui a faite :

Tu m'as fait cette étrange confiance : « Dès le second jour, vois-tu, mon plus gros travail fut de m'empêcher de penser. Je souffrais trop, et ma situation était par trop désespérée. Pour avoir le courage de marcher, je ne devais pas la considérer. Malheureusement, je contrôlais mal mon cerveau, il travaillait comme une turbine. Mais je pouvais lui choisir encore ses images. Je l'emballais sur un film, sur un livre. Et le film ou le livre défilait en moi à toute allure. Puis ça me ramenait à ma situation présente. Immanquablement. Alors je le lançais sur d'autres souvenirs... » (1939, p.44).

Saint-Exupéry croit que l'homme est toujours angoissé dans son désir de connaître la nature. Nul ne peut rester selon lui à la marge de ce tourment qui nous ronge. Guillaumet lui disait que dans son travail de vol d'avions son devoir le plus absolu était de refouler cette éruption incessante qui perturbe la pensée de l'homme. Il se révèle qu'il essaie par tous les moyens pour se maîtriser mais il se rend compte que dès qu'il s'enfonce dans une lecture ou dans un film pour oublier cette souffrance interne, elle lui réapparaît et il la repousse encore avec d'autres stratégies. Ceci nous montre que nous ne pouvons jamais nous soustraire de cette vérité amère et douce qui fait partie intégrante du vécu

quotidien de l'homme. Tout ce qui peut nous sauver et rendre notre vie significative c'est cette aptitude de reconnaître que nous ne devons pas s'affoler devant cette perturbation mentale et reculer devant tout ce qui peut nous exalter et exalter l'autre humainement. On doit désormais savoir que toute action qui valorise la dignité de l'homme doit être assumée avec courage et abnégation.

Quand bien même notre « cerveau » peut travailler « comme une turbine » on doit chercher des mécanismes stoïques pour le régulariser. L'homme n'aura pas d'excuses de se cacher derrière l'église, derrière sa peur de l'inconnu pour justifier sa fuite devant la responsabilité. C'est cette hésitation humaine qui l'amène à se rappeler de l'un des vols les plus marquants :

Et bien ! le long d'une pente verticale, sur laquelle je progressais, [...] voilà que mon cœur tombe en panne. Ça hésite, ça repart. Ça bat de travers. Je sens que s'il hésite une seconde de trop, je lâche [...]. Je lui disais : « Allons, un effort ! Tâche de battre encore... » Mais c'était un cœur de bonne qualité ! Il hésitait puis repartait toujours... Si tu savais combien j'étais fier de ce cœur » (1939, pp.46-47).

Selon Saint-Exupéry, l'être humain, qu'il veuille ou pas, est condamné à subir les troubles du cœur avec lucidité et abnégation. L'homme ne peut pas échapper à l'angoisse, il doit l'embrasser et la maîtriser avec le don et le sacrifice de soi.

### **3.1.2. Le héros humaniste et la mort**

L'héroïsme est l'une des caractéristiques de l'idéologie humaniste. Un héros dans la mythologie grecque est un demi-dieu, d'un courage et d'un mérite supérieur. Saint-Exupéry, conscient que l'être humain est doté d'une force et d'un courage exceptionnel qui peut l'aider à réaliser des actions nobles dit que :

Chaque camarade, ainsi, confondu dans l'équipe anonyme sous le sombre ciel d'hiver de Toulouse, avait senti, par un matin semblable, grandir en lui le souverain qui, cinq heures plus tard, abandonnant derrière lui les pluies et les neiges du Nord, répudiant l'hiver, réduirait le régime du moteur, et commencerait sa descente en pleine été... (1939, p.18).

Il pense que le héros humaniste dans l'accomplissement de son devoir doit se créer une image stoïque, une image herculéenne, semblable à la puissance de dieu. C'est d'ailleurs pourquoi il utilise « le souverain », c'est-à-dire le plus puissant ou l'incontestable. Il convie l'humaniste à faire preuve de cet héroïsme qui selon lui peut neutraliser l'angoisse et la peur devant l'inconnu. Le héros, à travers l'abnégation, le sens de dévouement peut se lever au-dessus de la mêlée. C'est pourquoi l'austérité de Saint- Exupéry a surpris tous ses camarades et il s'est finalement rendu compte que le destin de l'homme c'est lui-même. C'est l'ensemble des décisions et des actes qu'il pose consciemment qui l'ennoblissent. C'est dans cet ordre d'idée qu'il dévoile que :

Je surprénais aussi les confidences que l'on échangeait à voix basse. Elles portaient sur les maladies, l'argent, les tristes soucis domestiques. Elles montraient les murs de la prison terne dans laquelle ces hommes s'étaient enfermés. Et, brusquement, m'apparut le visage de la destinée. (1939, pp.20-21)

Tout le monde s'étonnait de son acte héroïque et ceux qui exprimaient cette même angoisse face à une telle entreprise dangereuse ont fini par conclure qu'il n'y a rien d'impossible s'il y a la volonté et le don de soi. Le héros à travers cette audace, a pu se découvrir. Il arrive à comprendre que les grandes énigmes de la vie sont perçables la lucidité humaine. Il n'y a donc rien qui puisse dépasser l'homme. Pour pouvoir se mesurer à l'obstacle et le vaincre il conseille l'homme à s'engager et affronter

l'obstacle. C'est dans cette contrée que « le visage de la destinée » qui lui apparut lui disait :

Tu ne veux point t'inquiéter des grands problèmes, tu as eu bien assez de mal à oublier ta condition d'homme. Tu n'es point l'habitant d'une planète errante, tu ne te poses point de questions sans réponse : tu es un petit bourgeois de Toulouse. Nul ne t'a saisi par les épaules quand il était temps encore. Maintenant, la glaise dont tu es formé a séché, et s'est durcie, et nul en toi ne saurait désormais réveiller le musicien endormi ou le poète, ou l'astronome qui peut-être t'habitait d'abord (p.21).

Saint-Exupéry a donné la voix au « visage de la destinée » pour qu'il nous inculque sa philosophie héroïque. L'homme qui s'engage avec toute sa force, avec toute sa lucidité à accomplir un devoir est un homme libre qui ne s'inquiète plus des problèmes quotidiens qui frappent incessamment son imagination. C'est pourquoi il rehausse le héros en lui disant que « tu ne te poses point de questions sans réponses ». Il est convaincu que dès que l'être humain s'engage dans une entreprise visant à bâtir la vie, les secrets de la nature lui sont révélés et lui paraissent très simples. Toutes les questions qui jaillissent de lui trouvent désormais des réponses, parce qu'il croit que du moment où on prend le courage de faire face à la nature, elle nous reconnaît et nous permet de la pénétrer et puiser la morale idéale dont nous avons besoin pour une vie harmonieuse. Saint-Exupéry pense que l'homme se fait lui-même, il est maître et responsable de tous ses actes. Il n'est pas prédéterminé et c'est pourquoi « le visage de la destinée » postule en disant que, « Nul ne t'a saisi par les épaules quand il était temps encore. »

Ceci voudrait signifier que l'homme n'est pas prédéfini, et qu'il n'y a aucune force transcendante qui puisse agir sur l'homme pour l'ordonner à exécuter une action. Il

existe en toute homme cette force personnelle qui puisse le propulser à combattre sa peur de l'inconnu.

La « glaise » en lui qui est molle à la naissance se « durcit » au fur et à mesure qu'on grandit et cette glaise séchée doit permettre à chaque être humain de réveiller en lui le génie, la pétulance, le penchant caché. Le talent ou le potentiel que chaque homme dispose ne peut être exposé ou extériorisé que par nous-mêmes.

Dans la même perspective, Saint-Exupéry nous relate ses expériences avec Guillaumet :

Dans la chambre de Mendoza où je te veillais, tu t'endormais enfin d'un sommeil essoufflé. Et je pensais : « Si on lui parlait de son courage, Guillaumet hausserait les épaules. Mais on le trahirait aussi en célébrant sa modestie. Il se situe bien au-delà de cette qualité médiocre. S'il hausse les épaules, c'est par sagesse. Il sait qu'une fois pris dans l'événement, les hommes ne s'en effraient plus. Seul l'inconnu épouvante les hommes. Mais, pour quiconque l'affronte, il n'est déjà plus l'inconnu. Surtout si on l'observe avec cette gravité lucide. Le courage de Guillaumet, avant tout, est un effet de sa droiture. (1939, p.47)

Tout héros est reconnaissable et acclamé par sa prouesse, par son courage et par le sens de sacrifice. Un héros ne s'arroge pas le titre ronflant de héros. C'est quelqu'un qui émerge dans un groupe ou dans une société dépendant de ses qualités humanistes exceptionnelles. Il est honnête, généreux, compatissant, large et responsable. C'est d'ailleurs pourquoi il dit que le courage de Guillaumet émane surtout de « sa droiture ». Un héros selon Saint-Exupéry est donc un homme droit, franc qui ne panique pas devant l'obstacle. Il sait que du moment où le héros s'engage dans l'action, toute peur qui l'englobe est dissipée, il devient maître de ses actes et tout mystère lui paraît simple.

Saint-Exupéry se rappelant du corps de Guillaumet retrouvé à la suite de son accident dans les Andes lui fait parler intérieurement en ces mots : « J'ai fait ce que j'ai pu et je n'ai point d'espoir, pourquoi m'obstiner dans ce martyre ? » (1939, p.40)

Saint-Exupéry explique cette assertion implicite de Guillaumet en disant que :

Il te suffisait de fermer les yeux pour faire la paix dans le monde. Pour effacer du monde les rocs, les glaces et les neiges. À peine closes, ces paupières miraculeuses, il n'était plus ni coups, ni chutes, ni muscles déchirés, ni gel brûlant, ni ce poids de la vie à traîner quand on va comme un bœuf, et qu'elle se fait plus lourde qu'un char. Déjà, tu le goûtais, ce froid devenu poison, et qui, semblable à la morphine, t'emplissait maintenant de béatitude. Ta vie se réfugiait autour du cœur. Quelque chose de doux et de précieux se blottissait au centre de toi-même. Ta conscience peu à peu abandonnait les régions lointaines de ce corps qui, bête jusqu'alors gorgée de souffrances, participait déjà de l'indifférence du marbre. (1939, p.44).

Saint-Exupéry utilise l'euphémisme, « fermer les yeux » pour signifier que si Guillaumet mourait suite à l'accident, il aurait uni l'humanité par son acte de bienveillance et de générosité. Il trouve que tout être humain qui rend l'âme dans l'exercice d'une fonction qui libère l'humanité est un héros, un martyr. Il doit être célébré et immortalisé pour son courage et son sens de bonté pour le monde. Un tel individu rapproche les hommes et les inspire à briser toutes les attitudes qui ne forgent pas l'homme. Il les convie à s'aimer et à se tolérer. C'est pourquoi il dit que sa mort va faire « la paix dans le monde ». Quand on meurt héros, on meurt glorieusement, tous les obstacles de la vie qui nous encombrant sont naturellement supprimés. Il n'y a plus « ni coups, ni chutes, ni muscles déchirés, ni gel brûlant... ». La mort qui est triste,

amère, poissonneux et « semblable à la morphine » rehausse le héros aux yeux du monde et le remplit de « béatitude ». Le héros disparu sent au fond de lui-même la douceur et l'allégresse pour avoir combattu et œuvré pour l'humanité. Cette euphorie ou extase devant la mort se fait sentir dans les propos de l'auteur devant le corps de Guillaumet :

Nos appels ne t'atteignaient plus, ou plus exactement, se changeaient pour toi en appels de rêve. Tu répondais heureux par de longues enjambées faciles, qui t'ouvraient sans efforts les délices des plaines. Avec quelle aisance tu glissais dans un monde devenu si tendre pour toi ! Ton retour Guillaumet, tu décidais, avare, de nous le refuser. (1939, p.45).

Saint-Exupéry, témoin oculaire de la mort de Guillaumet a la conviction que celui-ci n'est pas mort et que les portes du paradis lui sont déjà ouvertes. Il nous révèle que cette mort est la plus facile, la plus douce, la plus aisée, la plus heureuse, la plus tendre qui nous mène vers « les délices des plaines. ». La mort est perçue par l'auteur comme une voie privilégiée et royale par laquelle l'être humain peut accéder à l'éternité. En d'autres termes, l'homme, dans l'action, peut triompher ou vaincre la mort. Du moment où l'homme accepte de vivre, il doit aussi accepter la mort, mais pas n'importe quelle mort, une mort rayonnante, une mort séduisante et admirable. C'est d'ailleurs pourquoi l'auteur dit que Guillaumet est « avare ». Il voudrait aussi mourir dignement comme son ami et aussi, continuer à vivre éternellement. C'est justement dans ce cadre de l'éternité que Saint-Exupéry dit que :

Tu t'endormis enfin, ta conscience était abolie, mais de ce corps démantelé, fripé, brûlé, elle allait renaître au réveil et de nouveau le dominer (1939, p.46).

L'auteur soutient donc que la mort respectable et majestueuse ouvre la voie à une vie nouvelle.

C'est toujours dans cette optique que Saint-Exupéry relate la mort glorieuse de son ami Mermoz dans l'Atlantique Sud après douze ans de travail. Il nous annonce sa mort en ces mots :

Mermoz décidément, s'était retranché derrière son ouvrage, pareil au moissonneur qui, ayant bien lié sa gerbe, se couche dans son champ. Quand un camarade meurt ainsi, sa mort paraît encore un acte qui est dans l'ordre du métier, et tout d'abord, blesse peut-être moins qu'une autre mort (1939, p.34)

Saint-Exupéry distingue ici deux types de morts. La mort vulgaire et la mort digne. Selon lui, la mort qui survient dans l'accomplissement d'un devoir humanitaire est une mort digne qui mérite d'être célébrée et glorifiée. Cette mort selon lui ne doit pas « blesser » les camarades mais plutôt les inciter à aussi mourir ainsi. Quelqu'un qui meurt sans aucune action qui vise à rendre l'humanité meilleure disparaît sans « contribuer sa pierre à bâtir le monde » Cette mort selon l'auteur doit nous attrister plus parce qu'elle ne laisse pas de traces et de souvenirs.

### **3.1.3. L'amitié, la fraternité et la solidarité**

Saint-Exupéry trouve que le métier de l'aviation est un domaine propulse où les amitiés se tissent et se nouent. A travers les vols d'avion l'homme trouve autour de soi d'autres êtres humains avec qui il partage ses émotions : ses joies, ses angoisses. Ils collaborent et intègrent une communauté qui est régie par l'amour du prochain, la fraternité et la solidarité. C'est pourquoi il dit :

qu'en travaillant pour les seuls besoins matériels nous construisons notre prison ;



La grandeur d'un métier est peut-être, avant tout, d'unir des hommes : il n'est qu'un luxe véritable, et c'est celui des relations humaines. En travaillant pour les seuls biens matériels, nous bâtissons nous-mêmes notre prison. Nous nous enfermons solitaires, avec notre monnaie de cendre qui ne procure rien qui vaille de vivre. (1939, p.35).

L'homme, selon Saint-Exupéry, a besoin de l'autre dans sa quête du bonheur. Tout environnement de travail doit être perçu comme une institution ou un cadre parfait où les hommes sont guidés par le même rêve, les mêmes aspirations. C'est un milieu dans lequel les hommes réagissent les uns envers les autres avec bienveillance, avec compassion et générosité.

C'est ce qui l'amène à dire que :

On n'achète pas l'amitié d'un Mermoz, d'un compagnon que les épreuves vécues ensemble ont lié à nous pour toujours. Cette nuit de vol et ses cent mille étoiles, cette sérénité, cette souveraineté de quelques heures, l'argent ne les achète pas. Cet aspect neuf du monde après l'étape difficile, ces arbres, ces fleurs, ces femmes, ces sourires fraîchement colorés par la vie qui vient de nous être rendue à l'aube, ce concert des petites choses qui nous récompensent, l'argent ne les achète pas (1939, pp.35-36).

Avec cette citation nous convenons bien avec Saint- Exupéry que l'amitié surpasse toutes les richesses de ce monde. L'être humain peut s'acheter tout ce dont il a besoin avec son argent, mais l'amitié ne s'achète pas, elle ne se donne pas non plus, elle se tisse, elle se noue. L'amitié est donc une richesse ou un héritage précieux qu'il faut à tout prix valoriser et sauvegarder. Elle engage deux ou plusieurs personnes qui se retrouvent ensemble et qui se proposent de mener une vie collective sans aucune

distinction. Ils se regardent comme semblables, ayant le même sang qui circule dans leurs veines, les mêmes aspirations, le même rêve et les mêmes opportunités. L'amitié est l'élément le plus cher qui conditionne notre vie. C'est elle qui assure la parfaite symbiose et harmonie entre les êtres humains et les aide à s'accepter et à se tolérer malgré leurs faiblesses, leurs défaillances, leurs différences religieuses, politiques et culturelles.

Cette amitié se révèle aussi sur la côte de Rio de Oro, où Gourp, Erable et Saint-Exupéry ont veillé ensemble suite à une panne. Les trois pilotes ont atterri là pour pouvoir continuer leur parcours le lendemain. Sur cette côte, ils ont découvert le vrai sens de la vie qui se transmet par la communion d'idées, le partage.

Et je ne sais ce qui donnait à cette nuit son goût de Noël. Nous nous racontions des souvenirs, nous nous plaisantions et nous chantions. Nous goûtions cette même ferveur légère qu'au cœur d'une fête bien préparée. Et cependant, nous étions infiniment pauvres. Du vent, du sable, des étoiles. Un style dur pour trappistes. Mais, sur cette nappe mal éclairée, six ou sept hommes qui ne possédaient plus rien au monde, sinon leurs souvenirs, se partageaient d'invisibles richesses (1939, p.37).

Cette nuit passée sur la côte ressemble à une fête qui battait son plein et à travers laquelle ils expriment la joie, l'allégresse. Ils se voient entremêlés et soudés par leur appartenance à un même groupe d'individus ayant comme grande richesse l'amitié et l'amour du prochain. Ce qui détermine l'être humain selon Saint Exupéry ne réside pas dans sa richesse du point de vue de possession matérielle, mais il réside surtout dans la capacité de tisser avec autrui cette richesse inépuisable qui est l'amitié. Saint Exupéry a remarqué que quand on a les hommes autour de soi, on se partage « des richesses

indivisibles ». L'être humain n'est rien sans ses semblables autour de lui. Saint-Exupéry a eu cette nostalgie de la présence humaine autour de soi dans le désert avec son ami Prévot, menacés par la soif pendant des jours.

Nous avons attendu que la nuit fut bien noire pour allumer notre incendie... Mais où sont les hommes ? [...] Nous demandons à boire, mais nous demandons aussi à communiquer. Qu'un autre feu s'allume dans la nuit, les hommes seuls disposent du feu, qu'ils nous répondent ! (1939, p.128).

On en déduit que l'homme anoblit l'homme, il adoucit la douleur et donne l'espoir de vivre, il établit en l'autre l'esprit de la coexistence, la solidarité et la fraternité. L'homme dans l'agonie ou dans la joie a besoin de la trace humaine. On se voit désormais appartenir à un groupe qui nous unit malgré notre pauvreté, malgré nos difficultés, malgré nos faiblesses et défaillances. Cette amitié indissociable doit être le propre de l'homme selon Saint Exupéry, elle doit justifier notre existence et nous relever au-dessus de toutes les richesses de l'humanité. Cette amitié que prêche Saint Exupéry atteint son pic lorsqu'il écrit :

Mais voici l'heure du danger. Alors on s'épaulé l'un à l'autre. On découvre que l'on appartient à la même communauté. On s'élargit par la découverte d'autres consciences. On se regarde avec un grand sourire. On est semblable à ce prisonnier délivré qui s'émerveille de l'immensité de la mer. (1939, p.37).

Ici, Saint- Exupéry invite les hommes à se reconnaître, à s'entraider en cas de problèmes, à reconnaître qu'ils appartiennent à une même cellule, à une même communauté ; et par conséquent ils doivent agir les uns envers les autres en sachant qu'ils sont éternellement solidaires. L'homme par le biais de l'amitié voit en autrui

toute cette joie d'aimer, toute cette générosité et amour que lui-même ressent intérieurement et qu'il exprime par « un grand sourire », la bonne humeur et la gaieté.

L'humanisme selon Saint-Exupéry prend en compte la dignité humaine, son bonheur et son achèvement. La vie humaine est tant valorisée par Saint-Exupéry à tel enseigne que tout ce qui concourt à sa perte et à sa déchéance doit être pris au sérieux. L'homme a de prix pour lui, et c'est pourquoi il dit que :

Nous n'avons pas besoin de la guerre pour trouver la chaleur des épaules voisines dans une course vers le même but. La guerre nous trompe. La haine n'ajoute rien à l'exaltation de la course. Pourquoi nous haïr ? Nous sommes solidaires, emportés par la même planète, équipage d'un même navire. (1939, p.175).

Saint-Exupéry a la conviction que les hommes sont soudés les uns aux autres et doivent s'aimer sans ségrégation ou distinction. C'est de cet humanisme que Hofer (1946, p.107) parlait quand il a écrit sur Saint-Exupéry que :

son œuvre ne décrit pas un idéal inaccessible que des héros s'évertueraient à poursuivre (comme un Salavin s'épuise à vouloir la sainteté) ; elle est plutôt l'expression des possibilités et des ressources que jour après jour, sous la pression des circonstances et dans les nécessités de l'action, il découvrait en lui-même ou en ses camarades. Véritablement, le métier a forgé un humanisme.

C'est pourquoi quand Guillaumet avait disparu suite à un accident dans les Andes sur le versant chilien, tout son entourage était dans l'amertume et ses amis ont déployé toute leur force pour le retrouver. Quand ils ont retrouvé son corps le septième jour, Mendoza a crié :

« Guillaumet... vivant ! » Et tous les inconnus qui se trouvaient là s’embrassèrent. Dix minutes plus tard, j’avais décollé, ayant chargé à bord deux mécaniciens, Lefebvre et Abri. [...] Ce fut une belle rencontre, nous pleurions tous, et nous t’écrasions dans nos bras, vivant, ressuscité, auteur de ton propre miracle. C’est alors que tu exprimais, et ce fut ta première phrase intelligible, un admirable orgueil d’homme : « Ce que j’ai fait, je te le jure, jamais aucune bête ne l’aurait fait. » (1939, p.39).

L’attitude des amis de Guillaumet, leur joie, leurs pleurs, montre l’amour fraternel qu’ils affichent à l’égard de Guillaumet. Telle est la philosophie humaniste que Saint-Exupéry préconise à tout homme qui n’arrive pas à se détacher de l’absurde. En aimant son prochain et en désirant qu’il vive longtemps, on donne un sens à sa vie et on obtient naturellement une joie intérieure qui nous donne le souffle de vivre. D’ailleurs il dit que « tous les inconnus qui se trouvaient là s’embrassèrent ». Ce geste incarne l’humanisme dans son sens le plus large : l’homme a le devoir d’aimer l’humanité et non l’homme qui appartient à son environnement social. On doit aimer tout le monde, même nos ennemis et ceux que nous ne connaissons pas. C’est exactement ce que la théorie humaniste de Carl Roger nous propose, l’homme doit être aimé sans condition.

Saint-Exupéry et Prévot torturés par la soif pendant des jours et des nuits dans le désert ont finalement été sauvés par un Arabe en qui ils avaient tous des préjugés.

C’est un miracle...Il marche vers nous sur le sable, comme un dieu sur la mer...L’Arabe nous a simplement regardés. Il a pressé des mains, sur nos épaules et nous lui avons obéi. Nous nous sommes étendus. Il n’y a plus ici ni races, ni langues, ni divisions...Il y a ce nomade pauvre qui a posé sur nos épaules des mains d’archange (1939, p.156).

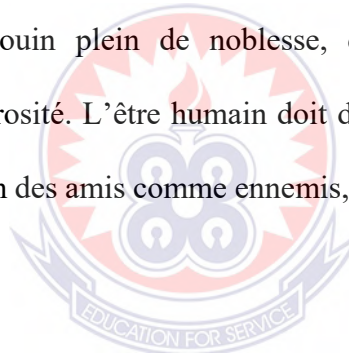
Saint Exupéry prône une amitié sans limite, une amitié sans frontière, une amitié qui reconnaît que tout homme doit être aimé sans distinction de race ni de religion. L'homme dans sa faiblesse possède quelque chose de très noble pour faire vivre son entourage. Le pauvre nomade avec ses « mains d'archange » incarne le prototype humaniste que Saint-Exupéry veut voir en tout homme. Il est considéré comme un ange qui insuffle la vie à ses confrères traumatisés. Il dit dans cette même lignée que :

Liés à nos frères par un but commun et qui se situe en dehors de nous, alors seulement nous respirons, et l'expérience nous montre qu'aimer ce n'est point nous regarder l'un l'autre mais regarder ensemble dans la même direction. Il n'est de camarades que s'ils s'unissent dans la même cordée, vers le même sommet en quoi ils se retrouvent. (1939, p.169).

Ici, l'auteur veut nous dire que la vraie amitié ne réside pas seulement dans le cœur, il doit être extériorisé les uns envers les autres avec bonté et bienveillance. Cette amitié est censée déployer ou mobiliser les efforts et les biens individuels vers un bien commun. C'est cette amitié collective qui justifie notre existence. Du moment où l'union, la solidarité, la parfaite harmonie entre les hommes se détériore et se dégrade, nous n'existons plus, nous cessons de respirer ou de vivre. C'est pourquoi ceux qui ne connaissent pas Guillaumet se sont réjouis eux aussi quand ils ont appris qu'il est vivant. Telle est la philosophie humaniste que Saint-Exupéry nous propose. Nous devons aimer le monde, nous devons aimer tous les hommes, nous devons vivre et partager leurs peines et leurs joies, sans nous attacher seulement à une minorité et mettre la majorité à la marge. On ne doit pas aimer seulement les membres de notre famille, les membres de notre église ou de service. Notre amitié doit couvrir une dimension plus large. C'est en cette noble mission de l'homme qu'il pensait lorsqu'il a conclu que :

Quant à toi qui nous sauve, Bedouin de Libye, tu t'effaceras cependant à jamais de ma mémoire. Je ne me souviendrai jamais de ton visage. Tu es l'Homme et tu m'apparais avec le visage de tous les hommes à la fois. Tu ne nous as jamais dévisagés et déjà tu nous as reconnus. Tu es le frère bien-aimé, à mon tour, je te reconnaîtrai dans tous les hommes. Tu m'apparais baigné de noblesse et de bienveillance, grand seigneur qui a le pouvoir de donner à boire. Tous mes amis, tous mes ennemis en toi marchent vers moi, et je n'ai plus un seul ennemi au monde. (1939, p.157).

Saint-Exupéry préconise que cette image de bonté du Bedouin soit définitivement immortalisée et implantée dans la vie de tout un chacun. Nous devons ressembler dans tous nos actes ce Bedouin plein de noblesse, de reconnaissance, d'amour, de bienveillance et de générosité. L'être humain doit désormais savoir à travers l'image du Bedouin qu'il a besoin des amis comme ennemis, bref, tout le monde pour sa survie et son épanouissement.



### **3.1.4. La responsabilité individuelle et collective**

La responsabilité fait intervenir en premier lieu « le sujet » ou « l'actant », termes de Greimas en sémiotique. La responsabilité humaine émane de l'action libre, volontaire, conscient, lucide d'un actant ou d'un sujet. On est responsable d'un acte si on le pose sciemment, délibérément ou intentionnellement. On n'est pas responsable des actes qu'on nous force ou nous contraint à assumer. C'est pourquoi les fous et les mineurs ne peuvent pas être tenus responsables des actes qu'ils posent. Cependant, tout homme conscient qui se cache derrière la nature humaine ou les forces transcendantes pour commettre des actes illicites agissent par mauvaise foi. L'homme est responsable de ce qu'il est et de ce qu'il sera. L'homme est la totalité ou le résultat de ses choix et de ses

actes. Sartre (1970, p.94) dit que : «: l'homme n'est rien d'autre que son projet, il n'existe dans la mesure où il se réalise, il n'est donc rien d'autre que l'ensemble de ses actes, rien d'autre que sa vie. » Malraux (1939, pp.193-194) va renchérir en disant que : « Un homme est la somme de ses actes, de ce qu'il a fait, de ce qu'il peut faire. Rien d'autre. »

Prenant l'analyse actantielle des œuvres littéraires comme exemple on voit que chaque auteur crée dans son œuvre un sujet fictif ou réel qui véhicule sa pensée. Ce sujet du point de vue de son objectif fait des choix et des décisions qui peuvent soit le bénéficier et bénéficier la communauté ; soit contribuer à sa chute ou à sa décadence.

Saint-Exupéry dans *Terre des hommes*, se donne la parole. Il représente lui-même le sujet qui se propose d'assumer sa responsabilité individuelle qui ira loin pour inclure la collectivité. Il dit au début de l'œuvre que : « J'allais être à mon tour, dès l'aube, responsable d'une charge de passagers, responsable du courrier d'Afrique. » (1939, p.9). Saint-Exupéry, la veille de son départ, pensait à la lourde tâche et obligation qui l'attendait. Il mobilise toute sa force, son intelligence, son savoir-faire pour réussir ce devoir aussi crucial et hasardeux. Sa responsabilité la plus absolue est de pouvoir assurer que le courrier et les passagers sont arrivés à leur destination sain et sauf. Il voit ce travail comme un grand fardeau, mais il doit l'exécuter pour rendre la vie meilleure, pour justifier son existence. Saint-Exupéry fait la remarque que :

[...] Le courage de Guillaumet, avant tout, est un effet de sa droiture. » Sa véritable qualité n'est point-là. Sa grandeur c'est de se sentir responsable. Responsable de lui, du courrier et des camarades qui espèrent. Il tient dans ses mains leur peine ou leur joie. Responsable de ce qui se bâtit de neuf, là-bas,



chez les vivants, à quoi il doit participer. Responsable un peu du destin des hommes, dans la mesure de son travail. (1939, p.47).

Saint-Exupéry nous informe que la grandeur de l'homme ne réside plus dans sa droiture ou franchise, elle se trouve plutôt dans sa responsabilité individuelle, du courrier et de son entourage. En s'engageant dans les vols d'avion il est devenu le gérant et le garant des joies et des peines des passagers et de ses amis. Il tient en lui son destin et le destin des autres. On voit donc que la responsabilité individuelle ne se limite pas seulement au niveau de l'individu, elle doit s'étendre au-delà de son champ d'action et impliquer tous les hommes, voire toute l'humanité. Désormais l'homme n'est plus seul : ses décisions, ses actes engagent l'humanité toute entière. Saint-Exupéry a une vision humaniste de l'homme qui doit prendre en main son destin et aussi, le destin des autres. Le président de la république a en main, le destin des citoyens ; le roi a le destin de ses sujets en main, l'enseignant a le destin de ses élèves et des parents en main, le tailleur, la coiffeuse, le maçon ont le destin de leurs apprentis et de leurs clients en main. Ceux-ci doivent dans l'exercice de leur travail être guidés par le bon sens et se sentir responsables de tout acte qu'ils posent. Saint-Exupéry dit qu'un homme responsable c'est quelqu'un qui :

fait partie des êtres larges qui acceptent de couvrir de larges horizons de leur feuillage. Être homme, c'est précisément être responsable. C'est connaître la honte en face d'une misère qui ne semblait pas dépendre de soi. C'est être fier d'une victoire que les camarades ont remportée. C'est sentir, en posant sa pierre, que l'on contribue à bâtir le monde. (1939, p.47).

Un être large est un être généreux, libéral, compréhensif qui s'adonne à assurer son bonheur et le bonheur des autres. Cet homme large ne se limite pas de son

environnement immédiat dans sa poursuite du bonheur. Sa générosité et son « feuillage » doit couvrir « de larges horizons ». La responsabilité humaine doit déborder l'individu lui-même, sa famille, ses amis et embrasser le monde. Le « feuillage » ici est un symbole de protection. Les feuilles nous protègent contre les intempéries : le soleil, la pluie. Avec d'autres connotations, les feuilles peuvent signifier l'entraide, l'amour, la bienveillance, la sympathie, l'altruisme, la philanthropie, la gentillesse ; bref, toutes les qualités qui font de l'homme un être idéal. Accepter donc de couvrir de grands territoires de son « feuillage », c'est s'engager à répandre son amour, son amitié, sa bonté à tous les hommes quel que soit leur différence de couleur, de langue, de groupe ethnique, de religion, de parti politique, de sexe. La responsabilité que prêche Saint-Exupéry est une responsabilité collective qui engage les hommes et non l'homme. Un homme responsable c'est quelqu'un qui est fier et qui se réjouit du progrès et de l'épanouissement des hommes. Avoir des titres ronflants et assumer de grands postes dans la vie n'est pas un gage de responsabilité chez Saint-Exupéry. La vraie responsabilité est à la mesure de nos choix et de nos décisions.

L'homme responsable selon Saint-Exupéry est celui qui se livre à l'action comme le jardinier qui bêche son jardin. En bêchant la terre il trouve la joie, il devient libre, il se délivre de tous les maux de la terre. Le jardinier est comparé au « grand seigneur » ou au « prodigue » ou au « généreux » dont le travail implique « tous les arbres de la terre » (1939, p.48) et que son amour aussi est répandu sur « toutes les terres ». La responsabilité a donc un sens plus étendu et doit coûter que coûter relier l'individu à la communauté. Saint-Exupéry dit qu'être responsable, « c'est connaître la honte en face d'une misère qui ne semblait pas dépendre de soi ». Il veut dire par là que l'homme responsable ne communique pas seulement à ses propres déboires ou aux malheurs de ses proches. C'est quelqu'un qui doit être touché par les peines de tous les hommes sans

aucune frontière. Avoir honte ici, c'est avoir de l'empathie pour quiconque qui souffre et mettre à sa disponibilité toutes les ressources qui peuvent assouvir ou abolir « la misère ». Un vrai humaniste est donc celui qui pleure et qui verse des larmes non seulement parce que c'est son frère consanguin qui a jeté l'éponge, mais qui pleure parce que c'est l'Homme de la planète, l'Homme de « toutes les terres » qui a le droit de vivre et qui a les émotions comme moi. Il est considéré comme le chirurgien, le physicien, le berger qui doit rendre service avec « un langage universel. »

Car celui-là qui veille modestement quelques moutons sous les étoiles, s'il prend conscience de son rôle, se découvre plus qu'un serviteur. Il est une sentinelle. Et chaque sentinelle est responsable de tout l'Empire. (1939, P176)

Saint-Exupéry dit aussi qu'être responsable, « c'est être fier d'une victoire que les amis ont remportée ». Il nous conseille que l'homme responsable ne doit pas se démoraliser devant l'échec dans une compétition. Il doit plutôt se mettre à l'écart et applaudir les camarades qui ont pris le dessus. Cette attitude est une attitude humaniste qui valorise les potentialités de l'être humain et reconnaît que l'action humaine dans n'importe quel domaine a des limites. Par sagesse l'homme acclame ses adversaires qui ont brillé dans un combat et se réorganise pour mieux combattre. C'est justement dans cette contrée qu'il a dit dans *Vol de nuit* que : « La victoire endort un peuple, mais l'échec réveille un autre ». L'insatisfaction est donc la clé du combattant. La réussite n'est pas ce qui importe dans la vie comme l'a dit Jouffroy mais ce qui importe c'est l'effort. L'homme ne doit pas reculer devant l'échec. Il doit plutôt réviser ses positions pour mieux affronter l'inconnu.

### 3.2.0. L'humanisme dans *La condition humaine* d'André Malraux

André Malraux, né en novembre 1901 est un humaniste qui présente dans la plupart de ses œuvres des personnages qui sont confiants et authentiques à l'égard de leur existence. Ces personnages sont perpétuellement livrés aux sanglants caprices de la nature, mais ils demeurent clairvoyants et luttent contre tous ces assauts.

Dans *La condition humaine*, qui fait l'objet de notre étude, il nous fait découvrir les grands fondements de l'humanisme à travers des personnages lucides qui s'engagent dans une lutte incessante pour justifier leur existence. Malgré leurs différents rôles, tous se proposent de mesurer leur force devant l'inconnu et donner un sens à leur vie. Dans l'œuvre Tchen, Kyo et Katow incarnent l'humanisme dans tous ses sens. Bien qu'on ait parmi eux des politiciens, des meurtriers, des aventuriers, ils sont à la quête de la fraternité, de la justice et de la dignité humaine. Ils sont humblement engagés dans la lutte contre le destin tout en créant des amitiés qui les délivrent de la solitude. C'est en cette relation fraternelle que pensait Gabriel Marcel lorsqu'il a écrit : « La solitude est essentielle à la fraternité »<sup>3</sup>. C'est aussi dans cette même lignée que Dao Vinh (1991, p.60) dans son œuvre *André Malraux ou la quête de la fraternité* écrit :

L'affrontement avec le destin prend la forme d'une lutte de l'homme contre l'hostilité de la nature, contre la souffrance physique, et les capacités limitées de la force humaine, qui tentent de le réduire à l'impuissance et à l'humiliation. L'aventure se présente comme une marche hallucinante à la rencontre de toutes ces forces du destin qui concourent à écraser l'homme sous leur domination et à l'obliger à prendre conscience de sa condition

---

<sup>3</sup> Marcel Gabriel, *La Dignité humaine et ses causes existentielles*, Paris, Aubier 1964, p.204

Nous remarquons que tous les personnages de Malraux, que ce soit Perkin, Claude dans *La Voie Royale*, ou bien Tchen, Katow, Kyo dans *La condition humaine*, ils aspirent délabrement à faire des choix responsables qui puissent donner un sens à leur vie et partant, échapper à l'absurdité de la condition humaine.

L'humanisme qui constitue notre thème d'étude se situe donc dans une perspective philosophique dans *La condition humaine* de Malraux. Les héros, condamnés tous à lutter contre le destin, l'angoisse, la mort, la solitude trouvent un palliatif et une consolation dans la fraternité. Nous allons donc étudier dans cette partie comment cette fraternité est vécue chez les héros de Malraux dans *La condition humaine*, et aussi étudier leur conception philosophique de l'humanisme à l'égard de la solitude et la mort.

### **3.2.1. La fraternité comme un antidote à l'absurdité**

Quand on parle de l'absurdité, on sous-entend une discontinuité, une rupture ou un conflit entre l'homme et lui-même, entre l'homme et ses semblables, entre l'homme et la nature, bref, c'est la solitude accrue, le néant, le vide. La fraternité quant à elle est un grand sentiment d'attachement d'amitié, d'affection, de camaraderie, d'altruisme, de bienveillance, de coopération et de générosité.

André Malraux dans *La condition humaine* montre que la vie humaine est faite de déboires et de revers. L'homme est constamment embourbé dans la solitude et n'arrive pas à s'adapter et à donner dignement un sens à son existence. Malraux nous présente des héros rationnels qui échappent à cette condition humaine en trouvant remède et soulagement dans la fraternité avec leurs semblables et surtout dans la mort qui libère l'humanité.

Au début du roman, nous voyons le terroriste Tchen dans une séquestration et fébrilité totale suite à un assassinat qu'il a orchestré pour permettre aux insurgés d'avoir accès aux armes pour la révolution. Tchen, avant cet attentat a vu disparaître en lui la doctrine religieuse qu'il a acquise au collège luthérien. Il se rend à l'évidence que sa vie ne peut pas trouver le soulagement et la quiétude dans le christianisme, dans un monde où tout est absurde. Il se propose donc de se livrer à l'action pour faire face à la nature. Son maître spirituel, Gisors a vu cette métamorphose en Tchen :

Dès qu'il avait observé Tchen, il avait compris que cet adolescent ne pouvait vivre d'une idéologie qui ne se transformât en actes. Privé de charité, il ne pouvait être amené par la vie religieuse qu'à la contemplation [...] Pour vivre heureux, il fallait donc d'abord qu'il échappât à son christianisme (1946, p.58)

Tchen veut donc exprimer sa raison d'être, son humanisme par ses actes, et non par la religion. C'est pourquoi il trouve le meurtre comme une exigence pour sa libération et la libération des siens. Cette noble décision selon lui, est un enchantement et un héritage inépuisable qui lui permet de s'identifier et de valoriser sa vie en tant qu'un être pour soi et non un être en soi selon l'existentialisme sartrien. C'est cette lumière en lui qui l'amène à répondre à Gisors lorsque celui-ci lui a posé la question : « Tu veux faire du terrorisme une espèce de religion ? » Il a répondu en disant : « Pas une religion, le sens de la vie [...] « ...La possession complète de soi-même. » (1946, p.157).

Tchen pense que le terrorisme est un choix personnel qui lui permet de se dominer et vaincre la vie. C'est cet orgueil personnel, et pourtant louable qui le pousse à commettre le crime pour réellement se mesurer avec la nature. Il est incarcéré dans la solitude et cherche avec toute perspicacité à s'en débarrasser mais hélas. Aussitôt, la scène du crime lui apparaît, il s'imbibe davantage dans l'angoisse et cherche par voies et moyens

un calmant à son tourment. Il s'approche de Kyo et Katow et tous s'engagent dans une conversation fraternelle. « Leur présence arrachait Tchen à sa terrible solitude, doucement comme une plante que l'on tire de la terre où ses racines les plus fines la retiennent encore » (1946, p.17). Cette scène de Tchen et ses amis est une incarnation de la condition humaine où la fraternité est mise en jeux. On se rend compte que l'être humain qui se voit exilé ou isolé du monde par les péripéties de la vie, un être qui se sent rongé par la détresse, trouve l'allègement et la guérison quand il trouve ses semblables autour de lui. Il se sent ragaillardé et se reconforte par l'échange et la communion d'idées. Katow et Kyo dans l'œuvre, entretiennent une relation de fraternité avec Tchen et c'est ce qui lui permet d'atténuer son affliction.

À travers cette vie en communauté qui mène l'homme vers les hommes, Malraux nous révèle que la fraternité est une expression ou une manifestation à juste titre de l'humanisme. Il est de même point de vue avec les humanistes que, l'homme délaissé dans la nature pour prendre son destin en main s'actualise dans la société. Il a besoin du milieu social pour bien s'organiser, s'accomplir, et aussi, accomplir les autres. Il nous fait découvrir avec un réalisme que la vie n'a pas de sens sans autrui autour de soi. Car, selon lui, l'homme séquestré et angoissé sent l'apaisement et la consolation interne quand il se trouve face à face avec autrui, quand ils se communiquent et se partagent leurs chagrins et leurs expériences.

Tchen trouve également cette satiété fraternelle chez Gisors après le crime. Le fait d'aller chez lui est un acte symbolique et humaniste. Tchen éprouve d'énormes difficultés à camoufler sa solitude et l'endosser seul. Donc, il choisit l'espèce humaine comme refuge, qui seule peut lui procurer la paix. Gisors et Kyo ont à leur tour reconnu cette tension intense qui l'abattait et ont intuitivement adhérer à son univers d'abandon

et ont extériorisé envers lui leur empathie. C'est ce partage humaniste de sentiments qui amène Kyo à faire cette remarque : « D'instinct, quand il s'agissait d'être compris, Tchen se dirigeait vers Gisors. Que cette attitude fût douloureuse à Kyo, d'autant plus douloureuse que nulle vanité n'intervenait » (1946, p18). Cette compassion à l'égard de Tchen est un leitmotiv qui dissipe sa monomanie et lui donne le zèle de vivre. Gisor aussi lui insuffle la vie en lui disant que : « si tu veux vivre cette fatalité, il n'y a qu'une ressource : c'est de la transmettre » (1946, p.55.) Tchen se retrouve peu à peu avec la présence et les paroles de Gisors. Tchen comprend désormais qu'il ne peut pas se dérober de cette angoisse, il doit la penser mais essayer à tout moment de la repousser très loin. C'est pourquoi quand Gisors lui disait que : « et si tu veux vivre avec elle... », c'est-à-dire vivre avec l'angoisse, sa réponse raisonnée était : « je serai bientôt tué » (1946, p.55).

Telle est la philosophie humaniste que Malraux nous propose. L'angoisse est anesthésiée, et même supprimée quand il y a cette communion d'idées, quand on intègre autrui pour vivre avec lui ses troubles et ses peines. Il nous montre aussi que la solitude est le propre de l'homme. L'être humain ne peut jamais s'en passer, et quand on la ressent, quand elle surgit, on peut la réfuter en cherchant des confidences, en fraternisant.

En dehors de la figure de Tchen, qui s'engage dans une relation fraternelle avec les siens pour donner un sens à sa vie, nous avons aussi Kyo et Katow dont la fraternité dans l'œuvre est indescriptible, parce que tous ont sacrifié leur vie pour extérioriser leur fraternité à l'égard des siens qui sombrent et périssent dans l'oppression et l'assujettissement. Katow a connu un passé très amer avec ses cinq ans au bagne, ses folles ambitions de transformer son peuple, son engagement dans la révolution qui s'est



vouée à l'échec ; toutes ces péripéties le mettent dans un chaos. Il se sentait incapable de réorganiser sa vie à un âge où il voyait toute sa jeunesse s'écrouler. C'est pourquoi au cours de son entretien avec Hemmelrich il lui dévoile son impuissance de pouvoir résister et voir l'aboutissement de la révolution.

Revenu de Sibérie sans espoir, battu, ses études de médecine brisées, devenu ouvrier d'usine et assuré qu'il mourrait avant de voir la révolution, il s'était tristement prouvé un reste d'existence en faisant souffrir une petite ouvrière qui l'aimait. (1946, p.177).

Katow, dans cette détresse où la vie lui paraît très hostile et dégradante, reçoit de la part d'une pauvre ouvrière, la magnanimité et la tendresse. Malgré son arrogance, son sadisme et violence envers elle, son amour pour lui était sans limite. Cette intimité l'amène à une prise de conscience où il s'engage corps et âme à aimer son entourage et à continuer la révolution. C'est pourquoi quand celle-ci est décédée il était très chagriné et cette confiance a existé seulement entre lui et Hemmelrich :

Elle était morte, et depuis... Cela, pourtant, était entre Hemmelrich et lui. [...]

Il savait d'expériences que la pire souffrance est dans la solitude qui l'accompagne. L'exprimer aussi délivre ; mais peu de mots sont connus des hommes que ceux de leurs douleurs profondes. (1946, p.178).

Il est convaincu que la solitude fait partie de l'action, mais l'homme ne doit pas se laisser emporter par cette solitude. Cette nostalgie de sa femme disparue, pleine de tendresse, l'incite à l'action fraternelle. Son ami Hemmelrich très affaibli et tourmenté par la maladie de sa femme et de son fils se condamne et vit dans le sceptisme. Il dévoile cette déception de la vie à Katow. Mais celui-ci arrive à le comprendre sans le dénigrer ou le mépriser. Il reconnaît en lui cette impuissance de dire non au destin implacable,

et aller à la conquête du sens réel de sa vie : la révolution. Il compati avec lui cette lassitude et vulnérabilité. Il le considère comme quelqu'un qui est limité dans son domaine d'action et qui a besoin de délivrance. C'est pourquoi il l'interrompt avec un ton impératif. : « Assez ! Katow frappa du poing le comptoir. »

Katow, par le sens de discernement et d'acuité se conseille d'aimer tout le monde avec leur fragilité. Il aurait pu juger et amoindrir Hemmelrich, mais, il a compris avec bienveillance son amertume, surtout la maladie de sa femme et de son fils. Il a anéanti en lui-même toute rivalité ou égoïsme, puisque lui-même n'a pas d'enfants. Ce sont ces « qualités des cœurs » de ses confrères tyrannisés et subjugués, qui le galvanisent à s'adhérer à la révolution. Il a vu en Hemmelrich l'image d'une multitude de cœurs blessés et opprimés qui ont besoin d'un sauveur ou d'un sacrificateur. Il est donc le héros et le focalisateur de l'auteur qui exprime son humanisme dans un sens plus large. Car selon la théorie humaniste de Carl Roger chaque individu doit être accepté inconditionnellement. Malgré cette compassion qu'il a pour Hemmlrich dans leur entretien. Il lui dit : « Il ne faut demander aux camarades que ce qu'ils peuvent faire. Je veux des camarades et pas des saints. Pas confiance dans les saints. » (1946, p.177) Ces propos montrent que Katow est inflexible dans sa poursuite de l'action. Il est déterminé à s'engager dans l'insurrection pour libérer les siens qui, comme Hemmelrich se condamnent et périssent misérablement dans la désolation. Il assume son rôle de guide éclairé, de cerveau, de porte-parole des sans voix, selon Sartre.

Katow, par l'enthousiasme fraternel cherche toujours à entreprendre des actions très périlleuses. Bien que Kyo soit l'architecte de l'insurrection, Katow se montre très brave en l'écartant de certaines actions qui peuvent arracher sa vie prématurée. Il fait ceci par amour pour que Kyo vive longtemps pour assurer la continuité de la révolution, puis

que c'est lui qui a tous les secrets de Kuomintang. Katow se propose ainsi de prendre le devant pour que s'il meurt Kyo puisse continuer la lutte. Cette expression de la fraternité chez Malraux a une importance particulière car elle va au-delà de la mort. Si Katow mourait, il se dit que quelqu'un plus apte que lui, va poursuivre la lutte, et il est convaincu que c'est en cette action délibérée que réside son sens de la vie.

Nous voyons que Kyo et Katow vont pousser le combat jusqu'à son pic, mais les choses vont mal tourner, ils se retrouvent en prison avec plusieurs combattants.

Dans la grande salle-ancien préau d'école deux cents blessés attendaient qu'on vint les achever. Appuyé sur un coude, Katow parmi les derniers amenés, regardait. Tous étaient allongés sur le sol. Beaucoup gémissaient, d'une façon extraordinairement régulière. (1946, p.249).

Dans ce climat de solitude et de joie mêlées, la mort et l'amour prennent leur sens le plus raisonné. Tous ces prisonniers, Katow et Kyo savent qu'ils vont mourir et attendent ce sort dans l'angoisse. « Quelques-uns fumaient comme l'avaient fait ceux de la permanence » (1946, p249.) Au de-là cette détresse qui les menaçait, ils étaient tous reliés par ce sentiment de fraternité où ils se voient ensemble dans la voie de perdition au nom d'une cause collective. Ils sont tous à la poursuite d'un idéal commun et ils en sont aussi fiers devant la mort. Quand Katow est rentré dans la prison il a fait preuve d'humanisme en faisant cette remarque :

Il y avait dans cette vaste salle quelque chose d'atrocement tendu. Qui n'était pas l'attente de la mort. Katow fut renseigné par sa propre gorge : c'était la soif et la faim. Adossé au mur, il regardait de gauche à droite : beaucoup de têtes connues, car un grand nombre de blessés étaient des combattants... (1946, p.250).

Katow a vu ses semblables et les a reconnus. Le fait de regarder à gauche et à droite est significatif, parce qu'il se rend compte qu'il n'est pas seul. Il cherche le regard de l'homme qui aussi a besoin de son regard. Il participe à la souffrance de ces prisonniers, tous accablés par la faim et la soif. L'absence de l'eau et de la nourriture lui paraît plus menaçante que la mort car selon lui cette mort est une gloire dans une œuvre fraternelle, et par conséquent, ne doit pas menacer qui que ce soit. Katow était très connu de la masse et des combattants. Les prisonniers à voix basse, s'interrogeaient sur le sort d'un tel héros, d'un tel homme de dignité.

il avait posé très haut sa seconde question. L'hésitation de cette foule avait quelque chose de terrible, en soi et aussi parce que presque tous les hommes le connaissaient : la menace suspendue à ce mur pesait à la fois sur tous, et particulièrement sur lui. (1946, p.251).

Ici, l'expression « tous les hommes le connaissaient » est employée dans un sens métaphorique et fabuleux, de ce simple fait qu'il est relié à tous les hommes et non à un groupe d'hommes. Son action, sa fraternité, est sans frontière. Il est le personnage le plus exposé aux hommes dans sa lutte pour la libération et c'est pourquoi tous l'ont reconnu sans exception. Sa sociabilité et son désintéressement a fait que sa condamnation pesait lourdement sur les prisonniers, et réciproquement, leurs peines aussi pesaient sur lui. A partir de cette scène nous voyons que l'homme dans sa quête de l'absolu, doit engager l'humanité toute entière. Son bonheur réside en ce choix responsable qui prêche un avenir prospère des siens. Malgré leurs condamnations ils restent toujours solidaires et expriment les uns envers les autres l'affectivité, puisqu'ils savent qu'ils convoitent un idéal commun.

La fraternité de Katow va connaître sa cime et son comble lorsque kyo est mort tout près de lui. Il était plein de remords et d'angoisse de voir un ami, un frère, trépassé devant lui, et les hommes qui attendaient tous la mort.

Kyo, mort était couché à sa droite [...] Katow depuis la mort de kyo qui avait haleté une minute au moins se sentait rejeté à une solitude d'autant plus forte et douloureuse. (1946, p.257).

Katow, dans le désarroi, il se regardait et regardait aussi son entourage. Il s'était plongé dans la mélancolie, et « regarda attentivement les deux visages : les jeunes pleuraient sans un sanglot. » (ibid, p.257).

Souen et son compagnon étaient condamnés à être brûlés vivants. Katow cherche par tous les moyens à les faire mourir dignement. Mais ces deux chinois saisis par une crainte instinctive choisissent d'accepter cette ignominie, cette infamie au lieu de chercher à mourir humainement en assumant leur propre mort. Katow est résolu à les exempter de cette bassesse humaine. Il s'approche de Souen, « il crispa ses mains tout près des blessures de Souen, dont les muscles se contractèrent. » (1946, p258) Malgré le brouhaha qui régnait dans cet abattoir, Katow semblait toujours dans la solitude. Il était seul parmi :

[...] tous ces hommes qui avaient combattu comme lui, Katow était seul, seul entre son ami mort et ses deux compagnons épouvantés, seul entre ce mur et ce sifflet perdu dans la nuit. Mais un homme pouvait être plus fort que cette solitude et même, peut-être que ce sifflet atroce : la peur luttait en lui contre la plus terrible tentation de sa vie. Il ouvrit à son tour la boucle de sa ceinture. (ibid, p.258).

Katow ne veut pas mourir comme une bête, Il veut affronter la mort, mourir majestueusement et donner un sens réel à sa vie. Comme Kyo, il avait son cyanure sous la boucle de sa ceinture. Il prend tout son courage, « la plus terrible tentation de sa vie » et enlève le cyanure en ce moment solennel où il doit prendre son destin en main. Mais il paraît vraiment étonnant de voir Katow vouloir immoler son austérité devant la mort au profit de Souen et son compagnon. Touché par leur solitude devant une mort avilissante, il renonce à tout son orgueil, à tout son individualisme pour montrer sa fraternité à des âmes qui méritent selon lui, une mort glorieuse. Il appelle Souen :

Hé ! là ! dit-il à voix basse. Souen, pose ta main sur ma poitrine, et prends dès que je la toucherai : je vais vous donner mon cyanure, il n'y en a absolument que pour deux. [...] Couché sur le côté, il brisa le cyanure en deux. (ibid, p.258).

Par ce geste humaniste, il donne un prix, une valeur à la vie humaine. Il estime et chérit autrui plus que lui-même. Katow montre jusqu'à la limite de ses moyens sa raison d'exister. Il donne son sens de l'existence, sa raison d'être en s'accrochant à la fraternité comme une exigence impérative de la condition humaine. Dans cette nuit ténébreuse, la fraternité rayonne dans toute la salle. On assiste à une véritable vie de communauté où la fraternité gagne la suprématie devant la mort. Katow partage en deux le cyanure et les remet à Souen et son ami. Malheureusement, le cyanure tombe dans l'obscurité et Katow doit les aider à le retrouver. Katow, saisi par l'angoisse et la colère devant la perte du cyanure, était résolu par cette fraternité à le retrouver. C'est pourquoi il

...serrait la main à la limite des larmes, pris par cette pauvre fraternité sans visage, presque sans vrai voix (tous les chuchotements se ressemblent) qui lui était donnée dans cette obscurité contre le plus grand don qu'il eut jamais fait, et qui était peut-être en vain. Bien que Souen continuât à chercher, les deux mains restaient unies. (1946, p.259).

La fraternité de Katow, incarnée par « le plus grand don » qu'il puisse faire à des êtres, lui est très précieuse, et constitue chez Malraux un acte emblématique. Cette fraternité aux yeux de Malraux est la plus grande richesse que l'on puisse donner à l'humanité. Elle constitue la force motrice qui unit les humains et leur permettent de vaincre la mort. C'est pourquoi les mains de Katow et celles de Souen « restaient unies » pour qu'ils continuent à jouir de cette chaleur fraternelle qui ne s'achète pas, mais qui se donne.

Son utilisation dans cette structure : « Leurs mains frôlaient la sienne. Et tout à coup une des deux la prit, la serra, et la conserva » (1946, p.259) nous montre l'importance que Malraux attache à la main dans les relations humaines. Elles permettent à l'homme de partager avec autrui, ses extases, ses angoisses, son sens de la vie comme l'a fait Katow. Nous pouvons dire que Katow dans son action envers autrui est un seigneur, un dieu qui fait de son existence un sauveur des âmes, un garant de la dignité humaine. Il est certain que l'homme en mourant dignement assure son éternité. Ses œuvres, ses empreintes et sa fraternité sont désormais immortalisés dans les esprits, de génération en génération. C'est à cette fraternité virile qui va au-delà de la mort, qui s'exprime éternellement, que Malraux nous interpelle à adhérer. Il veut que la fraternité humaine transcende la mort.

Kyo et sa femme May sont aussi adhérents de cette fraternité virile qui surpasse la mort. L'amour entre Kyo et May a été jalonné de solitude et de fraternité. Malgré l'incohérence entre ces deux amoureux dans leur existence conjugale, tantôt morose, tantôt belle, ils ont pu se lever au-dessus de l'absurdité. May, très angoissée par les absences répétitives de Kyo au nom de la révolution se retrouve dans la lutte constante avec la destinée. Dans ce malaise, elle dit à Kyo : « J'ai fini par coucher avec Lenglen

cet après-midi. » (1946, p.44.) Kyo, très indifférent, montre son humanisme qui reconnaît la liberté d'autrui.

Il haussa l'épaule comme pour dire « Ça te regarde » Mais son geste, l'expression tendue de son visage, s'accordait mal à cette indifférence. [...] Je t'ai dit que tu étais libre. [...] N'en demande pas trop ajoutât-il avec amertume [...] Tu es libre répéta-t-il. Peu importe le reste. Enfin je devais te le dire. Même pour moi. (1946, p.44).

Kyo dans cet état pathétique s'adonne au bon sens, à la raison. Il ne l'a pas frappé, il ne l'a pas jeté hors de la porte, il a essayé avec un humanisme de submerger ses émotions les plus encombrantes en ce moment-là. Kyo

faisait un effort intense pour repousser les pensées haineuses ou basses toutes prêtes à justifier et nourrir sa colère. Et il la regardait, la regardait, comme si ce visage eût du retrouver la souffrance qu'il infligeait, toute la vie qu'il avait perdue [...]. Kyo souffrait de la douleur la plus humiliante. Celle qu'on se méprise d'éprouver. Réellement elle était libre de coucher avec qui elle voulait. (1946, p.45).

Le fait de la regarder longuement malgré sa souffrance est ici allégorique. Ce regard exprime l'intimité fraternelle qu'il extériorise à l'égard de May malgré ses défaillances. Le regard de Kyo cherchait dans le regard de May la compassion, la fraternité. Son regard n'était pas violent ou mortifiant. Il voudrait que le regard de May puisse avec lucidité déceler le dénuement qu'il rependait sur lui. May a fait preuve de cette empathie envers Kyo lorsqu'elle lui a demandé : « Ça te fait la peine ? » (1946, p.44) Cette question de May explique qu'elle est responsable devant ses actes. Elle se rend à l'évidence que son acte, délibérément posé, a mis Kyo dans la solitude. Sa question est



une question fraternelle qui reconnaît humainement les effets de tous ses actes. Elle n'a pas décidé de se replier sur elle-même, de fuir cette responsabilité, elle l'a assumée en cherchant à ramener Kyo à la réalité humaine. Elle a compati à la douleur de Kyo et aussi à sa propre douleur. Elle dit à Kyo avec toute tendresse et détresse possible que « ...moi aussi demain je peux mourir...Tant mieux » (1946, p.45) Cette insouciance et passivité rongait pourtant May. Elle s'approcha de Kyo dans cette ambiance tragique et

...lui tendit les lèvres, l'esprit de Kyo voulait l'embrasser, sa bouche, non. Comme si l'indépendante, elle eut garde rancune. Il l'embrassa enfin mal [...]  
Tout à l'heure, elle me semblait une folle ou une aveugle. Je ne la connais pas. Je ne la connais que dans la mesure où je l'aime. (1946, p.49).

Kyo a confiance en la singularité de l'être humain qui a ses qualités et ses faiblesses. Il aime May malgré ses imperfections, et surtout son impuissance des fois, à se maîtriser devant certains assauts de la nature. Bien que May lui apparaisse à certains moments de leur existence « une folle ou une aveugle » elle demeure toujours dans son cœur, une confidente, un compère. Kyo, malgré sa solitude, ne veut jamais la quitter même s'il est au dernier stade de la mort. May de son côté éprouve ce sentiment de rejet mais a décidé aussi de rester accrochée à Kyo en lui apportant son aide et son soutien moral. Elle confesse l'angoisse que Kyo lui infligeait impunément.

Pour May seule, il n'était pas ce qu'il avait fait ; pour lui seul, elle était tout autre chose que sa biographie. L'étreinte par laquelle l'amour maintient les êtres collés l'un à l'autre contre la solitude, ce n'est pas à l'homme qu'elle apportait son aide ; c'était au fou, au monstre incomparable, préférable à tout, que tout être est pour soi-même et qu'il choisit dans son cœur. (1946, p.50).

Cette attitude de May qui a tendance à considérer Kyo à certains moments comme un fou, un monstre et qui lui paraît à même temps comme « préférable à tout » nous donne une leçon philosophique de la condition humaine. Elle se rend compte que l'être humain est un être fragile, il a toutes les imperfections, et pour vivre en harmonie parfaite avec lui, il faut tolérer ces imperfections. Elle a agi par toute lucidité de l'aimer malgré sa folie et sa monstruosité. C'est cette tolérance qui a fait que quand Kyo était avec Katow, il avait toujours l'image de May ancrée dans ses pensées. Il ne pouvait pas s'éloigner d'elle, il se demande si elle est consciente, si elle l'aime. Pour réfuter loin cette détresse, Kyo fait sa propre morale de la condition humaine.

« Les hommes ne sont pas mes semblables, ils sont ceux qui me regardent et me jugent ; mes semblables, ce sont ceux qui m'aiment et ne me regardaient pas, qui m'aiment contre tout, qui m'aiment contre la déchéance, non ce que j'ai fait ou ferai, qui m'aimeraient tant que je m'aimerais moi-même- jusqu'au suicide, compris... Avec elle seule j'ai en commun cet amour déchiré ou non, comme d'autres ont, ensemble, des enfants malades et qui peuvent mourir... » (1946, p.50).

Kyo nous fait ici une philosophie humaniste très précieuse. Aux yeux de Malraux, autrui n'est pas toujours moi-même. Il a le même sang qui circule dans mes veines, il a la tête, les bras, les pieds comme moi ; mais au de-là de ces caractéristiques humaines, il est différent de moi du point de vue existence. Ses choix, ses décisions, ces actes ne sont pas toujours compatibles avec les miens. C'est pourquoi il dit que « les hommes ne sont pas mes semblables ». Pour lui, les hommes sont ceux qui le regardent et le jugent, ce sont ceux qui le regardent et mettent des frontières et des barrières pour l'empêcher à adhérer ou intégrer leur intériorité tout simplement parce qu'il est différent d'eux, ou ne répond pas à certains critères déjà préétablis. Kyo nous montre

avec toute humilité et sagesse son semblable idéal. Pour lui, celui qui estime l'aimer doit l'aimer sans aucun jugement, sans aucune frontière. Son vrai semblable doit être guidé par le bon sens et l'aimer indépendamment de ses faiblesses, de sa déchéance ou de sa trahison. L'idéal semblable doit savoir ce qui compte le plus dans la fraternité, c'est l'être même en tant qu'être et non ses faiblesses, ses actes présents ou avenir. Malraux nous invite à embrasser une fraternité qui minimise la médiocrité humaine ; les lacunes, les bêtises et tous les défauts humains. La fraternité entre May et Kyo a été renforcée par la modération et la sagacité humaine. Ils sont tous informés de leur condamnation, de leur vulnérabilité et prennent leur destin en charge pour donner un sens à leur vie.

Quand Kyo est rentré dans la chambre le dernier moment pour prendre son manteau, May décida de le suivre. Kyo essaie de la convaincre, mais celle-ci tourmentée par l'horreur du vide que le départ de Kyo va lui créer elle dit :

A quoi servirais-je, ici, pendant ce temps ? Les hommes ne savent pas ce que c'est que d'attendre... Il fit quelques pas, s'arrêta, se retourna vers elle : Écoute, May : lorsque ta liberté a été en jeu, je l'ai reconnue. Elle comprit à quoi il faisait allusion et eut peur : elle avait oublié. En effet, il ajoutait d'un ton plus sourd : ... et tu as su la prendre. Il s'agit maintenant de la mienne. (1946 p.169).

Le héros est dans ce moment solennel de la révolution où il choisit de continuer le combat, d'affronter librement la mort et justifier son existence. Il a tant aimé May, « Depuis que sa mère était morte May était le seul être pour qui il ne fut pas Kyo Gisors » (1946, p.50.) C'est May qui l'a beaucoup soutenu dans sa solitude et qui l'aurait empêché de s'imbiber dans l'opium comme son père Gisors, pour contenir son angoisse. Mais dans ce tournant décisif du combat, Kyo ne peut que laisser May, sa bienaimée de côté et faire face à la tâche qui l'incombe comme le seul moyen de donner

un sens à sa vie. May, voyant Kyo entièrement absorbé par le combat qui lui mène progressivement vers sa finitude, se pose cette question d'ordre existentielle :

Pourquoi des êtres qui s'aiment sont-ils en face de la mort, Kyo, si ce n'est pas pour la risquer ensemble ? Elle devina qu'il allait partir sans discuter, et se plaça devant la porte. Il ne fallait pas me donner cette liberté, dit-elle, si elle doit nous séparer maintenant. (1946, p.170).

May est résolue à suivre Kyo dans le combat pour réellement jouir de cette affinité, ce bonheur auquel ils sont appelés à vivre ensemble. Elle exprime son rejet total de l'exil, et s'engage à s'attacher à Kyo partout où il ira, et atténuer son désarroi. Kyo a eu pitié de May, il était intérieurement bouleversé par la souffrance d'une telle âme innocente que le destin manipule et torture sans cesse.

Il comprenait maintenant quel vrai sentiment le poussait : il voulait la consoler. Mais il ne pouvait la consoler qu'en acceptant qu'elle partît avec lui. Elle avait renfermé les yeux. Il la prit dans ses bras, l'embrassa sur les paupières. (1946, p172).

Kyo dans sa quête du sens de la vie, voit en autrui une certaine valeur. Il reconnaît May comme un compagnon, comme un consolateur, sans qui il ne pourra pas avancer dans la vie. Ainsi :

Il la regarda prit sa tête entre ses deux mains, la serrant doucement sans l'embrasser, comme s'il eût pu mettre dans cette étreinte du visage ce qu'ont de tendresse et de violences mêlées tous les gestes virils de l'amour. (1946, p.172).

Selon Malraux aucune vie ne serait si pleine de sens que cette vie harmonieuse et pourtant épineuse entre May et Kyo. Les sentiments qu'ils éprouvent l'un envers l'autre sont des sentiments de magnanimité, des sentiments de fraternité virile, qui prennent

leurs sens devant les assauts de la nature : le danger, la précarité, la mort. Ils s'aiment et sont confiants qu'ils peuvent mourir dans cette fraternité et continuer d'en jouir après la mort. C'est pourquoi May, à un moment donné a décidé de le suivre jusqu'à la dernière heure.

May toujours dans la chambre. Avant d'ouvrir, il s'arrêta, écrasé par la fraternité de la mort, découvrant combien devant cette communion, la chair restait dérisoire, malgré son emportement. Il comprend maintenant qu'accepter d'entraîner l'être qu'on aime dans la mort est peut-être la forme totale de l'amour, celle qui ne peut pas être dépassée. Il ouvrit. Elle jette précipitamment son manteau sur ses épaules, et le suivit sans rien dire. (1946, p.173).

Kyo a pressenti cette fatalité de la mort dans sa lutte pour la liberté des siens. Etant tellement emballé dans la fraternité qui l'unit à May, il voit cette félicité et béatitude menacée par la mort. Il découvre qu'après la mort, le corps ou la chair devient insignifiant et ridicule. Malgré l'orgueil et la gesticulation de ce corps qui s'ingère à l'extrême dans l'amour, ce corps va se décomposer et ne rien laisser comme héritage, comme patrimoine. Kyo se livre à la mort dans tous ses actes consentis, afin de libérer l'humanité. Il comprend définitivement qu'accepter à mourir avec quelqu'un qu'on aime dans une cause humanitaire est la plus grande expression de la fraternité. Accepter à entraîner quelqu'un qu'on aime comme May, dans une action périlleuse, c'est accepter de mourir avec elle quelque soient les circonstances de la vie. Nous comprenons aussi par l'attitude de May que, malgré ses expériences moroses avec Kyo elle accepte de mourir avec lui.

Kyo est finalement dans l'agonie, dans des conditions très précaires mais exaltantes : « Allongé sur le dos les bras ramenés vers la poitrine Kyo ferma les yeux » (1946,

p.255) « ...il mourait parmi ceux qui il aurait voulu vivre » (1946, p.256.) Kyo, décidé à mourir dignement était plongé dans la solitude totale. Bien qu'il soit engagé dans une œuvre collective, et que leur condamnation soit aussi collective, il allait mourir individuellement. Il souhaiterait continuer à vivre parmi les siens et surtout avec sa bienaimée, May. Il s'imaginait :

Il ne reverrait pas May, et la seule douleur à laquelle il fut vulnérable, était sa douleur à elle comme si sa propre mort eut été une faute. (1946, p 255).

Dans cette agitation mentale, face à May, il se rappelle du sens de la vie qui exige de lui la noblesse devant la mort. Il se sent très soulagé d'affronter la mort avec toute sa clairvoyance. Il dit à ce sujet que :

Il est facile de mourir quand on ne meurt pas seul. Mort saturée de ce chevrottement fraternel, assemblée de vaincus ou des multitudes reconnaîtraient leurs martyrs, légende sanglante dont se font les légendes dorées. (1946, p.256).

André Malraux à travers Kyo, son porte-parole, tout comme Katow veut montrer la suprématie de la fraternité virile dans l'action humaine. L'être humain se sent apaisé quand il meurt autour de ses compatriotes, autour de ses camarades qui l'ont vu s'engager avec eux dans une bataille qui sauve et libère le monde. Tous les combattants sont condamnés à mourir comme Kyo, leur dirigeant. Dans cette ambiance très déplorable tous se réjouissent de mourir dans cette fraternité afin de donner un sens à leur vie. Kyo dévoile que tous ces combattants aux yeux du monde sont des « martyrs » et que leurs peines, leurs souffrances vont germer un jour et porter de nouveaux fruits qui rendra l'humanité meilleure. C'est de cette mort fraternelle qu'il voulait parler lorsqu'il dit :

Comment déjà regardé par la mort, ne pas entendre ce murmure de sacrifice humain qui lui criait que le cœur viril des hommes est un refuge à mort qui vaut bien l'esprit. (1946, p.256).

Kyo, devant la mort inévitable, entend une voix qui l'incite à s'immoler, à se sacrifier. Cette voix résonne fortement dans ses oreilles, et lui dit que la mort quel que soit sa puissance ou son horreur ne peut pas reculer un homme héroïque qui dispose le « cœur viril » pour l'affronter sans peur. Cette puissance des hommes devant la mort qui est recommandée aux vivants qui veulent s'identifier en tant qu'être humain. C'est elle qui nous donne la joie, la tranquillité de l'esprit à l'assumer délibérément sans crainte. C'est ce cœur viril qui stimule Kyo à mettre le cyanure dans sa bouche : « Il écrasa le poison entre ses dents comme il eût commandé... » (ibid, p.256) Il meurt héroïquement en échappant victorieusement à une mort humiliante. La mort de Kyo suscite la panique et la solitude chez son ami Katow et les autres combattants qui vont aussi subir le même sort. Mais pas peut-être comme lui, qui a exprimé sa domination de la mort en la terrassant. Après cette tragédie, May se retrouve nez à nez avec le néant. Mais toujours sage, elle voyait ce départ tragique de Kyo rempli de noblesse.

May le peignait avant la toilette funèbre, parlant par la pensée à la dernière présence de ce visage avec d'affreux mots maternels qu'elle n'osait prononcer de peur de les entendre elle-même. « Mon amour », murmurait-elle, comme elle eût dit « ma chair », sachant bien que c'était quelque chose d'elle-même, non d'étranger, qui lui était arrachée ; « ma vie... » Elle s'aperçut que c'était à un mort qu'elle disait cela. Mais elle était depuis longtemps au-delà des larmes. (1946, p.262).

May se trouve dans un chaos où elle s'oublie et communique à son amant disparu comme un être qui vit encore. Cette confusion mentale l'entraîne dans un grand désarroi. Mais son courage à rester près de son bienaimé et le peigner fait en elle un personnage unique. Elle a suivi Kyo jusqu'à la mort et elle lui rend son dernier hommage avant qu'il n'aille dans un autre monde. May en peignant Kyo avant la toilette funèbre a l'intuition que Kyo n'est pas mort et si on l'enterrait même il va ressusciter :

Elle lui posa doucement les doigts sur le poignet. Venez dit-elle d'une voix inquiète, presque basse. Il me semble qu'il s'est un peu réchauffé [...] Elle le regardait sans trouble mais avec espoir qu'avec prière [...] Il se leva la suivit se défendant contre un espoir si fort qu'il lui semblait que s'il s'abandonnait à lui, il ne pourrait résister à ce qu'il lui fut retiré (ibid, p.262).

May fait une ascèse vers « le monde des idées » selon Platon, et décèle qu'avec un peu de prières Kyo pourra se lever et réellement, en esprit, il s'est levé et l'a suivi. Mais Kyo mort et resuscité, il s'est vu s'engager dans une lutte ardente contre cet espoir de mourir dignement comme il l'avait souhaité, ou bien revivre encore. Il s'est rendu compte avec lucidité que s'il s'abandonne à cet espoir de vivre, et revient parmi les siens, il aurait échappé à sa raison de vivre et à sa responsabilité. C'est la vie qui lui a été retirée par lui-même sans aucune humiliation. Il est fier de cette mort glorieuse qui fait de lui un martyr, un héros qui continuera à vivre dans les esprits et les mentalités des gens qui l'ont vu combattre vaillamment pour l'humanité toute entière. C'est pourquoi il ne veut pas s'adonner à cet espoir de revenir vers l'arrière, mais plutôt avancer honorablement et embrasser la mort, car c'est en cette mort exaltante qu'il peut donner le sens à sa vie.



Gisors, le père de Kyo est venu sur scène et a vu May dans la désolation et solitude totale. Il se livre à une méditation profonde et dit que : « Toute douleur qui n'aide personne est absurde » [...] « La paix est là. La paix ». Gisors remarque que son fils a sacrifié sa vie pour l'émancipation et la libération des hommes. Son action révolutionnaire a porté des fruits de paix qui doivent effacer des larmes sur les yeux de tout le monde. Selon lui, la douleur de Kyo, sa solitude, sa mort n'est pas vaine ; elle a engendré la paix parmi une multitude de personnes opprimées et traumatisées. Gisors, triste et pourtant joyeux, va renchérir cette idée de libération de la masse en disant :

La libération était là, tout près. Nulle aide ne peut être donnée aux morts. Pourquoi souffrir davantage ? La douleur est-elle une offrande à l'amour ou à la peur ? [...] et l'angoisse lui serrait la gorge en même temps que le désir et les sanglots refoulés. (1946, p.263).

Bien que Gisors soit blessé intérieurement par ce départ tragique de son fils, il a le sens de discernement et de maturité pour déceler que la mort est irrémédiable, irréparable, irréversible. On ne peut pas aider les morts à se réveiller. Telle est la philosophie de la condition humaine que Malraux nous offre en tant que des êtres raisonnés, sensibles, sages capables de donner un sens à nos vies. Gisors voit la libération comme une lumière qui scintille et qui éclaire la voie royale qui va mener Kyo au paradis. Il se défend de pleurer Kyo parce qu'il sait qu'il n'est pas mort chez tous ceux qui ont vu ses œuvres de bonté et de générosité. La fraternité qui unit Gisors et May à Kyo est une fraternité virile. Ils sont certains que leur amour pour lui ne va jamais s'effacer. Il va demeurer présent autour d'eux et leur permettre de jouir éternellement cette ferveur, ce délice, cette libération qu'ils ont tant attendu. May va finalement justifier cette fraternité virile qui transcende la mort en ces mots :

Les nôtres n'oublieront plus qu'ils souffrent à cause d'autres hommes, et non de leurs vies antérieures. Vous disiez : « ils sont réveillés en sursaut d'un sommeil de trente siècles dont ils ne se rendormiront pas. » Vous disiez aussi que ceux qui ont donné conscience de leur révolte à trois cent millions de misérables, n'étaient pas des ombres comme des hommes qui passent, même battus, même suppliciés, même morts... (1946, p.279).

May est désormais convaincue que la mort de son amant supprime entièrement la peur en ces millions de personnes torturées pendant des siècles. Ils sont tous remplis de zèle que la lutte entamée par Kyo et ses confrères pour restaurer la paix va demeurer l'unique devise et salut pour leur génération et les générations à venir. May reconnaît que tous ces combattants généreux, qui se sont révoltés contre la dictature qui prévalait et qui ont restauré la paix à des millions de personnes sont incomparables. Ils ne sont pas comme des hommes ordinaires « qui passent. » Ils sont des héros, des martyrs, des légendaires qui ont sacrifié leur vie pour plus de trois cent millions de misérables.

A travers la mort de tous ces combattants, Malraux tient à nous montrer la portée de la fraternité virile dans un monde où tout semble être absurde, où les hommes sont perpétuellement en face de la misère, de l'injustice, de la mort. La révolte de l'homme contre cette absurdité selon lui, doit trouver sa source, ses germes dans l'amour du prochain, dans l'amour de l'humanité, dans l'esprit d'équipe et de collectivité. Il insiste que tout martyr qui engage l'humanité toute entière dans sa lutte pour la révolution ne doit pas s'affoler devant la mort. Car s'il meurt, son altruisme, sa bienveillance demeure toujours implantée dans les mémoires des siens. Il continue à vivre avec eux dans la même fraternité. C'est dans cette même contrée que May quoique menacée par ce coup fort, confesse avec une résolution ferme :

La révolution venait de passer par une terrible maladie, mais elle n'était pas morte. Et c'était Kyo et les siens vivants ou non, vaincus ou non, qui l'avait mise au monde. (1946, p.278).

May croit fermement en l'existence éternelle de la révolution. L'action de ces philanthropes n'est pas perdue, s'ils sont même vaincus ou morts. Pour cela, « ... alors que nous sommes politiquement battus [...] des groupes clandestins se forment dans toutes les provinces » (1946, p.279). C'est en cette permanence et stabilité existentielle que pensait Gisors quand il a dit : « La mort de Kyo, ce n'est pas seulement la douleur, pas seulement le changement, c'est... une métamorphose. » (1946, p.279). Cette citation résume la philosophie de Malraux qui prône que toute action humaniste est une « métamorphose », elle ne s'étiolle pas, elle ne meurt pas, elle ne se perd pas, elle se transforme. « Un bienfait n'est jamais perdu. » Kyo, dans cette œuvre n'est pas mort ; il s'est seulement métamorphosé, il s'est seulement retransformé pour se mettre dans la meilleure position et combattre l'ennemi. La mort de Kyo est également une révolution qui bat son plein, une transformation totale dans la vie des siens, qui retrouvent leurs droits et leurs libertés. Kyo mort et métamorphosé, il est vivant corps et âme parmi le peuple chinois jusqu'à l'éternité. Il va continuer à les mobiliser à rehausser leur voix pour dénoncer avec la dernière énergie toute action qui va à l'encontre de la dignité humaine.

### **3.2.2. Les martyrs face à la mort**

André Malraux met en face de la mort des personnages vertueux qui cherchent à échapper à l'absurdité et donner un sens à leur vie. May, suite à sa solitude intense orchestrée par le vide que Kyo lui créait, a pu dévoiler : « ...moi aussi demain, je peux mourir... Tant mieux » (1946, p.45) Cette indifférence face à la mort montre que May

peut choisir de mourir délibérément à côté de quelqu'un qui est très motivé à mener la révolution jusqu'au bout.

Quand Hemmelrich a appris qu'une bombe a été lancée, il est sorti et on lui a dit que le Général Chang-Kai-Shek a été tué, et que le meurtrier a disparu. Très surpris, il a remarqué que, « devant l'auto, retournée, le capo arraché, il avait vu le cadavre de Tchen sur le trottoir. ». (1946, p.213) La souffrance et l'indifférence entourait sa douleur. Ayant traversé beaucoup de difficultés dans la vie, surtout les maladies de sa femme et de son fils, il n'a peur de rien.

Nulle douleur ne l'eut surpris : en somme, le sort avait cette fois réussi contre lui un coup meilleur que les autres. La mort ne l'étonnait pas : elle valait bien la vie.. (1946, p.215).

Pour Hemmelrich, tout ce qui donne un sens à la vie, doit aussi donner le même sens à la mort. Ainsi la mort n'est plus redoutable que le berceau. Du moment où on accepte d'entrer avec joie au monde on doit aussi accueillir la sortie dignement et avec joie. Hemmelrich est finalement sorti de son ignorance et de sa naïveté. Bien qu'il soit toujours agacé et mortifié par cette angoisse, il est résolu à faire de la mort une condition intégrante de la vie humaine. Rien ne l'effraie encore, mais soudain,

Il sentit une fois de plus ses semelles se coller, et chancela : les muscles, eux n'étaient pas aidés par la pensée. Mais une exaltation intense bouleversait son esprit, la plus puissante qu'il eut jamais connue ; il s'abandonnait à cette effroyable ivresse avec un consentement entier. « On peut tuer avec amour. Avec amour, nom de Dieu. » (1946, p.215).

Hemmelrich pense que l'amour qu'on a pour soi ou pour son prochain prend l'attribut de Dieu. Donc selon lui, si on se sacrifie, si on meurt en joie pour déchaîner la majorité

souffrante, nous mourons par amour, et cet amour c'est la volonté de Dieu. Si nous tuons aussi quelqu'un par amour, nous le tuons au nom de Dieu, et que la mort de cette personne va donner la paix à une multitude de personnes. Sa philosophie nous dit que l'être humain qui meurt avec aisance, avec facilité dans une action salutaire pour les siens, meurt par amour ; il reçoit d'emblée l'approbation et les acclamations de Dieu. Car selon lui, l'amour du prochain est une exigence de Dieu.

Quand Katow était incarcéré et attendait à être brûlé vif, il dit ceci :

Je voudrais bien que quelqu'un pût dire à mon fils, que je suis mort avec courage [...] Katow découvrit en lui une sourde joie : pas de femme, pas d'enfants. (1946, p.254).

Katow a fait face à la mort avec le courage. Quand bien même il était triste parce qu'il n'a ni femme ni enfant, il a immolé cet égoïsme, ce moi « haïssable » et a accepté la mort dans toute sa dignité.

Dans la grande salle où tous les combattants attendaient à être brûlés Kyo donne le témoignage de l'attitude de Lou et deux chinois devant la mort. « La sentinelle » a crié pour qu'on envoie un combattant parmi d'autres pour qu'il subisse son sort.

Les trois hommes se serraient l'un contre l'autre. Alors, quoi, dit le garde, décidez-vous...Il ne choisissait pas. Soudain, l'un des deux Chinois inconnus fit un pas en avant, jeta sa cigarette à peine brûlée, en alluma une autre après avoir cassé deux allumettes et partit d'un pas pressé vers la porte en boutonnant, une à une, toutes les boutonnières de son veston. [...] Lou et son compagnon avancèrent ensemble, se tenant par le bras. Lou récitait d'une voix haute et sans timbre la mort du héros d'une pièce fameuse ; [...]. D'un coup de crosse il les sépara : Lou était plus près de lui que l'autre : il le prit par l'épaule. Lou dégagea

son épaule, avança. Son compagnon revint à sa place et se coucha. Kyo sentit combien il serait plus difficile à celui-ci de mourir qu'à ceux qui l'avaient précédé. (1946, p.254).

Kyo a vu que Lou et le premier Chinois qui ont volontairement fait un pas vers l'avant quand ils ont entendu le cri de la sentinelle sont des prototypes humanistes qui ne tremblent pas devant la mort. Ceux-ci justifient leur existence en acceptant de mourir sans hésitation. Kyo lui-même a accepté délibérément la mort : « il s'imagina, allongé, immobile, les yeux fermés, le visage apaisé par la sérénité que dispense la mort. » (1946, p.254). Il pense donc que la mort nous donne la paix, la tranquillité de l'esprit, la sérénité. Il va loin pour mieux dire que : « Qu'eût valu une vie pour laquelle il n'eût pas accepté de mourir ». Kyo comme Katow éprouvent la joie devant la mort. La mort quoique angoissante délivre l'homme de la servitude, de l'esclavage. Ce courage devant la mort a été préconisé par Dino Buzzati, (1994, pp.229-230) lorsqu'il fait tenir à l'un de ses personnages ces propos :

Courage, Drogo, c'est là ta dernière carte, va en soldat à la rencontre de la mort et que, au moins, ton existence fourvoyée finisse bien. Venge-toi finalement du sort, nul ne chantera tes louanges, nul ne t'appellera héros ou quelque chose de semblable, mais justement pour cela ça vaut la peine.

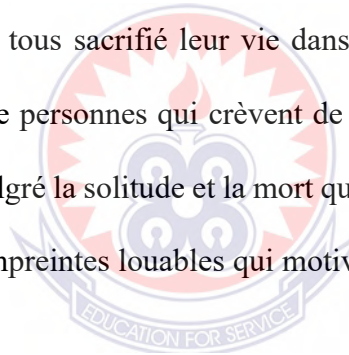
Franchis d'un pied ferme la limite de l'ombre, droit comme pour une parade, et souris même, si tu y parviens. Après tout, ta conscience n'est pas trop lourde et Dieu saura pardonner.

Devant la mort, Kyo, Katow, Tchen, Lou ont tous exprimé leur fraternité et leur vaillance pour une cause humanitaire qui ne se limite pas seulement au peuple chinois, mais aussi, qui s'étale à l'échelle planétaire. C'est cette clairvoyance qui pousse Gisors

à dire à May qu'il va sûrement emboîter les pas de ses prédécesseurs morts, mais vivants, afin de continuer la lutte avec eux. Il veut aussi mourir dignement sans aucune crainte, c'est pourquoi il résume son optimisme et son engagement en ces mots :

Il n'y a presque plus d'angoisse en moi, May ; depuis que Kyo est mort, il m'est indifférent de mourir. Je suis à la fois délivré (délivré !) de la mort et de la vie.  
(1946, p.280).

En conclusion nous dirons qu'André Malraux dans *La condition humaine* a mis en jeu des héros fidèles qui incarnent l'humanisme dans toutes ses dimensions. En dehors de Ferral et Clappique qui se sont vigoureusement opposés à la lutte des insurgés, ils sont tous engagés à œuvrer pour une cause collective. Tchen le meurtrier, Kyo, Katow et tous les combattants ont tous sacrifié leur vie dans la dignité pour donner justice et survie à une multitude de personnes qui crèvent de faim, et qui ont soif d'être traités comme des humains. Malgré la solitude et la mort que ces martyrs ont enduré dans leur lutte, ils ont laissé des empreintes louables qui motivent May et Gisors à poursuivre la révolution.



## CHAPITRE QUATRE

### SIMILITUDES ET DIVERGENCES DE LA NOTION DE L'HUMANISME

#### CHEZ ANDRÉ MALRAUX ET SAINT-EXUPÉRY

#### 4.0. Survol

Dans cette partie, nous allons étudier les points de convergences et de divergences vis-à-vis la notion de l'humanisme chez Saint-Exupéry et André Malraux telle qu'elle se manifeste dans leurs œuvres, *Terre des hommes* et *La condition humaine*.

#### 4.1. L'humanisme chez Malraux et chez Saint-Exupéry : similitudes

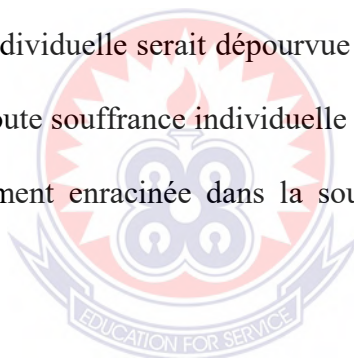
Les deux auteurs partagent une vision humaniste qui place l'homme au centre de leur réflexion. Ils croient tous deux en la capacité de l'homme à transcender sa condition et à trouver un sens à sa vie. Dans *Terre des Hommes*, Saint-Exupéry explore la quête de sens de l'homme en évoquant la nécessité de vivre rationnellement la solitude, en la confrontant, tout en créant une harmonie avec soi et la nature, et aussi en s'engageant dans une mission qui rend l'homme et ses semblables meilleurs. De même, dans *La condition humaine*, Malraux explore la quête de sens de l'homme dans un contexte historique particulier, à travers des personnages qui cherchent à se libérer de l'oppression. Ils acceptent délibérément la révolte, la guerre, la solitude, la mort pour une cause qui leur semble légitime : la justice et le bonheur de l'homme.

Les deux auteurs partagent également une certaine vision de l'engagement et de la responsabilité individuelle. Dans *Terre des Hommes*, Saint-Exupéry encourage l'engagement individuel et la responsabilité personnelle pour réellement révéler le nouveau regard de l'existence qu'il affiche à l'homme dans un monde en crise. Pour montrer l'exigence de cet engagement, il dit que : « Celui qui ne refuse pas la guerre, ne le traiter point de barbare : chercher à le comprendre avant de le juger. » (p.171). Il



met aussi un accent particulier sur la responsabilité individuelle en disant que : « Chaque camarade, [...] avait senti en lui-même [...] naître le responsable du courrier d'Espagne » (p.18).

De plus, dans *La condition humaine*, Malraux évoque l'engagement politique et la responsabilité individuelle dans la lutte contre l'oppression et l'injustice. Il considère l'être humain comme l'acteur principal, l'artisan de son destin. Bref, l'homme est la somme ou la totalité des actes individuels qu'il pose. L'action de Katow et Kyo qui s'engagent dans la révolution et qui acceptent aussi la mort pour une cause louable souligne une prise de position personnelle, ce qui leur permet d'échapper à toute absurdité. Il faut cependant noter que pour ces deux auteurs, cet engagement personnel, ou cette responsabilité individuelle serait dépourvue de sens si elle n'engageait pas la société ou l'humanité. Toute souffrance individuelle est porteuse de fruits et de sens si elle se trouve profondément enracinée dans la souffrance de la masse asservie et assujettie.



De surcroît, dans leur écriture, les deux écrivains ont cherché à explorer les tensions entre l'individu et la société. Pour Malraux, la responsabilité est un concept clé qui se reflète dans de nombreux aspects de sa pensée et de son œuvre littéraire. Pour lui, la responsabilité implique la prise de conscience de la condition humaine et de la nécessité de lutter pour des idéaux. Dans ses écrits, Malraux insiste sur l'importance de la responsabilité personnelle et de l'engagement moral envers les autres et envers la société dans son ensemble. C'est un engagement individuel qui entraîne dans son parcours la collectivité. Saint-Exupéry partage également cette idée de la responsabilité collective en tant que prise de conscience de notre condition humaine et de notre devoir moral envers les autres. Pour lui, la responsabilité implique de faire face aux défis de

la vie et de chercher à donner un sens à notre existence. Dans *Le Petit Prince*, Saint-Exupéry souligne l'importance de la responsabilité personnelle et de la prise en charge de nos propres vies, ainsi que de notre responsabilité envers les autres. La responsabilité selon les deux écrivains vise donc à prendre en charge nos propres vies et celle des autres. Ainsi, les deux romans insistent sur la valeur de l'individu et sa capacité à agir pour le bien commun. Dans *Terre des hommes*, Saint-Exupéry valorise l'individu qui prend des risques et s'engage pour aider les autres, notamment dans les actions humanitaires. Dans *La condition humaine*, Malraux met en avant l'importance de l'individu dans l'action révolutionnaire, qui s'engage non seulement pour ses intérêts personnels, mais pour l'intérêt de l'humanité. Les deux auteurs prônent l'engagement personnel en faveur des valeurs universelles. Ils ont tous deux été marqués par leur expérience de la guerre et jugent nécessaire de se battre pour protéger les valeurs humanistes qu'ils estiment essentielles. Dans ses écrits, Malraux a souligné l'importance de la liberté et de la résistance face à l'oppression, tandis que Saint-Exupéry a mis en avant la fraternité et la solidarité entre les hommes, quelles que soient leurs origines. En outre, les deux écrivains ont utilisé leur art pour exprimer leur engagement en faveur de ces valeurs. Malraux a écrit des romans qui dénonçaient l'injustice et la brutalité de la guerre, comme *L'Espoir*(1937) et *La Condition humaine*, tandis que Saint-Exupéry a écrit des livres qui célébraient la dignité et la grandeur de l'homme, tels que *Le Petit Prince* et *Vol de nuit*. Dans leurs œuvres, ils ont tous deux exploré les thèmes de la liberté, de la fraternité et de la solidarité humaine.

Par ailleurs, les deux écrivains ont été profondément influencés par les événements tumultueux de leur époque, notamment les guerres mondiales et les conflits politiques et sociaux qui ont secoué l'Europe. Ceci les a réellement poussés à aborder la question du sens de la vie et de l'existence humaine. Dans *Terre des hommes*, Saint-Exupéry

explore la notion de la quête de sens en s'engageant dans l'action, c'est-à-dire dans les vols d'avion qui unit les hommes. Saint-Exupéry raconte son expérience en tant que pilote dans les années 1930 et 1940, en particulier ses vols dans le désert saharien. L'humanisme est présent tout au long du livre parce que l'auteur explore la relation entre l'homme et son environnement naturel. Il insiste sur le fait que l'homme ne doit pas simplement dominer la nature, mais doit plutôt travailler en harmonie avec elle pour parvenir à la paix intérieure. Le livre suggère que la paix intérieure peut être trouvée en prenant du recul par rapport à la vie moderne, en se concentrant sur les valeurs humaines fondamentales et en se connectant à la nature par l'action. À travers ses voyages et ses rencontres avec des gens de différentes cultures, il développe une vision de l'humanité comme une communauté unie, liée par des valeurs et des aspirations communes. Il cherche à donner un sens à sa vie en mettant l'accent sur l'importance de la solidarité et de la fraternité humaine, en dépassant les frontières nationales et culturelles. C'est en cela que pensait François Mauriac (1926, p.37). Lorsqu'il a dit : « tous les mouvements sociaux, politiques, religieux ont marqué notre époque dans la mesure où ils ont été des amitiés. » De même, dans *La Condition humaine*, Malraux examine le rôle de l'action dans la création du sens de la vie et dans la construction de l'identité. Malraux explore les thèmes de la révolution, de la politique et de la mort. En suivant un groupe de révolutionnaires dans la Chine des années 1920, il examine la nature de la lutte pour le pouvoir et les conséquences de la révolution sur la condition humaine. Malgré l'absurdité de la situation, les personnages de Malraux cherchent à donner un sens à leur existence en se battant pour une cause qui les dépasse, en essayant de créer un monde meilleur. L'humanisme est un thème central dans le livre, qui montre que même dans les moments les plus sombres, les individus peuvent trouver des valeurs humaines fondamentales comme la solidarité et la camaraderie par le biais de l'action. Tchen,

Kyo et Katow se sont sacrifiés pour la libération du peuple chinois. Enfin, les deux romans présentent une vision optimiste de l'humanité. Saint-Exupéry célèbre la capacité de l'homme à surmonter les obstacles en les affrontant et Malraux aussi met en avant la capacité de l'homme à changer le cours de l'histoire grâce à son action.

De plus, Saint-Exupéry et Malraux ont tous deux écrits sur la mort dans leurs œuvres, *Terre des hommes* et *La condition humaine*. Dans *Terre des hommes*, Saint-Exupéry décrit la mort non seulement comme un aspect inévitable de la vie, mais aussi comme un moyen de transcender notre condition humaine limitée. Dans le livre, Saint-Exupéry, qui était lui-même un aviateur, parle de la mort en termes de risque inhérent dans ses vols d'avions. Il explique que les pilotes ont une conscience aiguë de leur propre mortalité, de leur propre finitude, mais ils continuent à voler malgré les dangers, car c'est en cela que réside le sens de leur vie. Selon Saint-Exupéry, la mort est inévitable, mais le vrai courage consiste à l'affronter tout en affrontant la vie. Selon lui, celui qui meurt dans une action humanitaire, meurt glorieusement, mais celui qui meurt simplement sans aucun acte qui sauve et libère l'homme meurt vulgairement.

De même, dans *La condition humaine*, Malraux aborde la mort d'une manière plus philosophique et pragmatique. Il décrit la mort comme la fin inévitable de toute vie, mais il la considère également comme un événement qui donne un sens à notre existence. Malraux affirme que la mort donne un sens à notre vie en la limitant dans le temps et en lui conférant une certaine importance. Sans la mort, selon Malraux, la vie serait dépourvue de sens et de valeur. Il considère Kyo et Katow comme des héros humanistes qui ont sacrifié leur vie pour la libération d'une multitude traumatisée par les guerres, les conflits et l'injustice. On en déduit que Saint-Exupéry et Malraux considèrent la mort comme une épreuve inhérente à la vie, un moyen de transcender

notre condition humaine limitée, et enfin comme un événement qui donne un sens à notre existence. C'est pourquoi ces deux auteurs présentent dans leurs œuvres des personnages lucides qui affrontent joyeusement la mort pour une cause qui leur semble légitime et salvatrice.

Pour terminer, l'une des similitudes les plus évidentes entre Malraux et Saint-Exupéry est aussi, leur affirmation de la solitude en tant qu'expérience humaine universelle. Les deux auteurs suggèrent que la solitude est inévitable et qu'elle est une partie naturelle de la condition humaine. Malraux écrit dans *La condition humaine* : « C'était la solitude, la solitude de l'homme devant l'homme, qui dominait le monde. » De même, Saint-Exupéry écrit dans *Le Petit Prince* (1943) : « On est toujours seul dans sa chambre. » Pour les deux auteurs, la solitude est une expérience fondamentale qui emballe toute personne à un moment ou à un autre. Ils considèrent la solitude comme un catalyseur qui active le sens de créativité et d'innovation. Malraux écrit dans *Les Voix du silence* (1951) : « La solitude est l'état dans lequel nous sommes le plus près de la vérité. » De même, Saint-Exupéry écrit dans *Pilote de guerre* (1942) : « L'inspiration naît de la solitude. Elle est la solitude qui parle aux cœurs. » Les deux auteurs ont compris que la solitude peut être une force motrice pour la créativité et l'innovation.

Un autre point commun entre les deux écrivains est leur intérêt pour les questions spirituelles qui émanent de la solitude humaine. Malraux et Saint-Exupéry étaient tous deux des philosophes et des écrivains qui cherchaient à explorer les grandes questions de la vie. Pour eux, la solitude était une occasion de se connecter à quelque chose de plus grande que soi. Malraux écrit dans *Les Noyers de l'Altenburg* (1945) : « C'est la solitude qui mène à Dieu. » Il écrit aussi dans *La condition humaine* : « Mais un homme pouvait être plus fort que cette solitude, et même peut-être que ce sifflet atroce. » (1939,

p.258) En donnant son cyanure à Souen et son compagnon, il submerge la solitude devant la mort et montre que l'homme peut préférer autrui à lui-même et s'il le faut, se sacrifier pour lui. Saint-Exupéry exprime des idées similaires dans *Terre des hommes* en disant que : « C'est dans la solitude que se trouve la source de l'existence et de la joie. » En dissipant la peur et la solitude il a pu se découvrir, il a pu apporter sa pierre pour bâtir l'humanité par les vols d'avions. Il a rendu service à l'humanité par son sens de générosité et d'altruisme.

#### **4.2. L'humanisme chez Malraux et chez Saint-Exupéry : divergences**

Antoine de Saint-Exupéry a été un aviateur dans les années 1920 et 1930 et connu pour ses romans et essais sur l'aviation. Il a également été pilote de guerre pendant la Seconde Guerre mondiale et a disparu en mission en 1944. Sa vie a été marquée par l'expérience du danger et de la mort, qui se reflète dans son œuvre littéraire. Il expose le plus souvent ses héros à de grands obstacles pour qu'ils puissent se découvrir et se définir. André Malraux, quant à lui, a été un écrivain, un homme politique et un aventurier. Il a été un membre actif du mouvement de résistance français pendant la seconde guerre mondiale. Il a également participé à la guerre d'Espagne dans les années 1930. Son œuvre littéraire est marquée par une profonde réflexion sur la condition humaine où la plupart de ses personnages se livrent à des combats sanglants pour d'abord s'affirmer et aussi, restaurer la dignité de l'homme.

Pour commencer, nous dirons que les œuvres de Malraux et de Saint-Exupéry sont différentes du point de vue stylistique et artistique. *Terre des Hommes* de Saint-Exupéry est un roman autobiographique avec un style d'écriture souvent poétique et introspectif, tandis que celui de Malraux était plus intellectuel et analytique. *La Condition humaine* de Malraux est un roman historique qui traite de la politique, de la révolution et de la

condition humaine dans un contexte spécifique, la révolution chinoise. Saint-Exupéry avait un penchant pour les sujets spirituels et philosophiques, Malraux, quant à lui, a été davantage associé au réalisme politique, dans lequel il s'intéresse à la manière dont la société et le pouvoir politique façonnent l'existence humaine. Saint-Exupéry a été considéré comme un écrivain lyrique, il était aussi un écrivain de fiction connu pour son roman *Le Petit Prince*, ainsi que pour ses récits de voyage et ses romans d'aventure. Dans leurs thèmes respectifs, Saint-Exupéry a souvent écrit sur l'amour et la nostalgie, il a souvent été associé à une forme de romantisme mystique, dans laquelle il exprime un désir de transcender la réalité et de trouver un sens plus profond à la vie. Malraux quant à lui, s'est intéressé à la révolte, à la révolution et à la lutte pour la liberté. Enfin, leurs vies privées étaient également très différentes. Saint-Exupéry était marié et avait une vie de famille stable, tandis que Malraux a mené une vie plus tumultueuse, ayant eu plusieurs relations amoureuses et étant impliqué dans des activités politiques radicales.

De plus, les deux auteurs s'opposent dans leur vision de la politique et de la révolution. Saint-Exupéry est plutôt méfiant envers la politique et la révolution, qu'il considère comme outil dangereux qui peut être utilisé pour mettre la poudre au feu et opprimer davantage les hommes. C'est pourquoi on voit une certaine nonchalance et passivité dans son engagement politique. Il dit que :

Pour le colonial qui fonde un empire, le sens de la vie est de conquérir. Le soldat méprise le colon. Mais le but de cette conquête n'était-il pas l'établissement de ce colon ? Ainsi, dans l'exaltation de nos progrès, nous avons fait servir les hommes à l'établissement des voies ferrées, à l'érection des usines [...] Nous avons un peu oublié que nous dressions ces constructions pour servir les hommes. (1933, p.50-51).

Nous voyons que Saint-Exupéry s'arrête seulement au niveau du constat des maux qui déchirent son peuple. André Malraux, lui, va se montrer plus radicale et révolutionnaire en engageant ses personnages dans la lutte elle-même pour libérer le peuple chinois. Il rejoint Jean Paul Sartre qui dit que le génie littéraire se révèle quand l'artiste transcende ses écrits et s'engage à corps perdu comme porte-parole, comme guide éclairé, comme voix des sans voix. Le génie doit prendre la parole au nom des opprimés et se lancer lui-même dans le combat pour la cause des siens. C'est cet engagement politique que Camus (1951, p.250) nous suggère dans *L'homme révolté* que :

Les héros ont notre langage, nos faiblesses, nos forces. Leur univers n'est ni plus beau ni plus édifiant que le nôtre. Mais eux, du moins, courent jusqu'au bout de leur destin et il n'est même jamais de si bouleversants héros que ceux qui vont jusqu'à l'extrémité de leur passion.

C'est pourquoi Malraux est un militant et agitateur politique révolté, qui croit en la nécessité de la lutte bolchevik contre l'oppression et l'injustice. Edgar Morin, (1982, p.108) partage cette conception de l'art et postule que : « La politique révolutionnaire est la forme laïque et progressive de la religion, puisqu'elle veut relier les hommes entre eux. » Jean Paul Sartre (1971, p.207) fait parler l'un de ses personnages, Karl qui s'adresse à Goetz : « Les terres sont à vous : celui qui prétend vous les donner vous dupe, car il donne ce qui n'est pas à lui. Prenez-les ! Prenez et tuez, si vous voulez devenir des hommes. C'est par la violence que nous nous éduquerons » C'est dans la même lignée que le président Mao Tse-Toung (1966, p16) dit : « La révolution n'est pas un dîner de gala [...] c'est un soulèvement, un acte de violence par lequel une classe en reverse une autre » Pour Michel (1886, p.389) il ajoute que « La révolution sera la floraison de l'humanité du cœur ». Malraux est donc plus active politiquement que Saint Exupéry.



De plus, l'une des différences les plus importantes est leur compréhension de la solitude en tant que condition prévalente ou temporaire. Malraux considère la solitude comme une condition permanente de la condition humaine. Dans *La Condition humaine*, il écrit : « Le monde est solitaire, et il le sera toujours. » Pour Malraux, la solitude est une caractéristique fondamentale de l'existence humaine. En revanche, Saint-Exupéry considère la solitude comme une condition temporaire qui peut être surmontée par les relations avec les autres. Il écrit dans *Le Petit Prince* : « Il faut des rites. [...] Si tu veux des amis, apprivoise-les. » Cette conception exupérienne de la solitude ne semble pas être partagée par Dino Buzzati (1994, p.223) qui réveille la conscience de l'un de ses personnages :

[...] Drogo s'aperçut à quel point les hommes restent toujours séparés l'un de l'autre malgré l'affection qu'ils peuvent se porter ; il s'aperçut que, si quelqu'un souffre, sa douleur lui appartient en propre, nul ne peut l'en décharger si légèrement que ce soit ; il s'aperçut que, si quelqu'un souffre, autrui ne souffre pas pour cela, même si son amour est grand, et c'est cela qui fait la solitude de la vie.

En outre, dans *Terre des hommes*, Saint-Exupéry décrit la mort comme une épreuve inévitable de la vie, mais aussi comme un moyen de transcender notre condition humaine limitée. Dans le livre, Saint-Exupéry, qui était lui-même un aviateur, parle de la mort en tant qu'une condition inhérente dans le domaine des vols d'avions. Il explique que les pilotes ont une conscience aiguë de leur propre mortalité, mais qu'ils continuent à voler malgré les dangers, car c'est leur passion. Selon Saint-Exupéry, la mort est inévitable, mais le vrai courage consiste à affronter la vie en sachant que la mort peut survenir à tout moment.

Dans *La condition humaine*, Malraux aborde la mort d'une manière plus philosophique. Il décrit la mort comme la fin inévitable de toute vie, mais il la considère également comme un événement qui donne un sens à notre existence. Malraux affirme que la mort donne un sens à notre vie en la limitant dans le temps et en lui conférant une certaine importance. Sans la mort, selon Malraux, la vie serait dépourvue de sens et de valeur. Il rejoint Baudelaire, (1900, p.213) qui dit que :

C'est la Mort qui console, hélas ! Et qui fait vivre ; C'est le but de la vie, et c'est le seul espoir qui, comme un élixir, nous monte et nous enivre, Et nous donne le cœur de marcher jusqu'au soir.

En résumé, Saint-Exupéry et Malraux abordent la mort de manière différente dans leurs œuvres respectives. Saint-Exupéry la considère non seulement comme un risque inhérent à la vie, mais aussi comme un moyen de transcender notre condition humaine limitée, tandis que Malraux la considère comme un événement qui donne un sens à notre existence.

Chez Malraux, la fraternité est étroitement liée à la notion de solidarité. Dans ses écrits, Malraux souligne l'importance de la solidarité entre les hommes dans la lutte contre l'oppression et la tyrannie. Pour Malraux, la fraternité implique la création d'une communauté d'hommes unis par une même cause ou un même idéal, qui travaillent ensemble pour atteindre un objectif commun. Dans son roman *La Condition Humaine*, Malraux met en scène un groupe de révolutionnaires chinois qui se battent ensemble pour renverser le régime en place, et qui développent une fraternité fondée sur la solidarité dans leur lutte commune.

Chez Saint-Exupéry, la fraternité est davantage axée sur l'humanisme et la compréhension mutuelle entre les hommes. Le romancier souligne l'importance de la

communication et de l'empathie entre les individus pour créer une fraternité universelle. Pour Saint-Exupéry, la fraternité implique la reconnaissance de la dignité humaine de chaque individu et la volonté de travailler ensemble pour atteindre un monde meilleur. Dans son œuvre la plus connue, *Le Petit Prince* Saint-Exupéry décrit la relation entre le petit prince et le Renard comme une fraternité fondée sur la confiance, l'amitié et l'empathie. Il en est de même dans *Terre des hommes* où il soutient que : « La grandeur d'un métier est peut-être, avant tout, d'unir des hommes » (1939, p.35) et aussi, « ... et l'expérience nous montre qu'aimer ce n'est point nous regarder l'un l'autre mais regarder ensemble dans la même direction. » (1939, p.169). Denis Diderot (1995, p.194) est aussi de cet avis lorsqu'il dit :

Un plaisir qui n'est que pour moi me touche faiblement et dure peu. C'est pour moi et pour mes amis que je lis, que je réfléchis, que j'écris, que je médite, que j'entends, que je regarde, que je sens. Dans leur absence, ma dévotion rapporte tout à eux. Je songe sans cesse à leur bonheur.

Saint-Exupéry accorde une importance particulière aux relations humaines car ce sont elles qui rassemblent les hommes pour un but commun. Bien que les deux auteurs parlent de la fraternité, nous voyons que Malraux, dans sa quête du sens de la vie va transcender cette fraternité du point de vue relationnelle et préconiser la fraternité virile. Dans *La condition humaine* d'André Malraux, la fraternité virile est un concept important qui se réfère à la solidarité et à l'engagement collectif des personnages dans leur lutte contre l'oppression et l'injustice.

Les personnages du roman, sont unis par des liens de camaraderie et de fraternité qui dépassent les barrières de la nationalité, de la race et de la classe sociale. Ils partagent

une même vision du monde et un même idéal révolutionnaire, qui les amène à se battre ensemble pour la libération de la Chine.

Cette fraternité virile est illustrée dans le roman à travers plusieurs épisodes marquants, comme la scène de l'incendie de l'usine de tabac, où les personnages risquent leur vie pour sauver leurs camarades piégés dans les flammes, ou encore lors de la bataille finale pour la prise de la ville de Tchen-Tou, où ils se battent ensemble jusqu'au bout, faisant fi de leur propre sécurité et de leur propre vie, le cyanure que Katow a donné à Souen et son compagnon pour que ceux-ci meurent dignement sont des preuves palpables de la fraternité virile que Malraux nous propose décrit cette fraternité virile comme une force puissante et inspirante, capable de transcender les divisions et les différences individuelles pour atteindre un but commun. Cette idée de la solidarité et de l'engagement collectif est un thème récurrent dans l'œuvre de Malraux, qui y voit une voie vers une société plus juste et plus égalitaire. C'est dans cette même lignée que Mariama Bâ, (2006 p.66) soutient que : « L'amitié a des grandeurs inconnues de l'amour. Elle se fortifie dans les difficultés, alors que les contraintes massacrent l'amour. » Agnès Jaoui de son côté dit que « Le plus beau dans l'amour, ça devrait être l'amitié » (2012, p.7) Anatoli Liadov (2008,p.410) renchérit en disant que « Je me suis rendu très proche de lui et des siens, J'ai vécu un grand pan de ma vie avec lui, et toutes nos disputes n'ont été que l'écume apportée par la bêtise de la vie » Malraux pense donc que l'amitié fraternelle donne une force et une énergie commune pour combattre toute injustice qui va en l'encontre de la dignité humaine.

La conception de l'éternité chez Saint-Exupéry et chez Malraux est une question complexe qui nécessite une analyse approfondie de leurs œuvres littéraires. Les deux auteurs ont exploré le thème de l'éternité à travers leurs écrits, mais ils ont une approche

différente de la question. Antoine de Saint-Exupéry, considère l'éternité comme un état intemporel, éloigné du temps linéaire dans lequel nous vivons. Dans *Le Petit Prince* le personnage éponyme voyage à travers différentes planètes et rencontre divers personnages, y compris le Renard, qui lui parle de l'éternité. Le Renard explique que l'éternité ne signifie pas simplement une durée infinie, mais plutôt une qualité de temps.

Il dit :

On ne connaît que les choses que l'on apprivoise, dit le renard. Les hommes n'ont plus le temps de rien connaître. Ils achètent des choses toutes faites chez les marchands. Mais comme il n'existe point de marchands d'amis, les hommes n'ont plus d'amis. Si tu veux un ami, apprivoise-moi !

Cette citation met en évidence l'idée que l'éternité est liée à la qualité des relations que nous établissons avec les autres et avec le monde qui nous entoure.

Saint-Exupéry a également exploré l'idée que l'éternité peut être atteinte en transcendant les limites du temps et de l'espace. Dans son livre *Vol de nuit*, il décrit l'expérience de voler la nuit, où le ciel devient un espace infini, rempli d'étoiles. Cette expérience permet au pilote de transcender le temps et l'espace, de se connecter à une dimension éternelle.

En revanche, André Malraux, dans son livre *La Condition humaine*, explore l'idée que l'éternité est liée à la mémoire collective de l'humanité. Il considère que les événements historiques et les actions des êtres humains peuvent transcender le temps et devenir immortels. Dans le livre, le personnage principal, Kyo, est un révolutionnaire chinois qui lutte pour renverser le gouvernement. Il croit que sa cause est juste et qu'elle transcendera le temps, devenant immortelle. Il déclare : « Le vrai tombeau des morts,

c'est le cœur des vivants ». Cette citation souligne l'idée que la mémoire collective peut être une force éternelle qui transcende la mort.

Malraux a également exploré l'idée que l'art peut être une force éternelle, capable de transcender le temps et de connecter les êtres humains à une dimension éternelle. Dans son livre *Les Voix du silence*, il décrit l'art comme une force qui peut transcender le temps et connecter les êtres humains à une dimension éternelle.

Malraux et Saint-Exupéry ont également des différences notables dans leur approche de l'engagement. Pour Malraux, l'engagement était avant tout politique et reposait sur l'action directe pour changer le monde. Il a été un membre actif de la résistance française pendant la Seconde Guerre mondiale et a ensuite occupé plusieurs postes ministériels après la guerre. Pour lui, la littérature était un moyen de changer les mentalités et de mobiliser les gens à l'action politique.

Pour Saint-Exupéry, l'engagement était plus spirituel et reposait sur une prise de conscience de la dignité humaine. Il a trouvé l'inspiration pour ses livres dans son expérience de la guerre et de la vie de pilote de ligne, mais il a également exploré des thèmes plus profonds tels que l'amour, la mort et la nature de l'existence humaine. Pour lui, la littérature était un moyen d'exprimer sa vision poétique du monde et de susciter une réflexion sur les valeurs qui doivent guider l'humanité

En ce qui concerne l'angoisse, Saint-Exupéry et Malraux ont tous deux exploré les dimensions de la peur, de l'incertitude et de l'angoisse existentielle dans leurs écrits. Toutefois, la façon dont ils ont abordé ces thèmes a été différente, Saint-Exupéry se concentrant sur la recherche de la transcendance et de la signification dans l'existence humaine, tandis que Malraux a exploré la façon dont la lutte contre les forces

oppressives peut donner un sens à la vie. L'angoisse de la mort est un thème central chez Saint-Exupéry et Malraux. Chez Saint-Exupéry, cette peur est liée à son expérience de la guerre et de l'aviation. Dans son roman *Terre des hommes*, il décrit l'angoisse qui le saisit lorsqu'il doit affronter les tempêtes en avion. Il écrit « La mort est notre seul horizon. Nous la voyons surgir de toutes parts ».

Chez Malraux, la peur de la mort est liée à une réflexion plus large sur la condition humaine. Dans son roman *La Condition humaine*, les personnages sont confrontés à la mort imminente lors de la révolution chinoise de 1927. La mort est présentée comme inévitable et les personnages sont conscients que leur combat est voué à l'échec. Cette prise de conscience renforce leur angoisse. Il faut noter que Chez Saint-Exupéry, cette angoisse est souvent liée à l'isolement. Dans son roman *Vol de nuit*, les personnages sont isolés dans l'espace, confrontés à la solitude et à l'angoisse qui en découle. Leur isolement est renforcé par le danger constant qui les entoure. Chez Malraux, l'isolement est lié à une réflexion sur l'aliénation de l'individu dans la société moderne. Dans son roman *L'Espoir*, les personnages sont isolés dans leur combat contre le fascisme. Ils sont confrontés à la solitude de leur lutte, mais aussi à l'isolement de la société qui ne les soutient pas.

## CHAPITRE CINQ

### CONCLUSION GÉNÉRALE

#### 5.0. Survol

Il est question dans ce chapitre de faire le bilan de l'étude et aussi, faire de possibles suggestions qui vont servir de base pour des recherches à venir. Ainsi, nous allons d'abord récapituler le concept de l'humanisme, les points de similitude et de divergence de l'humanisme chez Malraux et Saint-Exupéry. Nous allons ensuite montrer l'impact ou la portée sociale de l'étude et enfin, faire de possibles suggestions.

#### 5.1. Aperçu général du concept de l'humanisme chez Malraux et Saint-Exupéry : points convergents et divergents

Dans cette étude, nous avons étudié la notion philosophique de l'humanisme à travers l'analyse de deux œuvres littéraires : *Terre des hommes* d'Antoine de Saint-Exupéry et *La condition humaine* d'André Malraux. Nous avons d'abord expliqué le concept d'humanisme et montrer comment le corpus met en exergue la vision humaniste de l'homme et comment cette vision peut aider à appréhender la condition humaine dans un monde en perpétuelles mutations.

Nous avons découvert que l'humanisme est un mouvement philosophique et culturel qui a émergé en Europe pendant la Renaissance, et qui a eu une influence majeure sur les idées et les valeurs occidentales. Il met l'accent sur la valeur de l'individu et sa capacité à se développer pleinement, ainsi que sur la croyance en la raison, la liberté et la dignité humaine. Il met l'homme et ses valeurs au centre de son étude. Il se caractérise par une vision de l'homme qui vit pour soi et non en soi, et aussi, un être qui est libre, autonome, responsable et capable de se réaliser. Dans cette optique, l'humanisme s'intéresse à la condition humaine et à son épanouissement dans un monde sans aucun



législateur. L'humanisme fait méditer sur l'existence humaine en affirmant la valeur de chaque individu, en encourageant la liberté et l'expression de soi, et en soulignant l'importance de la recherche de sens et de but dans la vie. Elle offre une vision optimiste de l'humanité et de son potentiel, tout en reconnaissant les défis et les difficultés qui accompagnent la vie sur Terre.

En ce qui concerne le corpus étudié nous avons décelé les similitudes suivantes chez les deux auteurs. Premièrement, Malraux et Saint- Exupéry ont tous une vision réaliste qui place l'être comme la condition primordiale et sine qua non de leur préoccupation littéraire et philosophique. Ils conçoivent l'homme comme le sujet central de leur réflexion et aussi, comme un être privilégié qui mérite une attention particulière. Ils ont la conviction que l'homme a en lui l'intelligence, la lumière et la capacité de se forger, de se dépasser sans cesse et de rendre sa vie belle et significative. Ils croient comme Nougier que l'homme est un être perfectible qui peut transcender sa condition d'homme. Mais au-delà de cette perfectibilité humaine, ils invitent l'homme à effacer toutes les barrières qui engendrent la haine et l'anarchie dans la société.

En deuxième lieu, Malraux et Saint-Exupéry soutiennent que toute action qui est repliée sur soi seul, et qui ne contribue pas à bâtir le monde est vaine. C'est pourquoi ils exigent que toute responsabilité individuelle soit inextricablement liée à la responsabilité collective. L'homme, dans son désir constant de trouver un sens à sa vie doit entraîner toute l'humanité dans ses rêves.

Aussi, Malraux et Saint Exupéry sont des génies littéraires qui expriment dans leurs écrits le concept de l'art pour l'art. Ils sont considérés comme des génies selon la conception de François Mauriac qui suggère que l'art du génie doit transcender le temps. Selon lui, un bon écrivain ne doit pas appartenir à un courant littéraire. Son art

doit être utile à toutes les générations et répondre à leurs aspirations les plus profondes. Ainsi, l'art de Malraux et de Saint-Exupéry va rester indélébile dans la mémoire collective des lecteurs d'aujourd'hui et de demain parce qu'il répond à leur attente et à leur rêve. L'action généreuse et bienveillante de l'Arabe de Lybie envers Saint-Exupéry et son ami est une action symbolique qui efface toutes les barrières sociales, politiques, ethniques, raciales et invite tout homme à aimer l'humanité sans aucune distinction. Il en résulte de cette attitude humaniste de l'Arabe que l'existence humaine doit être comparable à celle du « grand seigneur » qui ne dévisage pas les démunis et les traumatisés, mais qui les sauve sans aucune condition préalable.

De plus, les deux auteurs pensent que les valeurs humaines comme l'amitié, la camaraderie, la fraternité sont des antidotes qui peuvent étancher l'angoisse, la solitude et même la mort. C'est pourquoi l'action des personnages, quoiqu'individuelle, elle engage tous les hommes.

En outre, les deux auteurs partagent la même idéologie que les existentialistes en se rendant compte que la solitude, l'angoisse et la mort sont des conditions humaines inhérentes à la vie et doivent être gérées avec lucidité.

En ce qui concerne les divergences entre les deux œuvres, nous dirons en premier lieu que *Terre des Hommes* est un récit autobiographique qui présente des personnages qui utilisent les vols d'avions comme un moyen leur permettant de s'unir et de fraterniser, tandis que *La Condition humaine* est un roman politique sur la révolution communiste chinoise et les idéaux de liberté, d'égalité et de fraternité qui ont motivé les insurgés. Malraux explore les motivations des personnages, en particulier leur désir de changer le monde et leur lutte contre l'oppression. Le roman met en lumière les limites de la liberté individuelle face à l'idéal collectif.

En deuxième lieu, Saint- Exupéry, du point de vue de l'engagement littéraire, était plus spirituel et reposait son art sur la dignité humaine mais Malraux était un factieux et un contestateur dont les écrits exprimaient la révolte pour changer le monde. Politiquement, on dirait aussi que Malraux est un agitateur et un vrai militant de l'insurrection, mais Saint-Exupéry est conformiste parce qu'il pense que la révolte peut aggraver la condition humaine.

Aussi, Malraux considère la solitude comme une condition endémique et inébranlable, et l'angoisse chez lui est liée à une réflexion sur l'aliénation de l'individu dans la société. Saint- Exupéry quant à lui, considère la solitude comme une condition éphémère qui peut être maîtrisée par les bonnes relations entre les hommes. L'angoisse selon lui est liée à l'isolement dans l'espace pendant les vols d'avions.

De plus, la fraternité est perçue par Saint-Exupéry comme une condition universelle basée sur l'empathie, la confiance, la confiance et l'amitié, mais chez Malraux la fraternité s'exprime par la solidarité et l'engagement collectif de ses personnages qui luttent contre l'oppression et l'injustice. Chez Malraux, la fraternité est une force qui transcende toutes les différences et divisions individuelles pour atteindre un but collectif.

Pour terminer, nous dirons que Saint-Exupéry, dans sa poursuite du sens de la vie, perçoit l'éternité comme un état intemporel, éloigné du temps linéaire que nous vivons, elle n'est pas une durée infinie, mais plutôt une qualité de temps qui s'exprime chez lui par la qualité des relations que les hommes entretiennent entre eux. Malraux, lui, pense que l'éternité réside dans la mémoire collective de l'humanité, et il soutient ce postulat en disant que, les événements historiques et les actions louables peuvent transcender le temps et devenir immortels. C'est sans doute la raison pour laquelle la plupart de ses

héros embrassent dignement et glorieusement la mort parce qu'ils savent que leur image généreuse et bienveillante va toujours s'imprégner dans la mémoire collective.

## **5.2. Implications littéraires de l'étude**

À travers l'étude comparative des deux romans, on se rend compte que Malraux et Saint-Exupéry sont deux artistes prototypes de la littérature engagée du 20<sup>e</sup> siècle, un siècle angoissant, perturbé par les deux grandes guerres. Tous deux sont à la quête du sens de la vie dans un univers où tout paraît absurde. Ils se posent des questions existentielles et humanistes sur la mort, la solitude, l'angoisse et la destinée de l'être humain.

Notre étude, nous révèle que Saint-Exupéry est un écrivain engagé pour une société qui l'a vu naître et qu'il veut fléchir. Son œuvre s'étend sur l'échelle planétaire parce qu'elle invite chaque individu à prendre son destin entre ses mains. L'œuvre insiste sur la nécessité de l'homme à s'auto-émouvoir, à se créer en s'engageant dans une action, dans une mission, dans un travail qui sauve l'homme et l'humanité. Conscient que l'homme est un être faible et fragile dans un monde qui lui semble toujours étrange et hostile, il l'invite à se lancer dans un métier qui unit les hommes, qui crée des valeurs humaines durables et qui donne le zèle de vivre en parfaite symbiose avec les autres. Cette morale de Saint-Exupéry d'après notre étude nous paraît très pertinente dans notre société moderne où toute la vie semble à être vouée à l'échec et au chaos. La science, la technologie contribuent aujourd'hui à une autodestruction de l'humanité en incitant les hommes à s'engager dans des actes illicites : la guerre récente entre la Russie et l'Ukraine, les pouvoirs absolus qui traumatisent les citoyens, l'homosexualité, la destruction de l'environnement en sont des preuves palpables. Tous ces maux dont souffre la société moderne amplifient l'angoisse et la solitude de l'être humain qui se

sent toujours perdu et frustré dans un monde sans issu. La morale de Saint-Exupéry dans *Terre des hommes* instigue les hommes à donner un sens à leur vie par l'action, la prouesse, l'héroïsme. Les valeurs humaines et existentielles que l'auteur préconise se trouvent gravées dans le cœur de tous ses personnages surtout, lui-même, Guillaumet et le Bédouin qui les a sauvés dans le désert. À travers ces personnages, Saint-Exupéry invite tout homme à transcender sa condition d'homme en se livrant à des actes responsables qui lui permettront d'échapper à l'hostilité de la nature et donner un sens à sa vie. Il trouve que les hommes, dans cette ère de globalisation et de diversité culturelle, et surtout embourbés dans les défis de la nature, doivent se forger eux-mêmes en s'aimant les uns les autres, en travaillant et en créant des opportunités qui unissent les hommes. Cette morale exupérienne incombe la jeunesse contemporaine qui sont accablés par l'injustice, les échecs, les déceptions, et périssent dans l'alcool, la drogue, le vol et le vagabondage sexuel. Saint-Exupéry nous met en garde contre toutes ces faiblesses en nous invitant à emboiter le pas de ses héros comme Rivière, le héros de *Vol de nuit*, lui-même dans *Terre des hommes* et ses amis Guillaumet et Prevost, qui se révèlent tous incontestables, invulnérables devant les péripéties et les échecs de la vie. Malgré la mort probable dans les vols d'avion ils restent toujours fidèles à leur mission. Ils se rendent à l'évidence par la lucidité que la vie doit continuer son cours pour assurer le bonheur de ceux qui sont vivants. Ici, surgit une philosophie sur la condition humaine qui invite l'homme à faire corps à la nature. L'homme ne doit pas baisser les bras parce que la vie est absurde, il doit plutôt se mesurer à la vie en créant des systèmes fondés sur l'action, la responsabilité, la fraternité et l'amour du prochain. Toute action individuelle doit être motivée vers le développement et l'émancipation de la masse. L'homme ne doit pas avoir peur de la mort qui est une condition inhérente de la vie. La mort doit plutôt anoblir l'homme pour les multiples services humanitaires qu'il a

librement exécutés, et dont les fruits seront éternels dans la mémoire collective. Ils nous révèlent aussi que l'homme ne doit pas se livrer à l'alcool, à la drogue comme Gisors, au nom de la solitude car, selon eux, cette solitude est une condition humaine, et elle doit à tout prix être gérée avec lucidité.

Notre étude nous révèle aussi qu'André Malraux est aussi à la quête du sens de la vie comme Saint-Exupéry. La plupart de ses héros incarnent des vertus humaines indescriptibles. Katow et Kyo représentent des personnages préoccupés par la condition humaine comme Saint-Exupéry et son ami Guillaumet. Ils sont guidés par l'altruisme, la fraternité, la générosité ; et se proposent de mobiliser leur force contre tout régime totalitaire qui tourmente la vie des siens.

Notre étude de cette œuvre est salutaire et arrive à point nommé dans une société jalonnée d'injustice, de favoritisme, de corruption, de malhonnêteté, de népotisme, d'esclavage, de l'exploitation de l'homme par l'homme, d'ethnocentrisme, de ségrégation raciale et d'autres atrocités infligées à l'homme par l'homme. Malraux se rend compte que la justice sociale et l'honnêteté sont devenues très précaires. Dans sa quête du sens de la vie il prône la révolte et la révolution comme arme efficace qui peut renverser le désordre, l'instabilité et restaurer la justice, la paix et l'égalité entre les pouvoirs et les peuples assujettis. Il valorise l'espèce humaine et trouve qu'il est impératif à l'homme de revendiquer sa liberté et la liberté de son entourage. Sa morale qu'il insuffle à ses personnages, qui se lancent volontairement dans le combat jusqu'à sacrifier leur vie pour une cause salvatrice et libératrice mérite d'être acclamée aujourd'hui où la multitude est mise à la marge de tout ce qui peut concourir à leur bonheur. Malraux a la ferme conviction que l'être humain ne doit pas se laisser traîner dans la boue comme une bête. Il a tout ce dont il dispose pour mobiliser son intelligence,

son énergie et celle de ses confrères afin de créer une cité juste et équitable. Cette morale de Malraux d'après notre sobre réflexion sur le sens de la vie nous paraît plus pertinente que celle de Saint-Exupéry dans ce XXI<sup>e</sup> siècle et surtout dans notre pays le Ghana où les droits de l'homme sont complètement mis dans la poubelle. Le travail et les valeurs humaines que prêche Saint-Exupéry, ne sont pas suffisants pour vraiment canaliser l'homme dans la tranquillité de l'esprit. La vérité indéniable est que l'action libère l'homme de l'angoisse et de la servitude. Aussi, l'amitié, la fraternité et la solidarité assouviennent la solitude et même nous donne l'enthousiasme de vivre comme si on était éternel. Mais la question existentielle la plus fondamentale qu'on peut se poser est de savoir si l'être humain aujourd'hui après avoir rempli les conditions de vie prônées par Saint-Exupéry peut-il jouir pleinement de ses droits et donner un sens à sa vie ? La réponse n'est pas aussi évidente, parce que de nos jours, il y a bon nombre de personnes qui sont généreux, amicales, honnêtes, qui se lancent dans des œuvres ou des travaux qui engagent le bien de l'humanité. Toutefois, ces personnages bienveillants et dévoués à la cause humaine sont souvent estropiés et défavorisés par des dirigeants louches, véreux et corrompus. Ce constat de la vie humaine va renforcer de plus l'être humain dans l'angoisse et la solitude parce qu'il se fait toujours face au néant, ne sachant pas comment trouver des réponses aux questions qui le hantent incessamment. C'est pourquoi Malraux trouve nécessaire qu'au-delà des relations humaines et l'action préconisée par Saint-Exupéry, il est prééminent de se soulever contre tout régime politique arbitraire et coercitif qui, délibérément s'impose par la force et la violence pour traumatiser la masse. Katow et Kyo sont des héros qui s'identifient réellement à la masse des opprimés. Ils vont pousser leur lutte individuelle puis collective jusqu'à la mort pour une cause qui leur apparaît raisonnable et justifiée. C'est pourquoi nous lançons un appel pressant à la jeunesse ghanéenne et à tous les politiciens de réexaminer

leur statut en tant que humanistes révolutionnaires afin de libérer la majorité des ghanéens qui succombent sous le poids de la dictature. Cette échauffourée méritée de Malraux ne semble pas être soutenue par Saint-Exupéry qui explique que les dégâts de toute bataille sont indésirables. Nous disons que cette remarque est bien fondée, mais pour s'accomplir et aussi accomplir son entourage, l'être humain a le devoir de se soulever contre toute autorité de mauvaise foi, toute action mal intentionnée qui sombre le destin de la majorité nécessiteux et miséreux. C'est cette morale herculéenne et stoïcienne dont la jeunesse a besoin aujourd'hui en Afrique, au Ghana et partout dans le monde afin de mener une bataille collective contre la dictature, la corruption et toutes formes d'injustice pour assurer le développement social, politique et économique.

Tout compte fait, nous dirons que la morale exupérienne, quel que soit sa défaillance marche de pair avec celle de Malraux. Toute révolte nécessite une action. L'homme, tout en se livrant ou en s'adonnant à la guerre aux côtés des insurgés ne peut pas se dépouiller ou se passer de l'action, de l'amitié et de la fraternité, qui sont des qualités humanistes cajolées et choyées par les deux auteurs.

Les deux œuvres interpellent la jeunesse d'aujourd'hui et celle de demain à se donner au travail et à plaider aussi en faveur de toute action qui anoblit et rend l'homme meilleur. Elles les incitent aussi à emboîter les pas géants des grands humanistes, comme Edgar Morin, Mahatma Gandhi, Martin Luther King, Kwame Nkrumah, Nelson Mandela dans la libération de leur peuple contre la servitude et la discrimination. Nous avons finalement découvert que pour assurer un lendemain radieux et prospère, l'homme doit vivre dans l'éternité, accepter la mort comme un prix qui rachète la vie, comme une épreuve inhérente de la vie, et aimer les hommes sans distinction de race comme le Bédouin l'a fait dans le désert en sauvant la vie. A travers la générosité du



Bédouin, l'homme ne doit plus avoir d'ennemi et de préjugés sur les hommes dans le monde. Toutes les barrières raciales, ethniques, familiales, sexuelles, religieuses doivent être détruites pour qu'on puisse reconnaître son visage bienveillant « parmi tous les hommes »

Pour des recherches ultérieures, il serait intéressant de revoir dans les deux œuvres, surtout dans *La condition humaine*, des instances de l'inhumanité et l'abus du pouvoir.



## REFERENCES

- Antwi, Y. (2020). Action et problématique de l'existence dans *Les conquérants* d'André Malraux et *Vol de nuit* de Saint-Exupéry (Mémoire de Masters non publié)
- Baudelaire, C. (1900). *Les Fleurs du mal* : Lemerre.
- Beauvoir, S. (1950). *Le Deuxième Sexe* : Gallimard.
- Blaise, P. (1937). *Les pensées* : Gallimard.
- Bright, A. (2013). Configurations spatiales dans *Terre des Hommes* et *Le Petit Prince* d'Antoine de Saint-Exupéry. (Mémoire de Masters non publié)
- Camus, A. (1957). *Discours de Suède* : Gallimard.
- Camus, A. (1951). *L'homme révolté* : Gallimard.
- Camus, A. (1942). *Le Mythe de Sisyphe* : Gallimard.
- Descartes, R. (1637). *Discours de la méthode* : Flammarion.
- Diderot, D. (1995). *Salons*. Hermann.
- Estang, L. (1956). *Saint-Exupéry Par Lui-même* : Seuil.
- Fayolle, R. (1964). *La critique littéraire* : Armand Collin.
- Gli, M. (2018). Saint-Exupéry et la question des relations humaines : une étude de *vol de nuit* et *Terre des hommes*. *European scientific journal*. V.14 n.11 p.152
- Hofer, H. (1946). L'humanisme de Saint-Exupéry. *e-periodica* <https://e-periodica.ch>
- Hume, D. (1983). *Le traité de la nature humaine*. Flammarion.
- Malraux, A. (1930). *La voie royale*. France : Grasset
- Malraux, A. (1937). *L'Espoir*. Gallimard
- Malraux, A. (1946). *La condition humaine*. Gallimard
- Malraux, A. (1951). *Les voix du silence*. Gallimard

- Marcuse, H. (1948). Existentialism: Remarks on Jean Paul Sartre's *l'Être et le néant* in philosophy and phenomenological research.
- Maslow, A. (1970). *L'accomplissement de soi : De la motivation à la plénitude* : Eyrolles
- Maslow, A.H. (1968). *Toward a psychology of being*. Van Nostrand Reinhold  
Traduction française : (1972). Vers une psychologie de l'être : Fayard.
- Maslow, A.H. (1971). *The farther reaches of human nature*: viking. Traduction française : (2006). *Etre humain : la nature humaine et sa plénitude* : Eyrolles
- Mauriac, F. (1926) *Le Jeune Homme*. Hachette.
- Mauriac, F. (1926). *Le jeune homme*. Hachette
- Morin, E. (1982). *Le vif du sujet*. Seuil.
- Mounier, E. (1985). *Le personnalisme*: P.U.F.
- Muwafaq, K.S. (2013). « L'héroïsme des hommes solidaires (l'héroïsme, la solidarité, le sacrifice) dans *Terre des hommes* d'Antoine de Saint-Exupéry. » *Mustansiriyah journal of Arts* v.37 n.63 pp. 1-21.
- Nougier, J.P. (2008). L'homme face à la science : de l'Humanisme du XVIIIe siècle au Transhumanisme du XXIe siècle : *MAUSS*.pp. 3-4
- Qingsheng, T. (2006). *La Condition humaine ou le tragique du solitaire*. Amitiés Internationales André Malraux
- Rogers, C. (1959). *La théorie humaniste de la personnalité* : Dunod.
- Rogers, C. (2001). *L'approche centrée sur la personne* : Randin.
- Rogers, C. (1961). *Le développement de la personne*. Paris : Dunod.
- Rousseau, J.J. (1996). *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* : Classiques philo.
- Saint-Exupéry, A. (1956). *Un Sens à la Vie*. Gallimard.

- Saint-Exupery, A. (1943). *Le petit prince* : Gallimard.
- Saint-Exupéry, A. (1942). *Pilote de Guerre* : Gallimard
- Saint-Exupéry, A. (1939). *Terre des Hommes* : Gallimard.
- Saint-Exupéry, A. (1931). *Vol de Nuit* : Gallimard.
- Sallah, C.A. (2009). *Les forces agissantes des conflits dans La condition humaine*  
d'André Malraux. University of Ghana.
- Sartre, J. - P. (1976). Sur l'idiot de la famille, dans *Situations X* : Gallimard.
- Sartre, J. - P. (1970). *L'existentialisme est un humanisme* : Nagel.
- Sartre, J. - P. (1948). *Qu'est-ce que la littérature ?* : Gallimard.
- Sartre, J. - P. (1943). *L'être et le néant* : Gallimard.
- Thorne, B. (1994). *Comprendre Carl Rogers* : Privat.
- Vercier, B. (1971). *Les critiques de notre temps et Saint-Exupéry* : Garnier.

